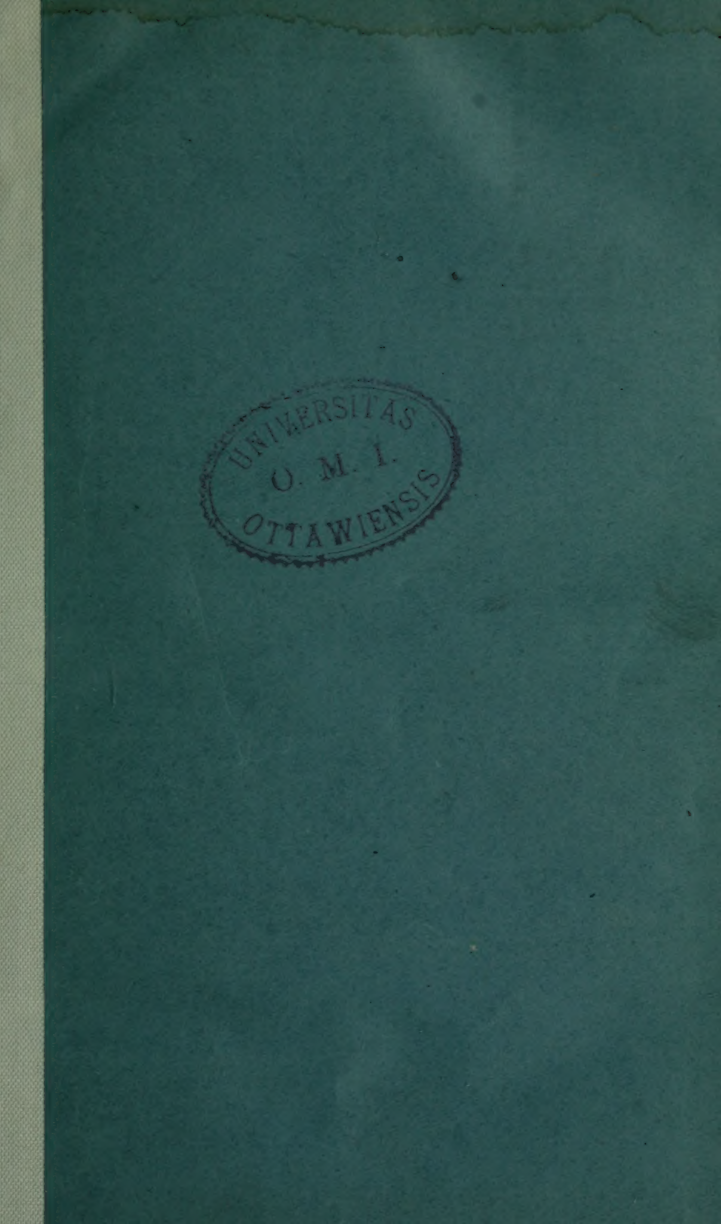

U d'/of OTTAWA
39003000183094


UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

# Saint Cyprien

# "LES SAINTS"

*Collection publiée sous la direction de* M. Henri JOLY, de l'Institut.

DERNIERS VOLUMES PARUS :

**Saint Césaire**, par l'abbé M. Chaillan.
**La Vénérable Emilie de Rodat**, par Mgr Ricard. *Deuxième édition.*
**La Bse Marguerite-Marie**, par Mgr Demimuid. *Deuxième édition.*
**Saint Charles Borromée**, par Léonce Celier. *Deuxième édition.*
**Le Bx Urbain V**, par l'abbé M. Chaillan. *Deuxième édition.*
**La Vénérable Louise de Marillac, Mlle Le Gras**, par Emmanuel de Broglie. *Troisième édition.*
**Saint Patrice**, par M. l'abbé Riguet.
**La Vénérable Catherine Labouré**, par Edmond Crapez. *6e édition.*
**Saint Léon le Grand**, par Adolphe Regnier. *Deuxième édition.*
**Saint Léger**, par le R. P. Camerlinck.
**Saint Ferdinand III**, par Joseph Laurentie.
**Saint Sidoine Apollinaire**, par Paul Allard. *Deuxième édition.*
**La Bse Mère Barat**, par Geoffroy de Grandmaison. *Sixième édit.*
**La Vénérable A.-M. Javouhey**, par V. Caillard. *Deuxième édition.*
**Saint Thomas Becket**, par Mgr Demimuid. *Deuxième édition.*
**Saint Benoît Joseph Labre**, par M. Mantenay. *Deuxième édition.*
**Saint Séverin**, par André Baudrillart.
**Sainte Mélanie**, par Georges Goyau. *Sixième édition.*
**Saint Pierre Damien**, par Dom Réginald Biron. *Deuxième édition.*
**Les Martyrs de Gorcum**, par Hubert Meuffels. *Deuxième édition.*
**Sainte Hélène**, par le R. P. Rouillon. *Troisième édition.*
**Saint Martin**, par Adolphe Regnier. *Troisième édition.*
**Saint Eloi**, par Paul Parsy. *Deuxième édition.*
**Le Bienheureux Père Eudes**, par Henri Joly. *Troisième édition.*
**Madame Louise de France, la Vénérable Thérèse de Saint-Augustin**, par Geoffroy de Grandmaison. *Cinquième édition.*
**Sainte Colette**, par André Pidoux. *Deuxième édition.*
**Le Bx Fra Angelico de Fiesole**, par Henry Cochin. *5e édition.*
**Saint Théodore**, par l'abbé E. Marin. *Deuxième édition.*
**Saint Pierre**, par L.-Cl. Fillion. *Troisième édition.*
**Saint François de Borgia**, par Pierre Suau. *Troisième édition.*
**Saint Colomban**, par l'abbé Eug. Martin. *Deuxième édition.*
**Saint Odon**, par Dom du Bourg. *Deuxième édition.*
**Le Bx Curé d'Ars**, par Joseph Vianey. *Vingt-quatrième édition.*
**La Sainte Vierge**, par René-Marie de la Broise. *Septième édition.*
**Les Bses Carmélites de Compiègne**, par Victor Pierre. *6e édition.*
**Saint Paulin de Nole**, par André Baudrillart. *Deuxième édition.*
**Saint Irénée**, par Albert Dufourcq. *Deuxième édition.*
**La Bse Jeanne de Lestonnac**, par l'abbé R. Couzard. *2e édition.*
**Saint Léon IX**, par l'abbé Eug. Martin. *Deuxième édition.*
**Saint Wandrille**, par Dom Besse. *Deuxième édition.*
**Le Bx Thomas More**, par Henri Bremond. *Troisième édition.*
**Sainte Germaine Cousin**, par L. et F. Veuillot. *Cinquième édition.*
**La Bse Marie de l'Incarnation, Mme Acarie**, par E. de Broglie. *4e édit.*
**Sainte Hildegarde**, par l'abbé Paul Franche. *Troisième édition.*
**Sainte Victrice**, par l'abbé E. Vacandard. *Deuxième édition.*
**Saint Alphonse de Liguori**, par J. Angot des Rotours. *4e édition.*

***Chaque volume se vend séparément. Broché.*** **2 fr.**
***Avec reliure spéciale. . .*** **3 fr.**

---

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Paris.

"LES SAINTS"

Georges Simard o.m.i. Janv. [illegible]

# Saint Cyprien

## Évêque de Carthage

(210-258)

par

PAUL MONCEAUX

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

DEUXIÈME ÉDITION




PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA, Éditeur
RUE BONAPARTE, 90

1914

A MONSEIGNEUR BAUDRILLART

RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

*Hommage d'une vieille et respectueuse amitié*

M. Paul Monceaux, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur de littérature latine au Collège de France, avait publié, il y a quelques années, sur l'Église d'Afrique, des travaux où saint Cyprien tenait une place justement remarquée. Malheureusement les deux premiers volumes étaient épuisés. Il a semblé qu'alors on pouvait très utilement en reproduire séparément la partie consacrée à l'illustre apôtre martyr. Bien des raisons militaient en faveur de cette réédition : le mérite littéraire comme scientifique de M. Paul Monceaux, la compétence universellement reconnue, qui, dans ces mêmes études africaines, a décidé de ses succès académiques, l'importance du sujet traité, et enfin ce renouveau de popularité que vaut à nos monuments religieux des premiers siècles l'affermissement de la puissance française au sud de la Méditerranée.

Le soin le plus scrupuleux a été apporté à la revision de ces belles pages, consacrées à une époque où allait achever de se répandre, de s'éclairer, de se préciser, la grande tradition catholique.

Henri JOLY.

# SAINT CYPRIEN

## CHAPITRE PREMIER

### LA VIE DE SAINT CYPRIEN : L'HOMME, L'ÉVÊQUE, LE MARTYR.

### I

Sources de la biographie de saint Cyprien. — Son éducation. — Le rhéteur de Carthage. — Conversion. — Le prêtre. — Élection à l'épiscopat.

Saint Cyprien a joué un rôle considérable dans l'histoire de l'Église latine et de la pensée chrétienne au IIIe siècle[1]. En Afrique, surtout, son action a été

1. BIBLIOGRAPHIE : 1° *Manuscrits*. — Ils sont fort nombreux. Les principaux sont, pour les traités, le *Codex Seguierianus* (VIe-VIIe siècles. — A la Bibliothèque Nationale de Paris, n° 10592 — *supplem. lat.* 712), les fragments du *Codex Taurinensis* (VIe siècle) et du *Codex Aurelianensis* (VIIe siècle), le *Codex Veronensis*, aujourd'hui perdu, mais connu par les anciennes éditions; pour les lettres, presque toujours jointes aux traités, le *Codex Bobiensis* (VIe siècle), et une foule de manuscrits plus récents, où l'on distingue trois familles. — Cf. Hartel, *praefat.* de son édition, p. II-LVIII; Harnack, *Gesch. der altchrist. Litter.*, I, p. 697 et suiv.

2° *Editions*. — Ed. *princeps* par Andreas (Rome, 1471). Nombreuses éditions aux siècles suivants, notamment celles d'Erasme (Bâle, 1520 et 1530; Cologne, 1544), de Rigaut

vraiment souveraine. Comme évêque, il a marqué de son empreinte l'Église locale, dont il a été l'âme, et dont il est resté longtemps le modèle. Comme écrivain et comme orateur, il domine de haut la littérature de son temps. Dans tous les domaines, on saisit la trace de son influence, ou l'on entend l'écho de sa voix. Il a été, dans toute la force du terme, le grand homme de cette génération d'Africains ; et sa puissante personnalité s'y dessine avec un singulier relief.

Pour l'histoire de son œuvre, qui est toute d'action, la biographie est le plus sûr des guides. Heureusement, nous possédons un riche ensemble de

(Paris, 1648), de Fell et Pearson (Oxford, 1682), de Baluze (Paris, 1726). — Éditions critiques de Krabinger (Tubingen, 1853-1859), et de Hartel (Vienne, 1868-1871. — Vol. III du *Corpus scriptor. eccles. lat.*). Nous suivons le texte de Hartel. Une édition nouvelle est en préparation à Berlin.

3° *Études d'ensemble.* — Pearson, *Annales Cyprianici* (Oxford, 1682); Rettberg, *Cyprianus, Bischof von Carthago* (Gœttingen, 1831); Fabre, *Saint Cyprien et l'Église de Carthage* (Paris, 1848); Blampignon, *De S. Cypriano* (Paris, 1862); Bœhringer, *Cyprianus* (Stuttgart, 1864; 2e éd., 1873); Freppel, *Saint Cyprien et l'Église d'Afrique au IIIe siècle* (Paris, 1865; 3e éd., 1890); Peters, *Der hl. Cyprian von Karthago* (Regensburg, 1877); Fechtrup, *Cyprian's Leben und Lehre* (Münster, 1878); Ritschl, *Cyprian und die Verfassung der Kirche* (Gœttingen, 1885); E. Havet, *Cyprien, évêque de Carthage*, dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1885; Le Provost, *Étude sur saint Cyprien* (Paris, 1889); White Benson, art. *Cyprianus* dans le *Dictionary of christian Biography* de Smith, tom. I, p. 739 et suiv.; *Cyprian, his life, his time, his work* (London, 1897); Audollent, *Carthage romaine* (Paris, 1901); P. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, tome II (Paris, 1902); L. Bayard, *Le Latin de Saint Cyprien* (Paris, 1902). — En outre, des études plus ou moins importantes ont été consacrées à saint Cyprien dans toutes les histoires de l'Église et dans tous les manuels de littérature, chrétienne ou de littérature latine, depuis les *Mémoires* de Tillemont jusqu'aux récents ouvrages de Bardenhewer, de Harnack, de Schanz et de Jordan.

renseignements, presque tous de première main : d'abord, quelques indications fournies par Lactance, saint Augustin ou saint Jérôme; puis, deux relations, les *Acta proconsularia* et la *Vita Cypriani*, toutes deux rédigées par des contemporains et des témoins oculaires; enfin, les traités de Cyprien, surtout sa correspondance, si riche de faits. Grâce à tous ces moyens d'information, nous connaissons avec une précision rare la vie de Cyprien, pendant les dix dernières années (249-258). Malheureusement, nous savons peu de chose sur la période qui a précédé son épiscopat.

Il s'appelait, non point, comme on l'a toujours répété jusqu'ici, *Thascius Caecilius Cyprianus*, mais *Caecilius Cyprianus qui et Thascius* (dit *Thascius*). Il porte seulement les deux premiers noms (*Caecilius Cyprianus*) dans les manuscrits de ses ouvrages; et c'est ainsi qu'il était désigné dans une pièce officielle, l'arrêt de confiscation qui le frappa en 250 pendant la persécution de Dèce. Mais il était connu aussi, au moins des païens et de la foule, sous le nom de *Thascius*, qui était un sobriquet. Ainsi l'appelle le diacre Pontius dans un passage de la biographie qui fait allusion à des rumeurs populaires. L'évêque de Carthage est dénommé *Thascius Cyprianus* dans le procès-verbal de son interrogatoire et de sa condamnation par le proconsul Galerius Maximus en 258; et il s'appelle lui-même *Cyprianus qui et Thascius* dans l'en-tête de sa lettre à Puppianus. On ne peut donc douter que son nom complet ait été *Caecilius Cyprianus qui et Thascius*.

Cyprien naquit probablement à Carthage vers l'année 210. D'après saint Jérôme, il était « Africain », c'est-à-dire qu'il était né en Proconsulaire.

Il semble avoir toujours vécu à Carthage, où il exerça son métier de rhéteur, et où il possédait une villa; tout paraît indiquer qu'il était Carthaginois. On ignore la date exacte de sa naissance; et saint Augustin l'ignorait comme nous. On ne peut déterminer approximativement cette date que par des raisonnements fondés sur la vraisemblance. Comme Cyprien était déjà célèbre lors de sa conversion, aux environs de l'année 245, on suppose généralement qu'il avait alors dépassé la quarantaine, et on le fait naître vers 200. Nous y voyons pourtant une difficulté. Il ne paraît pas avoir connu personnellement Tertullien, quoiqu'il le considérât comme son maître, et quoique tous deux aient vécu à Carthage dans le même monde. Or nous ne perdons la trace de Tertullien que vers l'année 220. Tout s'explique naturellement, si l'on place la naissance de Cyprien vers 210. Encore enfant au moment où disparaît Tertullien, il aurait eu à peu près trente-cinq ans lors de sa conversion; et, à cet âge, il pouvait être déjà célèbre comme rhéteur.

Il devait appartenir à la haute bourgeoisie locale. En tout cas, il possédait une assez grande fortune personnelle. Il reçut une éducation complète, à la mode du temps; et son style est d'un homme qui avait été initié de bonne heure à toutes les finesses du beau langage. Comme tant d'autres lettrés, il suivit la voie qui menait alors à la gloire et aux honneurs. Il se fit rhéteur et professa l'éloquence à Carthage avec beaucoup d'éclat. Il paraît avoir exercé en même temps le métier d'avocat. Nous n'avons rien des discours ou des autres ouvrages qu'il put composer pendant cette période. Mais on imagine aisément ce qu'était son éloquence. Nous

pouvons en juger, d'ailleurs, par le premier livre qu'il écrivit après sa conversion. Il se représente dans ses jardins, avec un ami, pendant les vacances des tribunaux; la journée se passe en doctes entretiens. Il décrit avec complaisance le paysage; il se prépare à parler de sa conversion avec une émotion et une ardeur communicatives, mais aussi avec toutes les élégances et les grâces des orateurs à la mode. Il gardera toujours quelque chose de son éducation première, de son métier de rhéteur et d'avocat.

C'était aussi un mondain. Il était lié avec des païens de haut rang, dont l'amitié devait lui rester fidèle jusqu'au bout, jusqu'au jour de son martyre. De là, en partie, cette déférence très marquée que lui témoigneront les proconsuls et leurs officiers, même en l'arrêtant, en le condamnant à l'exil ou à mort. Il ne dédaignait alors aucun des avantages de la fortune, ni le luxe, ni la bonne chère, ni les honneurs, ni aucune sorte de plaisirs. Païen de naissance, il semble avoir été dans sa jeunesse un païen militant; d'après saint Jérôme, il avait été d'abord un « défenseur de l'idolâtrie ». Dans ce brillant rhéteur, qui menait à Carthage la vie élégante, rien ne faisait prévoir la révolution morale d'où allait sortir un homme nouveau. Cyprien lui-même partagea l'étonnement de ses contemporains. Il écrivait quelques mois après sa conversion : « J'errais à l'aveugle dans les ténèbres de la nuit, ballotté au hasard sur la mer agitée du monde, je flottais à la dérive, ignorant de ma vie, étranger à la vérité et à la lumière. Étant donné mes mœurs d'alors, je croyais difficile et malaisé ce que me promettait pour mon salut la bonté divine. Comment un homme pouvait-il renaître pour une vie nouvelle par le bap-

tême de l'eau salutaire, être régénéré, dépouiller ce qu'il avait été, et, sans changer de corps, changer d'âme et d'esprit? Comment était possible, disais-je, une telle conversion?... Voilà ce que je me demandais souvent. Car, moi-même aussi, j'étais pris et retenu dans les mille erreurs de ma vie passée; je ne croyais point pouvoir m'en débarrasser, tant j'étais l'esclave des vices attachés à moi, tant je désespérais du mieux, tant j'avais de complaisance pour mes maux, devenus comme des compagnons familiers ». De son propre aveu, Cyprien était enchaîné au monde par tant de liens, qu'il ne pouvait s'affranchir à moins d'un miracle.

Le miracle s'accomplit. Nous savons peu de chose sur les circonstances de la conversion. Cyprien nous apprend seulement qu'il fut baptisé à Carthage. Nous verrons qu'il fut élu évêque en 249, étant encore néophyte, ce qui parut extraordinaire. Mais, à ce moment, il était déjà prêtre; ce qui suppose, malgré tout, un intervalle de quelques années. C'est donc probablement vers 245 ou 246 qu'eut lieu le baptême.

Comme on le pense bien, cette conversion fut un gros événement dans Carthage, presque un scandale aux yeux des païens, une surprise même pour les chrétiens. On ne saurait donner une explication entièrement rationnelle de ce brusque revirement, où Cyprien lui-même voyait un coup de la grâce. On peut seulement recueillir quelques indices sur l'état d'esprit du rhéteur dans les derniers temps de sa vie mondaine. D'après son biographe Pontius, il subit alors l'influence d'un vénérable prêtre nommé Caecilianus, qui « de l'erreur profane l'avait amené à la connaissance de la vraie divinité ». Et l'on nous dit

que plus tard il eut toujours de grands égards pour Caecilianus, même de la vénération ; il le considérait « non plus comme un ami de son âme et un égal, mais comme le père de sa vie nouvelle ». De son côté, Caecilianus avait tant d'affection pour Cyprien, qu'à sa mort il le chargea de veiller sur sa femme et ses enfants. D'après ce témoignage précis d'un compagnon de l'évêque, on ne peut douter que Caecilianus ait joué un rôle dans la conversion. D'autre part, Pontius semble dire que la lecture des livres saints y fut pour quelque chose : « Il apprit à connaître aussi les Saintes Écritures : il vit se dissiper le nuage du monde, et il émergea à la lumière de la sagesse spirituelle ». Mais les lectures et les conversations avec le prêtre ne pouvaient agir que sur un esprit déjà ébranlé. Chez Cyprien, comme chez tant d'autres lettrés que séduisit le christianisme, il est probable que la cause profonde de la conversion doit être cherchée dans le dégoût des vanités mondaines, surtout dans le besoin de certitude. Caecilianus s'aperçut sans doute de la crise morale que traversait son ami ; il lui parla de sa religion, lui fit lire la Bible. La grâce fit le reste.

Jamais la grâce n'agit plus vite et ne métamorphosa plus complètement un homme. Cyprien a décrit lui-même la merveilleuse transformation qui se fit en lui : « L'eau régénératrice lava en moi les taches de ma vie antérieure ; dans mon cœur purifié de ses souillures, une lumière venue d'en haut se répandit ; l'Esprit descendu du ciel me changea en un homme nouveau par une seconde naissance. Aussitôt, d'une façon merveilleuse, je vis la certitude succéder au doute, je vis s'ouvrir les portes fermées, et briller les ténèbres ; je trouvai facile ce qui auparavant

semblait difficile, et possible ce que j'avais cru impossible... Tu sais assurément et tu reconnais avec moi ce que m'a enlevé et ce que m'a apporté cette mort des crimes, cette résurrection des vertus. Tu le sais toi-même, et je ne me vante pas. Se louer soi-même est une odieuse jactance. Et pourtant, ce pourrait être, non pas jactance, mais reconnaissance, de rappeler ce qu'on attribue non à la vertu de l'homme, mais au bienfait de Dieu : ne plus pécher est le premier effet de la foi, et les péchés passés étaient l'effet de l'erreur humaine. De Dieu, dis-je, de Dieu, vient toute notre vertu. De Dieu vient notre vie, notre force ». L'ancien rhéteur se sentait régénéré par le baptême; il le prouva aussitôt par ses actes.

Ce fut un changement complet de vie. A peine converti, il était déjà si profondément chrétien, qu'il s'imposa la stricte observance des deux grandes vertus révélées au monde, ou popularisées, par le christianisme : la charité et la chasteté. Même avant son baptême, il fit vœu de continence, ce qui surprit beaucoup les Carthaginois : « Qui jamais vit un si grand miracle? » s'écrie le naïf biographe. Puis Cyprien vendit ses biens pour faire l'aumône. D'après saint Jérôme, il aurait alors tout donné aux pauvres. Suivant Pontius, il donna seulement « presque tout ». C'est évidemment Pontius qui a raison. En effet, pendant la persécution de Dèce, nous voyons l'évêque de Carthage secourir les indigents et les malades sur sa « fortune personnelle »; et, vers le même temps, les autorités païennes frappaient de confiscation « les biens de Caecilius Cyprianus, évêque des chrétiens ». Enfin, jusqu'à sa mort, Cyprien conserva la propriété d'une maison avec jardins, qui était située à Carthage, et où il habitait. Au témoignage du diacre Pontius,

cette villa, vendue par lui au moment de sa conversion, lui avait été « restituée par la bonté de Dieu » ; c'est-à-dire, sans doute, qu'elle avait été rachetée en son nom par ses amis, ou sur le produit d'une souscription. — Ces petits détails matériels ont leur importance. Ils prouvent que Cyprien, dès ses premières aumônes, sut concilier une vertu et une qualité qui ne l'ont jamais abandonné : la charité chrétienne, qui est prête à tout donner, et la prévoyance de l'homme qui sait conserver quelque chose, pour être en état de donner encore.

Il fit un autre sacrifice, qui probablement lui coûta davantage : il renonça aux lettres profanes. Il s'imposa de rompre avec ses vieux maîtres, les classiques grecs et romains. Trait significatif : dans son œuvre qui est si considérable, on ne relève pas une seule citation d'un auteur païen ; il ne nomme ni un poète ni un orateur. Il y a là un parti pris évident, et très surprenant. La plupart des autres écrivains chrétiens, et, parmi eux, les plus grands, Tertullien, Lactance, Augustin, ont au contraire usé et abusé des citations, des souvenirs profanes. Cyprien se les est interdits, par un raffinement d'ascétisme intellectuel. Du jour où il eut reçu le baptême, il affecta d'ignorer toute la littérature entachée d'idolâtrie, la poésie, l'éloquence, même la rhétorique qui l'avait illustré dans le monde. Nous verrons que la rhétorique a pris sa revanche ; la pensée de l'évêque lui échappait, mais non le style. — Désormais, Cyprien ne nourrit plus son esprit que de deux lectures : la Bible, où il chercha toujours des règles de conduite, et dont toute la substance est passée dans ses ouvrages ; Tertullien, dont il relisait chaque jour quelques pages, et dont le souvenir finit par devenir en lui une obsession.

Par ses austérités et ses aumônes, que rehaussaient encore l'éclat de son talent et la renommée persistante de ses succès profanes, il conquit vite une grande autorité morale dans la communauté de Carthage. Peu de temps après son baptême, il fut appelé au sacerdoce. Puis, l'évêque Donatus étant venu à mourir, Cyprien fut désigné pour le remplacer « par le jugement de Dieu et la faveur du peuple ». Lui-même, indirectement, nous fait connaître la date de cette élection. Dans une lettre au pape Cornelius, écrite en 252, après les ides de mai, il déclare qu'il est « approuvé de son peuple depuis quatre ans que dure son épiscopat ». Étant donné la façon de compter des Romains, ces mots signifient qu'il est alors dans la quatrième année de ses fonctions. Il a donc été élu dans les premiers mois de 249.

En dépit de sa popularité, l'élection n'alla pas sans difficultés. D'après son biographe, il se déroba d'abord « par humilité, cédant la place à de plus anciens, et se jugeant indigne d'un si grand honneur ». En même temps se formait contre lui une cabale, ourdie par les cinq prêtres qui devaient lui faire plus tard une si vive opposition. Pontius l'avoue, malgré son parti pris d'admiration : « Je le dis malgré moi, mais je dois le dire : certains le combattirent, comme pour lui donner l'occasion de vaincre ». Cyprien lui-même, deux ans plus tard, parlait de « la malignité et la perfidie de certains prêtres », qui avaient formé contre lui une « conjuration », qui l'avaient poursuivi de leurs traits « empoisonnés », et qui sans cesse renouvelaient contre lui « leurs attaques et leurs machinations sacrilèges avec leurs embûches accoutumées ». Ces

intrigues eurent probablement pour premier résultat de vaincre la modestie de Cyprien, en lui montrant un devoir à remplir. D'ailleurs, le peuple s'était entêté dans son choix : « Les portes de sa maison, nous dit Pontius, étaient assiégées par de nombreux frères, et toutes les issues en étaient surveillées avec une affection inquiète... On pouvait voir tous les autres en suspens, dans l'anxiété de l'attente; et, à son arrivée, on l'accueillit avec enthousiasme ».

## II

Cyprien évêque. — Son attitude pendant la persécution de Dèce. — Son activité dans l'intervalle des deux persécutions. — Sa politique dans l'affaire des *lapsi*. — Lutte contre les schismatiques. — Charité de Cyprien au temps de la peste.

Aussitôt élu, Cyprien se consacra tout entier à ses nouveaux devoirs. Et, dès le premier jour, on reconnut en lui un vrai chef. Il commença par oublier les injures faites au candidat. Pontius prétend que l'évêque traita ses adversaires « comme ses meilleurs amis et ses intimes, à l'étonnement de bien des gens ». Cyprien nous dit plus simplement qu'il « pardonna et se tut ». Mais il ne permit à personne de méconnaître son autorité, fondée sur la volonté divine et le suffrage du peuple entier. Il s'attacha d'abord à rétablir la discipline, mais en agissant surtout par la persuasion, résolu, dit-il, à ne rien faire sans l'avis du clergé et l'assentiment du peuple. Les réformes qu'il accomplit alors à Carthage durent avoir du retentissement dans toute l'Afrique chrétienne; car, dès les premiers mois de son épiscopat, il fut consulté par des évêques ou des Églises de la région sur des affaires de discipline. De cette époque datent probablement les quatre premières lettres de sa correspondance, qui contiennent des réponses à diverses questions. Aux prêtres, diacres et fidèles de Furni, il rappelait une décision d'un ancien concile africain,

qui défendait d'imposer par testament à un clerc la charge de tuteur ou de curateur. A l'évêque de Thenae, Eucratius, il expliquait pourquoi un acteur devenu chrétien ne pouvait continuer à exercer sa profession, ni même former des élèves pour le théâtre. Il engageait son collègue Rogatianus, sans doute l'évêque de Nova, à sévir contre un diacre mutin. Enfin il guidait Pomponius, évêque de Dionysiana, dans les mesures à prendre contre certaines vierges, soi-disant consacrées à Dieu, mais de très mauvaise conduite. Ces différentes lettres, qui attestent une vue claire des choses, un mélange de modération et de fermeté, sont déjà d'un homme de gouvernement, qui sait ce qu'il veut et où il va.

Cyprien était évêque depuis quelques mois, un an au plus, quand fut promulgué l'édit de Dèce, au début de 250. Ce fut le signal d'une vraie déroute dans l'Église d'Afrique. Au Capitole de Carthage, les magistrats ne suffisaient point à enregistrer les apostasies; des prêtres même y montaient pour renier leur Dieu. Beaucoup de païens s'acharnaient contre l'évêque; aux jours de fête, l'amphithéâtre retentissait de clameurs menaçantes où dominait le cri : « Cyprien au lion! ». Mais, dès le commencement de la persécution, l'évêque avait quitté Carthage, suivi dans sa retraite par un groupe de clercs et de fidèles. Un arrêt de proscription fut lancé contre lui, et l'on ordonna la confiscation de ses biens. Nous ne savons où il se réfugia, probablement aux environs de Carthage; mais les agents du proconsul ne paraissent pas l'avoir cherché bien sérieusement.

La nouvelle de cette retraite provoqua dans l'Afrique chrétienne, et jusqu'à Rome, des commentaires malveillants. Le pauvre Pontius en souffrait, et il

s'évertuait à justifier la conduite de son maître en cette circonstance. Cyprien, dit-il, obéit alors à la volonté de Dieu ; il devait se réserver pour l'avenir ; s'il s'était exposé au martyre, son œuvre eût été incomplète, et personne n'eût été là pour réparer les maux de la persécution. Pontius conclut sur le ton lyrique : « A merveille ! à merveille ! ce fut alors une véritable inspiration de l'Esprit, un grand bonheur, qu'un homme nécessaire pour tant de choses utiles ait pu ajourner son martyre. Voulez-vous la preuve que cette retraite n'a pas été motivée par la crainte ? Pour laisser de côté toute autre excuse, lui-même a souffert plus tard : ce martyre, il l'eût fui toujours suivant sa coutume, s'il l'avait fui déjà auparavant. Ce fut véritablement de la crainte, mais une crainte légitime, la crainte qui redoutait d'offenser le Seigneur, la crainte d'un homme qui préférait obéir aux préceptes de Dieu, plutôt que d'être couronné indûment. En effet, une âme vouée à Dieu en toute chose, et ainsi esclave des avertissements divins, a cru que, si elle n'obéissait pas à Dieu ordonnant alors la retraite, elle pécherait par le martyre même ».

L'attitude de Cyprien n'en fut pas moins jugée alors sévèrement par bien des chrétiens. Ce qui le prouve, c'est l'insistance qu'il a mise lui-même à se justifier dans ses lettres à son clergé ou au clergé de Rome. De sa fuite, il donne diverses raisons. D'abord l'ordre de Dieu, transmis sans doute par des visions. Puis, l'avis de plusieurs clercs, notamment d'un certain Tertullus, qui était peut-être un évêque du voisinage. Ensuite, une règle de conduite fixée par l'Écriture : on a le droit et même le devoir de fuir les persécuteurs, à la condition de ne se souiller d'aucun acte d'idolâtrie. Cyprien a développé cette

raison dans un de ses traités, où il approuve ceux qui, comme lui, avaient fui dans la persécution : « Quiconque, dit-il, se retire quelque temps, en restant fidèle au Christ, ne renie pas sa foi, mais attend son heure ». La raison la plus sérieuse semble avoir été la raison politique. Par sa présence à Carthage, l'évêque risquait de redoubler les violences des bourreaux, et d'entraîner des maux plus grands pour l'Église. Il écrivait à son clergé : « Nous devons veiller à la paix commune, et nous résigner quelque temps, malgré mes regrets, à vous manquer. Par notre présence, nous pourrions provoquer la haine et la violence des Gentils; nous pourrions causer la rupture de la paix, nous qui, bien plutôt, devons assurer la tranquillité de tous ». Et, un peu plus tard, au clergé de Rome : « Dès le début, dès que les premiers troubles ont éclaté, alors que les clameurs populaires se déchaînaient souvent contre moi, songeant moins à mon salut qu'à la tranquillité publique de nos frères, je me suis provisoirement retiré, dans la crainte que notre présence ne parût déplacée et que la sédition déjà commencée n'en fût excitée davantage ». C'est pour le même motif qu'il ajourna longtemps son retour à Carthage. Il avait déclaré d'abord qu'il suivrait là-dessus l'avis de ses clercs restés à leur poste : « Quand vous m'aurez écrit que la paix est rétablie et que je dois rentrer, ou si auparavant le Seigneur daigne me l'ordonner, alors je reviendrai vers vous ». Cependant les mois passaient, la persécution semblait se ralentir, les clercs le rappelaient : au début de l'été de 250, il déclarait ne pas vouloir rentrer encore. Il craignait toujours de réveiller la haine des païens, et par la nouvelle de son retour, et par les querelles intestines dont ce

retour pouvait être le signal. Au commencement de 251, il écrivait aux fidèles : « Ce qui augmente mon chagrin et me cause une douleur plus grande, c'est que, malgré cette inquiétude et cette nécessité, je ne puis me rendre en personne auprès de vous. En raison des menaces et des embûches des perfides, nous voulons éviter que notre arrivée n'excite là-bas un plus grand tumulte. L'évêque, qui doit en toute chose veiller sur la paix et la tranquillité, ne doit pas risquer de paraître avoir lui-même fourni matière au désordre et déchaîné de nouveau la persécution ».

Toutes ces raisons ne paraissent peut-être pas également bonnes. Mais un fait semble hors de doute, c'est que Cyprien ne s'est pas alors dérobé par crainte : l'héroïsme qu'il a montré dans la persécution de Valérien en est la preuve. Nous n'irons pas jusqu'à dire avec le diacre Pontius : « Cette retraite n'a pas été déterminée par la faiblesse de l'homme, mais, comme c'est la vérité, par la volonté divine ». Nous dirons seulement : Cyprien s'est caché en 250, parce qu'il a cru, à tort ou à raison, que tel était alors son devoir d'évêque.

Pendant toute la durée de son absence, il n'a cessé de surveiller et d'administrer de loin son Église. Il l'affirme dans une lettre au clergé romain : « J'étais absent de corps, dit-il, mais ni mon esprit, ni mes actes, ni mes conseils n'ont manqué aux fidèles. Suivant les préceptes du Seigneur, j'ai veillé sur nos frères en tout ce que j'ai pu, dans la mesure de mes faibles forces ». Son activité est d'ailleurs attestée par sa correspondance. A cette période se rapportent une vingtaine de lettres, écrites par lui aux confesseurs ou aux clercs, soit de Rome, soit de Carthage. Ce sont, par exemple, des lettres de félici-

tations aux chrétiens de la capitale, ou des échanges d'explications; d'éloquentes exhortations aux confesseurs de Carthage; ou bien, des réprimandes à l'adresse de ces mêmes confesseurs, dont il blâme l'orgueil, l'indiscipline, les querelles ou les désordres de tout genre. Aux clercs de Carthage, il recommande avec fermeté le maintien de la discipline. Il les prie instamment de veiller sur les fidèles emprisonnés, qu'on ne doit laisser manquer de rien. Il entre à ce propos dans les détails les plus minutieux, et conseille la prudence : on ne doit pas se rendre en foule à la prison, de peur d'irriter les païens et de les amener à en fermer les portes; on n'enverra auprès des confesseurs qu'un prêtre et un diacre, qu'on remplacera souvent. « En toute chose, ajoute-t-il, nous devons être doux et humbles, comme il convient à des serviteurs de Dieu; nous devons nous prêter aux circonstances, assurer la tranquillité, veiller sur le peuple ». Il n'oublie pas non plus les pauvres, les malades, les veuves, les orphelins, les étrangers de passage. Pour toutes ces œuvres de bienfaisance, il veut qu'on ne ménage point l'argent de l'Église. Il met à la disposition du clergé sa fortune personnelle, d'abord tout ce qu'il avait laissé en dépôt entre les mains du prêtre Rogatianus, puis d'autres sommes encore qu'il envoie par un clerc.

Pour l'administration de son Église, il s'en rapporta, durant les premiers mois de son absence, à l'assemblée des prêtres et des diacres, surtout à Rogatianus, qui était son homme de confiance. Mais il s'aperçut qu'on n'exécutait pas toujours ses ordres, soit que Rogatianus manquât de l'autorité nécessaire, soit que le conseil des clercs fût divisé. Il se

plaignait même qu'on ne répondît pas à ses lettres. L'indiscipline augmentant à cause des prétentions des apostats et de la complicité d'une partie du clergé, il se décida à confier le gouvernement de son Église à une commission spéciale, composée de deux évêques, Caldonius et Herculanus, et de deux prêtres, Rogatianus et Numidicus. Dès lors, c'est par leur intermédiaire, qu'il transmit ses instructions. Au milieu de ces préoccupations diverses, il songeait à combler les vides faits par la persécution dans le clergé de Carthage. Il nomma plusieurs clercs et avisa de sa décision la communauté. C'est ainsi qu'il conféra le grade de *lecteur* à Saturus, Aurelius et Celerinus, le sous-diaconat à Optatus, la prêtrise à Numidicus. — Tous ces faits attestent qu'il remplit pendant la persécution ses devoirs d'évêque. Il avait le droit d'écrire au clergé romain, auprès de qui on l'avait calomnié : « Ce que j'ai fait, mes lettres vous le disent, ces lettres que j'ai envoyées, suivant les circonstances, au nombre de treize, et que je vous ai communiquées. On y voit que mes conseils n'ont pas manqué au clergé, ni aux confesseurs mes exhortations, ni aux égarés, quand il l'a fallu, mes reproches, ni à toute la communauté, pour implorer la miséricorde de Dieu, mes allocutions persuasives. » Et, à l'appui de cette affirmation, il pouvait alléguer la série de ses actes.

Son absence durait depuis quinze mois. La persécution avait cessé en Afrique, mais le désordre augmentait dans la communauté. L'évêque crut le moment venu de rentrer. Dans une lettre aux fidèles, il annonçait qu'il reviendrait après Pâques. Les événements qui suivirent prouvent qu'il était en effet à Carthage au printemps de 251. A peine de retour,

il y convoqua et y présida le premier concile. Avec le concours de ses collègues africains, il se mit résolument à l'œuvre pour rétablir la paix de l'Église, profondément troublée par les prétentions des renégats et par les menaces des schismatiques.

Avant tout, l'on devait trancher la question des *lapsi*. D'innombrables chrétiens avaient trahi leur foi pendant la persécution ; le danger passé, ils demandaient à rentrer dans l'Église. D'abord timides et honteux, ils s'étaient vite enhardis, depuis la téméraire intervention de certains confesseurs, qui, les yeux fermés, délivraient des billets d'indulgence. Bien des clercs, pour des raisons diverses, étaient disposés au pardon. Les cinq prêtres, qui, depuis son élection, étaient systématiquement hostiles à Cyprien, avaient profité de l'occasion pour exciter les confesseurs et les clercs contre leur évêque. Beaucoup d'apostats refusaient nettement de faire pénitence ; en plusieurs circonstances, ils n'avaient pas craint de recourir à l'intimidation, même à la violence. La situation était grave pour les chefs de communautés ; il fallait sauver la discipline sans pousser à la révolte.

Cyprien, malgré son long exil, ne s'était pas laissé surprendre par les événements. Il avait pris nettement position dès le milieu de 250, aux premières nouvelles venues de Carthage. Il s'était tracé aussitôt des règles de conduite, dont il était résolu à ne point s'écarter. Il prétendait d'abord ajourner toute solution jusqu'à la fin de la persécution. Il croyait, de plus, à la nécessité d'une entente avec les autres Églises d'Afrique. Et, aussi, d'une entente avec Rome. Dans les premiers temps de sa retraite, une partie du clergé romain, sollicité sans doute par des clercs et des confesseurs carthaginois, avait

essayé de traiter la question directement, sans consulter l'évêque exilé, avec le clergé de Carthage. C'était l'objet d'une curieuse lettre qui nous est parvenue : lettre écrite dans un latin barbare, et malveillante pour Cyprien, qui en eut connaissance, et qui affecta d'abord de la considérer comme apocryphe ou altérée. Afin de déjouer ces intrigues, il voulut s'entendre lui-même avec l'Église de Rome, alors sans évêque : d'où la correspondance assez active qu'il entretint, dans la seconde moitié de 250, soit avec le clergé, soit avec les confesseurs de Rome. Cette tactique réussit; et l'on se mit d'accord pour laisser l'affaire en suspens jusqu'au rétablissement de la paix religieuse. En attendant la décision qui serait prise en commun, Cyprien était résolu à n'accorder aucun pardon, à maintenir pour tous les apostats la nécessité de la pénitence.

C'est sur ces principes qu'il régla sa conduite jusqu'à la réunion du concile. Il montra dans l'application autant d'habileté que de fermeté. Il usa d'abord de douceur, s'en tenant aux avertissements, aux légères réprimandes. Il prodigua aux confesseurs de Carthage les félicitations enthousiastes, pour leur héroïsme dans les tortures; puis, au nom de leur dignité même, il les mit en garde contre les suggestions de l'orgueil, contre les dangers de l'indiscipline et du désordre. Ensuite, il leur reprocha l'excès de leurs prétentions, leur recommandant au moins de ne pas délivrer à la légère leurs billets d'indulgence. Aux fidèles, il prêchait la patience et le respect de l'autorité. Mais, au fond, il était tout près d'excuser l'erreur des fidèles et l'imprudence des confesseurs, même les vives sollicitations des apostats. Ce qui l'étonnait surtout, ce qui l'indi-

gnait, c'était la complicité ou la faiblesse d'une partie du clergé. Il écrit aux confesseurs : « J'avais cru que du moins les prêtres et les diacres présents là-bas vous avertissaient, vous instruisaient pleinement de la loi évangélique, comme cela s'est fait toujours dans le passé, sous nos prédécesseurs. Les diacres qui se rendaient à la prison auraient dû gouverner les vœux des martyrs par leurs conseils et les préceptes de l'Écriture. Mais maintenant j'apprends avec une grande douleur, non seulement qu'on ne vous rappelle point là-bas les divins préceptes, mais encore, bien plutôt, qu'on vous en détourne ». Il ne craint pas de préciser ses griefs, même quand il s'adresse au peuple : « J'apprends, lui dit-il, que certains parmi les prêtres, oubliant l'Évangile, oubliant ce que nous ont écrit les martyrs, méconnaissant les droits de leur évêque et de sa chaire sacerdotale, sont déjà entrés en communion avec les *lapsi,* qu'ils offrent pour eux le saint sacrifice et leur donnent l'eucharistie, alors qu'il faudrait arriver à cela par degrés ». Dans plusieurs de ses premières lettres au clergé, il mêle à ses instructions un blâme discret. Il conte des visions, dont il dégage une leçon à l'adresse des clercs. Peu à peu, il élève le ton : « Longtemps, dit-il, je me suis montré patient, mes très chers frères, dans la pensée que ma réserve et mon silence contribueraient à la paix. Mais puisque certaines gens, dans le dérèglement et la brusquerie de leur présomption téméraire, s'efforcent de troubler l'honneur des martyrs, la conscience des confesseurs et la tranquillité du peuple entier, je ne dois pas me taire davantage, de peur que le danger du peuple et le nôtre ne grandisse par un trop long silence ».

Une fois qu'il s'est mis d'accord avec l'Église de Rome et avec les autres évêques africains, il n'admet plus que l'on discute à Carthage ses instructions ; il parle sur un ton où se marque l'autorité de l'évêque. Désormais, dans ses lettres au clergé, il se contente de rappeler qu'il a obtenu l'assentiment des clercs et confesseurs romains ; il envoie copie de ce dossier, ordonne que toutes ces pièces soient communiquées à l'assemblée des fidèles, et même à tout évêque ou clerc d'une autre Église, qui en exprimera le désir. Pour plus de sûreté, il avise directement de ses résolutions le peuple de Carthage : « Voici la décision prise une fois pour toutes par nous, par les confesseurs et les clercs de la capitale, et, de même, par tous les évêques soit de notre province, soit d'outre-mer : il ne sera rien changé au sort des *lapsi*, avant que nous nous soyons tous réunis, et que, d'un commun accord, sans sacrifier ni la discipline ni les droits de la pitié, nous ayons pris une détermination définitive ». — Dans ces conditions, Cyprien ne pouvait tenir aucun compte de la communication des confesseurs, annonçant le pardon accordé à tous les apostats. Au reçu de ce billet impertinent, il affirma seulement, une fois de plus, que la question serait tranchée par un concile après le rétablissement de la paix. Mais il avait menacé d'anathème les clercs qui donneraient l'absolution aux *lapsi;* et, en effet, il excommunia ceux qui avaient désobéi.

Cependant, la fermeté n'allait point chez lui jusqu'à l'intransigeance. Au milieu même de ces vifs démêlés, où il avait maintenu ses principes avec tant d'énergie, il avait su faire à propos quelques concessions. Sur la proposition du clergé romain, il

avait permis de donner l'absolution aux renégats en danger de mort qui auraient fait pénitence. Il avait aussi mis hors de cause ceux d'entre eux qui avaient racheté leur faute en affrontant avec courage de nouvelles épreuves. Enfin, il admettait que l'on distinguât entre les chutes : il ne confondait point les *sacrificati* et les *libellatici*, ceux qui s'étaient tirés d'affaire par un certificat, et ceux qui avaient réellement sacrifié. Par ces adroites concessions, il avait prévenu toute objection sérieuse contre la sévérité du principe.

A peine rentré à Carthage, suivant sa promesse, il soumit la question à l'assemblée des évêques africains. Il y fit d'ailleurs prévaloir ses idées. Le concile de 251 accorda l'absolution aux *libellatici*, mais imposa une pénitence aux *sacrificati*, sauf les cas de maladie mortelle. Le concile de 252 étendit le pardon à tous les renégats, en leur interdisant seulement le sacerdoce. Dès lors, Cyprien eut pour unique règle de conduite le respect des décisions synodales. L'observance de cette règle lui était d'autant plus facile, que ses collègues avaient adopté précisément sa manière de voir. En vertu de ce principe, au concile de 253, il fit infliger un blâme à Therapius, évêque de Bulla, coupable d'avoir pardonné trop vite à un prêtre renégat ; et il invita les fidèles d'Assuras à repousser leur évêque, qui avait faibli dans la persécution. Telle fut aussi son attitude en 254, dans l'affaire des évêques espagnols.

Par la même fermeté, mêlée de modération, il vint à bout du redoutable schisme qui menaça quelque temps l'unité de l'Église d'Afrique. Au milieu de la persécution, s'était dessiné, dans la com-

munauté de Carthage, un parti hostile à l'évêque. Les chefs de ce parti étaient les cinq prêtres qui l'avaient toujours combattu; et, à leur tête, Novatus, qui bientôt s'adjoignit le diacre Felicissimus. Ceux-ci n'avaient pas manqué d'exciter les confesseurs et les clercs; pour faire pièce à l'évêque absent, ils s'étaient empressés d'accueillir et d'appuyer les réclamations des *lapsi*. Fidèle à sa méthode de gouvernement, Cyprien s'était montré d'abord assez patient; il s'était contenté de multiplier les avertissements dans ses lettres au clergé ou au peuple. Mais l'audace de Novatus, de Felicissimus et de leurs partisans croissait de jour en jour; le mauvais vouloir et l'intrigue aboutirent à une rébellion ouverte. Dès lors, Cyprien n'hésita plus. Du fond de sa retraite, par l'entremise de ses commissaires, il lança une excommunication contre les révoltés. Il menaça également d'anathème quiconque suivrait Felicissimus, et il en avertit les fidèles : « Si quelqu'un, leur écrivait-il, dans son refus de faire pénitence et de donner satisfaction à Dieu, passe au parti de Felicissimus et de ses satellites, s'il se joint à la faction hérétique, il est prévenu qu'il ne pourra ensuite revenir à l'Église, ni rentrer en communion avec les évêques et le peuple du Christ ». Peu de temps après, Cyprien fit confirmer ces excommunications par le concile de 251.

Ses adversaires n'en montrèrent que plus d'audace. Ils fondèrent une Église rivale. A Cyprien ils osèrent opposer un des leurs, Fortunatus, qu'ils firent consacrer évêque de Carthage. Ils entreprirent une active propagande dans l'intérieur du pays; et Felicissimus se rendit à Rome, pour tenter d'y égarer l'opinion. Malgré tout, Cyprien ne s'émut guère. Il

affecta de mépriser la petite Église schismatique, comptant sur le temps pour lui enlever le gros de ses prosélytes. Il eut soin seulement d'avertir le pape Cornelius et de le tenir au courant, pour le mettre en garde contre les intrigues. Il avait désormais le droit pour lui, la décision du concile de Carthage qui avait excommunié Felicissimus et les autres rebelles. D'ailleurs, il était prêt à pardonner aux transfuges, mais à la condition expresse qu'ils reviendraient humblement à l'Eglise et se soumettraient à la discipline de la pénitence : « S'il y a des gens, écrivait-il, qui croient pouvoir rentrer dans l'Église, non par des prières, mais par des menaces, s'ils pensent se faire ouvrir la porte, non par des lamentations et des réparations, mais par la terreur, ces gens-là peuvent être sûrs qu'à leurs pareils est fermée l'Église du Seigneur. Le camp du Christ, inaccessible, fortifié et défendu par le Seigneur lui-même, ne cède point aux menaces. Le prêtre de Dieu, tenant l'Évangile et gardant les préceptes du Christ, peut être tué, il ne peut être vaincu ». — En fait, cette ferme attitude imposa vite aux fidèles égarés, qui bientôt revinrent en foule solliciter leur pardon.

Au moment où Cyprien rentrait à Carthage après son long exil, au printemps de 251, un autre schisme éclatait en Italie, qui allait s'étendre à l'Afrique. L'Église de Rome, depuis longtemps sans chef, avait voulu élire un évêque; et, comme on n'avait pu s'entendre, elle en avait élu deux. Aussitôt, chacun des deux rivaux avait envoyé des députés à Carthage, dans l'espoir de s'y faire reconnaître.

En cette circonstance, Cyprien procéda avec sa prudence ordinaire. Il refusa de se prononcer entre Cornelius et Novatianus, avant d'être exactement

renseigné ; et il eut soin de marcher toujours d'accord avec le concile qui siégeait alors à Carthage. Sur le rapport des commissaires envoyés à Rome, il se décida pour Cornelius. Il le fit reconnaître d'abord par ses collègues présents au synode, puis par tous les évêques africains, auxquels on adressa une lettre circulaire. Non content de lui avoir gagné l'appui de toute l'Afrique chrétienne, Cyprien fit campagne en Italie pour le nouveau pape ; et il réussit à lui ramener les confesseurs romains. Les Novatianistes, pour se venger, redoublèrent d'activité en Afrique. Ils envoyèrent au moins deux missions ; et leur propagande y fut encore secondée par des lettres de Novatianus à tel ou tel évêque. Eux aussi, ils voulurent avoir dans la capitale du pays un représentant autorisé de leur parti, et ils consacrèrent Maximus comme évêque de Carthage. Fort de son droit, Cyprien ne s'effraya pas plus de la rivalité de Maximus que de celle de Fortunatus ; à l'occasion, il raillait les deux aventuriers qui avaient usurpé son titre. D'ailleurs, il combattit le nouveau schisme avec la même habileté et le même succès. Il resserra son alliance avec Cornelius et les Catholiques romains ; en Afrique, il ramena les évêques hésitants, comme le numide Antonianus. — Traqué de toute part, le Novatianisme fut promptement réduit à l'impuissance, au moins en Afrique ; s'il y survécut quelque temps, ce fut à l'état de secte obscure. Pour assurer sa victoire, Cyprien le poursuivit jusqu'en Europe, notamment dans le midi de la Gaule : à la demande de Faustinus, évêque de Lyon, il engagea le pape Stephanus à intervenir pour faire déposer le Novatianiste Marcianus, évêque d'Arles.

Ainsi, tout en achevant de régler la question des

*lapsi,* Cyprien avait triomphé de deux schismes. Sa politique, dans ces trois affaires si étroitement liées l'une à l'autre, ne fut pas approuvée de tout le monde. Nous ne parlons pas, bien entendu, des intéressés, schismatiques ou renégats. Mais, en Afrique comme à Rome, des chrétiens qui n'avaient pactisé ni avec l'idolâtrie ni avec le schisme, ne se gênaient pas pour blâmer la conduite de l'évêque de Carthage. Dans l'affaire des *lapsi,* on l'accusait d'avoir montré soit trop d'indulgence, soit trop de sévérité, ou même d'avoir péché successivement par excès de sévérité et par excès d'indulgence. Dans la lutte contre les schismatiques africains, on insinuait que, par son orgueil et son intransigeance, il avait poussé ses adversaires à la révolte. Enfin, dans l'affaire du Novatianisme, on lui reprocha tour à tour ses tergiversations et sa promptitude à lancer l'anathème.

Il s'est justifié lui-même à diverses reprises : dès 250, dans des lettres au clergé romain ; plus tard, dans des lettres à Cornelius, à l'évêque numide Antonianus, et à son ennemi Puppianus ; ou encore, plus ou moins directement, dans ses traités *De lapsis* et *De unitate Ecclesiae.* Inutile d'analyser ici ces documents divers : ils ne nous apprendraient rien que nous ne sachions déjà, car Cyprien se justifie toujours par les faits. Il dit, au début d'une de ses lettres aux clercs de Rome : « Je me suis aperçu, mes très chers frères, qu'on vous racontait avec peu de sincérité et peu de fidélité ce qu'ici nous avons fait et faisons. J'ai cru nécessaire de vous adresser cette lettre, pour vous rendre compte de nos actes, de nos décisions et de notre activité ». Aux calomnies, il oppose simplement les faits : ses instructions aux con-

fesseurs, aux clercs et aux fidèles de Carthage, ses concessions, ses efforts pour concilier le respect de la discipline avec les nécessités du moment. Quelque temps après, nouvel exposé de la situation, des mesures prises; et, à l'appui, envoi d'une copie des pièces authentiques. Dans la lettre à Antonianus, Cyprien explique d'ensemble toute l'affaire des *lapsi*. D'abord, dit-il, « puisque tu parais ému de mes actes mêmes, je dois défendre auprès de toi ma personne et ma cause; je ne veux pas laisser croire que j'aie pu à la légère m'écarter de mon dessein ». Et, après un résumé de sa politique, aussi sobre que lumineux, il conclut qu'il « n'a rien fait à la légère ». Même méthode pour l'affaire du Novatianisme : pièces en main, il prouve à Cornelius que la prudence était nécessaire lors de la double élection romaine, et il démontre à Antonianus que Novatianus s'est mis lui-même hors de l'Église. Cyprien explique également son attitude en face des schismatiques africains. Il a usé de douceur et de persuasion, tant qu'il l'a pu. Il est prêt encore à pardonner : « Ici, dit-il, l'Église n'est fermée à personne, et l'évêque ne se dérobe devant personne ». Mais il a dû frapper les coupables, du jour où ils se sont mis en rébellion ouverte, et le peuple est plus sévère encore que l'évêque.

Si l'on apprécie en elle-même cette politique, on ne peut que donner raison à Cyprien. Les reproches opposés qu'on lui adressait prouvent assez qu'il était dans le vrai. Comme il le remarque lui-même, il avait adopté une solution moyenne dans l'affaire des *lapsi;* et telle a été aussi sa tactique en face des schismes. Implacable pour les chefs, il était presque indulgent pour les chrétiens égarés à leur suite.

Pendant ces années si remplies d'événements, et si dramatiques pour l'Église, il a su concilier, ou déployer tour à tour, des qualités qui se rencontrent rarement chez un même homme : la fidélité aux principes; la prudence, une réserve systématique, tant que la question n'a pas été réglée; la fermeté dans l'application, dès qu'a été prise une décision; mais une fermeté sans intransigeance, prête aux concessions nécessaires; de la modération, et du tact, dans l'énergie; un beau sang-froid au milieu de dangers multiples, en face d'une violente persécution, puis en face de deux schismes, quand les partis hostiles, pour faire pièce au chef légitime, consacraient deux pseudo-évêques de Carthage. — Malgré toute l'habileté qu'il déployait alors, Cyprien n'en était pas moins critiqué, et assez vivement, même par quelques-uns de ses partisans ou de ses alliés. Il a eu le sort des politiques avisés, qui voient juste et se préoccupent des choses plus que des mots : sur le moment, il a mécontenté les exagérés de droite et de gauche, mais il a fini par avoir raison contre tous.

Pendant les quatre ou cinq années qui suivirent la persécution de Dèce, le souci principal de Cyprien fut de rétablir la paix dans son Église. Mais son activité s'exerçait alors en tous sens. A Carthage, il cherchait à affermir la discipline; il y travaillait de toute façon, par ses actes, par son éloquence, par ses traités, dont la plupart datent de cette période. Il songeait à fixer la liturgie. Par exemple, il faisait décider par le concile de 253 qu'on pouvait baptiser les enfants dès leur naissance. Vers le même temps a été écrite probablement sa longue lettre à Caecilius sur le sacrement de l'Eucharistie; il y combattait l'emploi de l'eau au lieu du vin pour la consécration,

et montrait que cette pratique, en usage dans quelques communautés africaines, était contraire aux prescriptions du Nouveau Testament. Sur la demande de collègues, ou de sa propre initiative, il intervenait dans les affaires d'autres communautés africaines, surtout pour faire respecter les décisions des conciles. Au printemps de 251, il se rendait à Hadrumète; et en l'absence de l'évêque de cette ville, son ami Polycarpus, il donnait des conseils aux clercs. L'année suivante, il écrivait à un groupe de six évêques, réunis à Capsa pour une ordination, qui lui avaient soumis le cas de plusieurs *lapsi*. Il adressait une autre lettre aux fidèles de Thibaris, qui à plusieurs reprises l'avaient prié de les visiter; il s'excusait de ne pouvoir encore tenir sa promesse, mais il leur envoyait son avis sur diverses règles de conduite. Il devenait de plus en plus le conseiller et le guide de l'Afrique chrétienne.

Au milieu de ces négociations, de ces réformes et de ces luttes, une inquiétude le hantait, non pour lui, mais pour son Église : la crainte d'une nouvelle persécution. Et cette crainte était fondée, comme le prouva bientôt l'édit de Gallus, qui, vers le milieu de 252, ordonna des sacrifices publics dans tout l'Empire, peut-être pour conjurer l'épidémie de peste. Cyprien suivait avec anxiété les événements de Rome. Il félicitait Cornelius à l'occasion de son exil. Un peu plus tard, au nom du concile de 253, il envoyait successivement deux lettres au nouveau pape Lucius, la première lors de son exil, la seconde lors de son rappel. Il s'attendait d'un jour à l'autre à voir la persécution gagner l'Afrique. Pour éviter les surprises et les scandales qu'avait causés l'édit de Dèce, il préparait aux futures épreuves la commu-

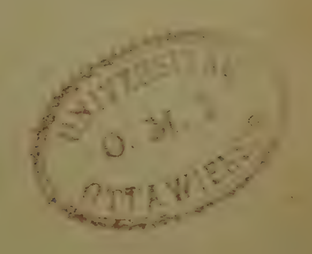
nauté de Carthage et d'autres Églises voisines. Lui-même, en ces jours d'attente, était directement menacé. Il voyait se réveiller contre lui les haines du vulgaire; et de nouveau, retentissait au cirque le cri farouche : « Cyprien au lion! ». Cette fois, le refrain de mort n'eut pas d'écho; et l'évêque de Carthage put continuer en paix son œuvre de réparation et d'organisation.

D'ailleurs, en ces années-là, d'autres fléaux mirent à l'épreuve son courage et sa charité. Une partie de la Numidie fut désolée par une invasion de barbares; de nombreux chrétiens, hommes et femmes, furent emmenés en captivité. Une demande de secours, pour le rachat des prisonniers, fut adressée à l'Église de Carthage par huit évêques de Numidie. Il était dans les traditions de la Carthage chrétienne de venir en aide aux autres communautés moins riches. Dès le début de son épiscopat, Cyprien avait offert à son collègue Eucratius, évêque de Thenae, de prendre à sa charge un vieil acteur converti, désormais sans ressources, réduit à se contenter des aumônes de l'Église. Pendant la persécution de Dèce, il avait secouru, sur sa fortune personnelle, les étrangers indigents. Il n'hésita donc pas, quand il reçut la lettre des Numides. Il ouvrit une souscription à Carthage : clercs et laïques apportèrent leur obole, même des évêques de cités voisines qui se trouvaient alors dans la capitale. On recueillit ainsi cent mille sesterces. Cyprien envoya cette somme d'argent aux huit évêques Numides, en y joignant la liste des souscriptions, et en demandant des prières pour les donateurs.

Pendant la terrible peste qui décima Carthage vers le même temps, entre 252 et 254, Cyprien

donna à tous l'exemple de la bravoure et de la charité. Le diacre Pontius a peint avec complaisance les progrès de l'épidémie, la consternation et la lâcheté des païens : « Bientôt, dit-il, éclata un effroyable fléau, un mal abominable qui dévastait tout. Il emportait chaque jour d'innombrables victimes, et attaquait brusquement chacun dans son logis. L'une après l'autre, à la suite, il envahissait les maisons du vulgaire tremblant. Alors, pris d'horreur, tous de s'enfuir, d'éviter la contagion, de jeter indignement à la voirie leurs parents : comme si, avec le moribond atteint de la peste, on pouvait aussi mettre à la porte la mort elle-même. Et par toute la ville, dans les rues, gisaient, non plus des corps, mais des cadavres innombrables de malheureux, qui imploraient la pitié des passants en contemplant mutuellement leur infortune. Personne ne se retournait, si ce n'est pour s'enrichir par la cruauté. Personne ne s'empressait, à la pensée qu'un malheur semblable le menaçait. Personne ne faisait pour autrui ce qu'il eût voulu qu'on fît pour lui. » A cet horrible tableau s'ajoutent quelques traits saisissants, fournis par Cyprien lui-même : on dépouillait les morts, on organisait la chasse à l'héritage, on assassinait, il n'y avait plus ni police, ni tribunaux. Beaucoup de chrétiens étaient entraînés par la folie commune. Ils croyaient la fin du monde arrivée. Atteints par le découragement général, ils s'étonnaient seulement que Dieu frappât les siens comme ses ennemis. Au milieu de cet affolement de toute une population, Cyprien ne perdit rien de son sang-froid. Il exhortait fréquemment les fidèles, et, pour rassurer ceux qui n'avaient point entendu ses sermons, il publiait son traité *De mortalitate*. Ainsi, par son éloquence et

par son exemple, il ralliait les chrétiens. En même temps, il organisait les secours : « Aussitôt, dit Pontius, on assigna à chacun son rôle, selon la qualité des gens et leur rang. Beaucoup de fidèles, qui, en raison de leur pauvreté, ne pouvaient donner d'argent, donnaient plus que de l'argent. Ils apportaient leur travail personnel, plus précieux que toutes les richesses. Et qui donc, sous la direction d'un si grand docteur, ne se serait pas hâté de trouver son rang dans une telle milice, pour plaire à Dieu le Père, et au Christ le Juge, et, en attendant, à son évêque? Aussi, grâce à la merveilleuse abondance des œuvres, on pouvait faire ce qui était utile à tous, et pas seulement aux fidèles ». Le dernier trait est à noter, et il n'y a aucune raison de le tenir pour suspect, comme on l'a parfois prétendu. Pontius nous dit plus haut que l'évêque, dans ses sermons, recommandait de secourir les malades sans distinction de religion. Cette charité largement humaine était d'autant plus méritoire, que les païens rendaient les chrétiens responsables du fléau et poursuivaient l'évêque de leurs cris haineux.



## III

Attitude de Cyprien dans l'affaire du baptême des hérétiques. — Son rôle dans les conciles de Carthage.

En 255, Cyprien put croire que le temps des épreuves et des luttes était passé. La peste avait disparu, au moins en Afrique ; les craintes de persécution étaient écartées; la plupart des apostats avaient fait leur soumission ; les fauteurs de schismes n'étaient plus guère que des chefs sans soldats. La paix semblait renaître dans la communauté et autour d'elle. Mais, à ce moment, l'évêque de Carthage eut à prendre parti dans de nouvelles polémiques, qui peu à peu s'envenimèrent, et qui finirent par mettre en péril, non plus seulement l'unité de l'Afrique chrétienne, mais l'unité catholique.

Dans les premiers mois de cette année 255, Cyprien reçut une lettre d'un certain Magnus qui lui posait cette question : « Entre autres hérétiques, il en est qui nous viennent de Novatianus après avoir reçu son baptême profane : faut-il les baptiser eux aussi, et les sanctifier dans l'Église catholique, par le baptême légitime, véritable, et unique, de l'Église ? » De cette phrase allait sortir l'orage qui troubla, pendant deux années au moins, l'horizon du monde chrétien

Cyprien n'hésita pas un instant. Depuis longtemps,

c'était la coutume en Afrique de tenir pour nul le baptême conféré par n'importe quelle secte hérétique. En conséquence, l'on y baptisait tous les transfuges qui sollicitaient leur pardon; ceux-là seuls étaient réconciliés par la simple pénitence suivie de l'imposition des mains, qui, avant de tomber dans l'hérésie, avaient été déjà baptisés par l'Église. Il n'y avait point de raison pour accorder un traitement de faveur aux Novatianistes. L'évêque de Carthage répondit donc à Magnus : « Nous déclarons que tous les hérétiques et schismatiques, tous, sans exception, n'ont aucun pouvoir et aucun droit. C'est pourquoi Novatianus ne doit ni ne peut être excepté. Lui aussi, il est hors de l'Eglise, il combat la paix et la charité du Christ : il doit donc être compté au nombre des adversaires et des antichrists ». — C'était pour Cyprien un point de doctrine, et de discipline, nettement arrêté. Sans prétendre imposer son opinion ni la pratique africaine aux Églises du dehors, il était fermement résolu pour son compte à ne pas céder. En fait, au milieu des polémiques qui suivirent, il n'a jamais varié; il s'est efforcé seulement de motiver de plus en plus son opinion. Dans sa longue lettre à Magnus, il s'était contenté de citer et de commenter les passages de l'Écriture. Plus tard, tout en alléguant encore les mêmes textes ou d'autres, il a aussi invoqué la tradition africaine, même la raison, et l'intérêt de l'Église. Mais ces considérants divers avaient toujours pour objet de fortifier la conclusion première.

Cependant, la question soulevée par Magnus préoccupait bien des gens en Afrique, à un moment où les schismatiques d'occasion revenaient en masse à l'Église. Dans beaucoup de communautés, tout en se

conformant à l'usage local, on s'inquiétait un peu de se savoir, sur ce point, en désaccord avec Rome. Qu'ils connussent ou non la réponse de Cyprien à Magnus, dix-huit évêques de Numidie voulurent faire trancher la question par le concile africain ; et ils adressèrent une lettre collective, sur ce sujet, à l'assemblée de 255. La décision du concile fut entièrement conforme à l'opinion de Cyprien. Nul doute que cette décision ait été, sinon dictée, du moins inspirée par lui. Des évêques de régions lointaines, sans doute mal renseignés, hésitaient encore. Quintus, un évêque de Maurétanie, demanda des explications à son collègue de Carthage, qui s'empressa de le mettre au courant, et qui lui envoya une copie de la lettre synodale aux Numides, en le priant de la communiquer à ses voisins. Au printemps de 256, Cyprien fit confirmer l'arrêté précédent par un nouveau concile de soixante et onze évêques, qui en avisa officiellement le pape Stephanus.

L'Église de Rome, qui pour la réconciliation des hérétiques s'en tenait à la pénitence et à l'imposition des mains, ne pouvait être de l'avis des Africains ; et Cyprien, assurément, s'y attendait. Ce qu'il ne pouvait prévoir, c'était le ton de la réponse de Stephanus. Non seulement le pape proclamait qu'il observait pour son compte la coutume romaine ; mais encore il entendait imposer cette coutume à tous, aux Africains comme aux Orientaux. Il allait jusqu'à menacer de mettre hors l'Église tous ceux qui ne s'y conformeraient pas.

Cyprien se préoccupa de mettre de son côté, avec ce qu'il considérait comme le droit, toutes les apparences de la légalité. Il chargea l'un de ses diacres, Rogatianus, d'aller exposer la situation aux Églises d'Asie

Mineure, dont la tradition était, sur ce point, conforme à celle de l'Afrique. Et, en Afrique, il s'efforça d'obtenir pour sa décision, devenue celle des conciles, l'approbation unanime des évêques. Il avait déjà pour lui, semble-t-il, presque toute la Proconsulaire et la Numidie, très largement représentées aux synodes précédents; il rallia les hésitants, surtout en Maurétanie et en Tripolitaine, par ses lettres à Jubaïanus et à Pompeius. Puis il convoqua une assemblée plénière des chefs de communautés. De tous les coins des trois provinces africaines, on répondit à son appel; et, le premier septembre 256, au concile des quatre-vingt-sept évêques, il obtint l'unanimité.

On s'est demandé souvent s'il avait été réellement excommunié par Stephanus, soit avant, soit après le grand concile du premier septembre. A vrai dire, nous n'en savons rien. Il est certain que Stephanus a nettement menacé d'excommunier les opposants. D'autre part, ce pape refusa de recevoir une députation d'évêques africains. Mais ce procédé ne suppose pas nécessairement une rupture complète. Les savants qui croient à un décret formel d'excommunication peuvent alléguer sans doute les invectives de Firmilien, qui apostrophe ainsi Stephanus : « Combien de querelles et de dissensions tu as soulevées dans les Églises du monde entier ! Et quel grand péché tu as commis, quand tu t'es séparé de tant de troupeaux ! C'est toi-même, en effet, que tu as retranché de l'Église, ne t'y trompe pas : car celui-là est vraiment schismatique, qui, en s'écartant de la communion de l'unité ecclésiastique, s'est fait apostat. Tu crois que tous peuvent être excommuniés par toi; et c'est toi seul, en te séparant de tous, que tu as excommunié ». Mais cette apostrophe de Firmilien peut s'expliquer

encore par de simples menaces non suivies d'effet : on peut y voir le langage d'un homme qui suppose le fait accompli pour en mieux montrer les suites. — D'ailleurs, que l'excommunication ait été ou non prononcée, la brouille de l'Église romaine avec les Églises d'Afrique et d'Asie Mineure n'eut point de graves conséquences, et ne dura guère, grâce peut-être à la persécution de Valérien et à la mort soudaine du pape. Cyprien lui-même semble avoir été en bons termes avec le successeur de Stephanus, avec le pape Xystus, que Pontius appelle un évêque « bon et pacifique ».

Plus qu'aucune des polémiques précédentes, l'affaire du baptême des hérétiques avait montré l'importance de l'Église de Carthage et de son évêque. D'année en année, depuis la persécution de Dèce, le rôle de Cyprien n'avait cessé de grandir. C'est toujours lui qui convoque et préside les conciles. Il y fait ordinairement prévaloir ses idées ; il dirige la rédaction des lettres synodales et les signe le premier. Il est toujours en scène ; quoiqu'il ne contraigne personne, et quoiqu'il respecte scrupuleusement les droits de tous ses collègues, il est toujours l'inspirateur, l'âme de ces assemblées. Son dernier et son plus grand triomphe est cette séance du premier septembre 256, où les représentants de toutes les communautés africaines, sans aucune protestation, sans aucune abstention, se groupent autour de lui, ratifient tous ses actes, et de sa cause font celle de l'Afrique entière. Cette primatie de fait lui donne beaucoup d'autorité pour intervenir non seulement dans les affaires des autres chrétientés locales, mais encore dans les affaires d'Églises étrangères, en Espagne, en Gaule, même à Rome. Son prestige

tient d'abord à l'importance de l'Église de Carthage, foyer de la prédication chrétienne dans l'Afrique romaine; mais il tient peut-être plus encore à sa personne. Cyprien a exercé alors une double autorité, hiérarchique et personnelle, qui a fait de lui le chef respecté du christianisme africain.

## IV

La dernière année de Cyprien. — Son exil à Curubis. — Son martyre. Son caractère et son tour d'esprit.

L'évêque de Carthage fut le premier chrétien qu'atteignit en Afrique la persécution de Valérien. Après avoir suivi les succès de sa politique, il nous reste à marquer les étapes de son martyre.

Au mois d'août 257 fut promulgué le premier édit de Valérien, qui interdisait aux chrétiens toutes réunions, et qui, sous peine d'exil, ordonnait aux évêques, aux prêtres et aux diacres, de participer au culte officiel. Le 30 août, en vertu des instructions qu'il avait reçues par lettre impériale, le proconsul Paternus manda dans son cabinet l'évêque de Carthage. Au cours de l'interrogatoire, et en réponse aux sommations d'usage, Cyprien déclara nettement qu'il ne pouvait obéir ; et il refusa également de livrer les noms des prêtres. Les ordres venus de Rome étaient formels : le proconsul prononça la sentence d'exil. Mais, par égard pour le rang et la personne du condamné, il lui assigna comme résidence la cité voisine de Curubis.

C'était une petite ville située au Sud-Est de Carthage, de l'autre côté du golfe, sur la côte orientale de la presqu'île du cap Bon. A vrai dire, cet exil n'avait rien de bien effrayant. D'abord, l'évêque

avait pu emmener avec lui de fidèles compagnons, dont le diacre Pontius. Puis, la ville de Curubis offrait bien des consolations et des ressources. Pontius fait de ce séjour une description presque enthousiaste : « Je ne veux pas maintenant, dit-il, décrire l'agrément du lieu, et je passe sous silence l'abondance de toutes les délices... Répétons-le avec des actions de grâces, la Providence divine a voulu que cette résidence fût en rapport avec l'âme d'un si grand homme : un lieu bien ensoleillé et commode, une retraite tranquille à souhait, et toutes les joies promises à ceux qui cherchent le royaume et la justice de Dieu. Je ne veux point parler des fréquentes visites de nos frères, ni de l'affection des citoyens de là-bas, empressés à lui offrir tout ce dont il semblait privé. Mais je ne passerai point sous silence, une merveilleuse visite de Dieu... ». Et le bon biographe conte une singulière vision qu'eut son évêque, le jour même de l'arrivée à Curubis. Cyprien vit lui apparaître un jeune homme d'une taille extraordinaire, qui le conduisit au tribunal du proconsul. Le magistrat regarda l'accusé, puis, sans lui rien dire, se mit à rédiger son arrêt. Le jeune homme, qui se tenait debout derrière le juge, et qui sans façon lisait sur les tablettes, fit comprendre au prévenu, par gestes, qu'on venait de signer son arrêt de mort. Cyprien demanda avec insistance un délai d'un jour, afin de pouvoir régler ses affaires. Le magistrat, toujours muet, ajouta quelque chose sur ses tablettes ; et, par de nouveaux signes de son indiscret et mystérieux ami, l'évêque apprit que le délai était accordé. — Tel est l'étrange récit que Cyprien fit à ses compagnons, et où l'on reconnut l'annonce du martyre, mais d'un martyre encore lointain. Pontius s'évertue

à démontrer que la vision s'est réalisée de point en point; car le mot *jour* désignait ici une *année*, et l'évêque de Carthage est mort juste un an après cet avertissement.

Cyprien vécut à Curubis dans la pensée et l'attente du martyre. Il se hâtait de régler les affaires de son Église, et prenait ses mesures pour léguer aux pauvres ce qui lui restait de sa fortune. Il s'efforçait aussi de venir en aide à d'autres communautés africaines, cruellement éprouvées par la persécution. Grâce à la charité de son ami Quirinus, il put envoyer des secours de tout genre aux forçats chrétiens des mines de Sigus, en Numidie. Il aurait voulu, dit-il, les visiter lui-même; mais il ne le pouvait, étant lui-même « relégué pour avoir confessé le nom chrétien, et enfermé dans les limites d'un lieu déterminé ». Il chargea quatre clercs, le sous-diacre Herennianus, les acolythes Lucanus, Maximus et Amantius, d'aller distribuer les secours; et il leur remit une lettre éloquente, où il félicitait les confesseurs de leur héroïsme. Il en fut récompensé par les trois réponses très touchantes qu'il reçut de Sigus.

L'exil durait depuis près d'un an. La nouvelle s'était répandue que les empereurs Valérien et Gallien allaient prendre des mesures encore plus sévères contre les chrétiens. Cyprien fit partir pour Rome quelques-uns de ses gens, en quête de renseignements certains. Bientôt, il fut lui-même rappelé à Carthage par le nouveau proconsul, Galerius Maximus. Il s'installa tranquillement dans sa villa, s'attendant chaque jour à être arrêté. Il apprit alors, par le rapport de ses émissaires, que Valérien, dans un rescrit adressé au sénat, avait ordonné de mettre à mort les

évêques, les prêtres et les diacres, et que le pape Xystus, surpris dans un cimetière, avait été martyrisé le 6 août. Des lettres impériales, expédiées aux gouverneurs des diverses provinces, devaient y donner le signal des exécutions. Cyprien comprit que son heure était proche. Il se hâta de prévenir du danger imminent ses collègues africains, notamment l'évêque Successus, qu'il pria de transmettre les nouvelles aux autres communautés. Il reçut à ce moment la visite de plusieurs grands personnages, des chevaliers, des sénateurs, de vieux amis restés païens, qui l'engageaient à fuir, et qui même lui offraient une retraite sûre. Il refusa, parce que Dieu, disait-il, ne lui ordonnait pas de se dérober. En attendant, il remplissait avec plus de zèle que jamais son devoir d'évêque. Il saisissait toutes les occasions d'exhorter les fidèles : « Il aimait tant prêcher, nous dit Pontius, qu'il désirait obtenir en prêchant le martyre souhaité; il aurait voulu être tué en parlant de Dieu, au milieu d'un sermon ».

Sur ces entrefaites, le proconsul Galerius Maximus, alors à Utique, manda l'évêque de Carthage auprès de lui. Pour la première fois, Cyprien désobéit à un magistrat. Il estimait qu'un évêque devait être martyrisé au milieu des siens, dans sa ville épiscopale. Il quitta donc sa maison, résolu à rester caché jusqu'au retour du proconsul. Et, de sa retraite, il adressa « aux prêtres, aux diacres et à tout le peuple » de Carthage, cette admirable lettre : « J'ai appris, mes très chers frères, que l'ordre avait été envoyé de me conduire à Utique. Mes amis les plus chers m'ont conseillé et persuadé de quitter quelque temps nos jardins. J'y ai consenti pour une raison légitime : il convient qu'un évêque confesse

le Seigneur dans la cité où il préside à l'Église du Seigneur, et qu'il illustre le peuple entier par le spectacle du martyre de son chef. En effet, tout ce que dit un évêque confesseur au moment même de sa confession, il le dit inspiré par Dieu et pour tous. Je ne veux pas non plus mutiler l'honneur de notre Église si glorieuse. Je ne veux pas, moi, évêque et chef d'une autre Église, confesser Dieu et entendre prononcer ma sentence à Utique, puis y être martyrisé et partir de là vers le Seigneur. C'est devant vous que, pour vous et pour moi, je veux confesser Dieu; c'est ici que je veux souffrir, d'ici que je veux partir vers le Seigneur, comme je le demande sans cesse dans mes prières, comme je le souhaite de tous mes vœux, comme je le dois. Donc, nous attendons ici, dans une retraite sûre, l'arrivée du proconsul et son retour à Carthage. Nous apprendrons de lui ce que les empereurs lui ont mandé au sujet des chrétiens, laïques et évêques; et nous dirons ce que sur l'heure Dieu voudra nous faire dire ». Il terminait cette lettre éloquente en invitant les fidèles à se tenir tranquilles. Chacun devait être prêt à confesser sa foi; mais personne ne devait courir au-devant du martyre.

Enfin, le 13 septembre, deux officiers de l'état-major du proconsul, avec une escorte de soldats, se présentèrent à la villa de Cyprien. Ils y trouvèrent l'évêque, qui était rentré chez lui dès le retour de Galerius Maximus, et qui les accueillit le visage souriant. Ils le firent monter en voiture avec eux, et le conduisirent à l'*Ager Sexti*, où le gouverneur était en villégiature. Galerius Maximus, alors malade, renvoya l'affaire au lendemain. Cyprien passa la nuit chez un des officiers, au *Vicus Saturni;* il y fut

traité avec beaucoup d'égards, prit son dernier repas avec quelques-uns de ses amis, dont le diacre Pontius. A la nouvelle de l'arrestation de leur évêque, tous les chrétiens de la ville étaient accourus. Ils veillèrent toute la nuit devant la porte. Cyprien n'intervint que pour recommander aux clercs de protéger les vierges.

Le lendemain, dès l'aube, sous un ciel radieux, la foule encombrait les abords de l'*Ager Sexti*. Mais le proconsul ordonna d'amener le prisonnier à l'*Atrium Sauciolum*, où devait avoir lieu l'interrogatoire. Pendant le trajet, nous dit Pontius, l'évêque de Carthage « était pressé de tous côtés par les rangs serrés d'une multitude mêlée ; à son cortège s'était jointe une armée innombrable, comme si l'on marchait à l'assaut de la mort ». En attendant l'audience du proconsul, on fit entrer le prisonnier dans une sorte d'antichambre, où il put se reposer des fatigues de la route. Ses vêtements étaient trempés de sueur. Un officier qui se trouvait là, et qui avait été chrétien, lui proposa des effets secs, avec l'arrière-pensée qu'il pourrait ainsi garder pour lui les reliques du martyr. Cyprien refusa en disant : « Nous voulons guérir des maux qui peut-être auront disparu aujourd'hui ». Puis on l'introduisit dans la salle d'audience. Aux questions et sommations d'usage, il répondit brièvement, avec une fermeté simple, en refusant de sacrifier et en invitant le magistrat à faire son devoir. Le proconsul consulta ses assesseurs, puis, à regret, prononça la sentence de mort. — « Grâces à Dieu ! » dit Cyprien. Mais beaucoup de chrétiens s'écriaient qu'ils voulaient mourir avec lui.

Aussitôt l'on se mit en route pour le lieu du supplice. Le condamné s'avançait au milieu d'un impo-

sant cortège; aux soldats, que conduisaient des centurions et des tribuns, s'étaient joints tous les chrétiens de Carthage et beaucoup de païens. On arriva à l'*Ager Sexti*, et l'on s'arrêta dans un vallon entouré d'épais ombrages. Des curieux grimpèrent dans les arbres pour mieux voir. Cyprien se dépouilla de son manteau, puis de sa dalmatique, qu'il remit aux diacres; il ne garda que la tunique de lin. On le vit alors s'agenouiller et prier en silence. Il n'ouvrit la bouche que pour ordonner aux siens de remettre au bourreau vingt-cinq pièces d'or. Déjà des fidèles étendaient autour de lui des linges pour recueillir son sang. Il noua lui-même le bandeau autour de ses yeux; il se fit lier les mains par un prêtre et un diacre. Puis il pressa le bourreau de frapper, et reçut enfin le coup de mort. Les chrétiens déposèrent immédiatement son corps, tout près de là, dans une tombe provisoire, pour le soustraire à la curiosité des profanes. La nuit venue, à la lueur des flambeaux et des torches, en procession solennelle, on le transporta aux *areae* du procurateur Macrobius Candidianus, situées sur la *Via Mappaliensis*, près des Piscines.

Cyprien avait été martyrisé le 18 des calendes d'octobre, sous le consulat de Tuscus et de Bassus (14 septembre 258). Avec lui disparaissait l'une des plus belles figures d'évêque que présente l'histoire du christianisme.

Ce qui frappe d'abord dans cette existence si pleine, c'est le grand empire de l'homme sur lui-même. A force de volonté, il a maîtrisé ses passions et comme transformé sa nature. Avant sa conversion, il avait aimé le monde, le luxe, la bonne chère, les voluptés et les ambitions profanes; du

jour où il fut chrétien, il régla strictement sa vie sur ses convictions. Il renonça à tous les plaisirs, et distribua aux pauvres la plus grande partie de ses biens. Il donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, de la piété, de la charité, même de la vertu qui semble avoir été la plus contraire à sa nature, l'humilité.

Devenu évêque, il fut simple sans affectation, dans son genre de vie comme dans sa mise. Il s'imposait aussitôt par un air d'autorité; mais en même temps, il attirait et retenait les cœurs par sa bonté, par un mélange de sérieux et de gaîté. « Tant de sainteté, nous dit-on, et tant de grâce brillait sur son visage, qu'il troublait l'esprit de ceux qui le regardaient. Sa physionomie était grave et souriante. Rien de triste dans sa sévérité, point d'excès dans son affabilité; mais un mélange de l'un et de l'autre, dans une juste proportion. On se serait demandé s'il méritait d'être révéré ou d'être aimé, s'il n'eût mérité d'être à la fois révéré et aimé ». Il mit tous ces dons personnels au service de son Église, et se consacra tout entier à sa tâche d'évêque. Il considéra toujours la charité comme le premier de ses devoirs; il se fit le patron des pauvres et de tous ceux qui souffraient, des confesseurs pendant les persécutions, des malades pendant la peste. Durant tout son épiscopat, il déploya une activité extraordinaire, menant de front plusieurs grandes affaires sans négliger pour cela les détails d'administration, réformant la discipline ou la liturgie, instruisant les fidèles, tenant tête aux schismatiques et aux autres ennemis de l'Église.

Homme d'action avant tout, il avait une vue claire des choses, beaucoup de suite dans les idées, de la

décision et de la prudence, un sang-froid imperturbable. Avec cela, une loyauté à toute épreuve. Il allait toujours droit devant lui : on a pu lui reprocher d'avoir quelquefois frappé fort, jamais d'avoir frappé par derrière. Ce goût de l'action s'observe jusque dans son mysticisme. Car il était mystique à sa façon. Sa foi au surnaturel était vive et facile. Il parle souvent de ses visions ou des visions d'autres fidèles ; il croyait aux révélations des enfants extatiques ; il était fermement convaincu que la fin du monde était proche ; il attendait l'Antéchrist, puis le retour triomphant du Christ, et ces rêves le rendaient sévère pour son temps, l'inclinaient même au pessimisme. Mais tout cela encore le poussait à l'action ; dans ses visions, dans les inspirations de son mysticisme, il ne trouvait que de nouvelles raisons d'agir. Toujours à son poste, administrateur diligent et ferme dans le train ordinaire des choses, il s'élevait sans effort au niveau des événements et grandissait en face du danger. Il montrait alors un courage inébranlable, mais sans entraînement : le courage raisonné d'un vrai chef, qui ne s'expose pas hors de propos, mais qui sait regarder froidement la mort, ayant d'avance sacrifié sa vie. Son énergie était faite de modération et de fermeté. Ordinairement très modéré, ami du juste milieu, il défendait ces idées modérées avec une singulière vigueur. Quand ses adversaires lui paraissaient manquer d'équité et de bonne foi, il ne reculait point devant l'invective ; mais ses invectives étaient encore calculées, et toujours justifiées par des faits, comme ses violentes attaques contre les schismatiques ou contre Demetrianus. En ce cas, il était prêt à tout, plutôt que de céder. Il écrivait au pape Cornelius, à propos du schisme de Felicissimus : « Peu

m'importe par qui ou quand je périrai; je recevrai du Seigneur le prix de ma mort et de mon sang ».

Il était homme d'autorité. Parfois même, il paraissait l'être à l'excès. Par exemple, en 254, il sommait presque le pape Stephanus d'intervenir en Gaule contre l'évêque d'Arles, compromis dans le Novatianisme. Il écrivait à Stephanus, d'un ton qui n'admettait pas la réplique : « *Il faut* que tu adresses des lettres très explicites à nos collègues les évêques de Gaule, pour qu'ils ne permettent pas plus longtemps à Marcianus, cet entêté, cet orgueilleux, cet ennemi de la piété divine et du salut fraternel, d'insulter notre collège... ». Et plus loin : « Fais-nous savoir nettement qui aura été substitué à Marcianus pour le siège d'Arles ». Mais ce langage impérieux était probablement justifié alors par quelque circonstance ignorée de nous. Malgré sa décision ordinaire, Cyprien parle rarement de ce ton. Assurément, il aimait l'autorité; mais il l'aimait partout où elle était, même chez les autres. Il la respectait jusque chez ses ennemis, même chez les païens qui le frappaient, comme on le voit par ses réponses aux proconsuls. Dans son Église, il a toujours fait profession de réserver les droits de tous, de ne prendre aucune résolution importante sans l'assentiment du clergé, même des fidèles. Si, en diverses circonstances, il a fait adopter ses idées par les conciles, il y est arrivé par la persuasion. Seulement, s'il respectait les droits d'autrui, il entendait qu'on respectât les siens. Il était d'autant plus jaloux de son autorité, qu'il n'empiétait pas sur le domaine d'autrui. Et il se faisait d'autant mieux obéir ou écouter, qu'ordinairement son énergie s'enveloppait de bonne grâce.

Cette physionomie complexe avait pourtant son

unité. Au témoignage du diacre Pontius, qui l'avait vu longtemps de près, Cyprien était, par-dessus tout, « un homme d'un génie providentiellement équilibré, qui, à travers les remous et les écueils des schismes, sut diriger droit et d'aplomb le vaisseau de l'Église ». En effet, l'impression dernière, dans l'étude de son caractère comme de sa politique, c'est un heureux équilibre de qualités très diverses. Et son œuvre littéraire laisse une impression analogue.

Il n'avait été d'abord qu'un brillant rhéteur, avec toutes les qualités et tous les défauts de ses maîtres païens. Après sa conversion, il voulut tuer en lui l'homme de lettres, comme il avait tué le mondain; mais il réussit moins complètement dans cet effort de transformation intellectuelle que dans sa rénovation morale. C'est peut-être pour cela, précisément, que l'homme d'action, dédaigneux des aventures et des raffinements de la pensée, est resté malgré tout un écrivain. Il affecta désormais le mépris de la littérature profane. Il n'en parle jamais, ne cite aucun auteur, quoiqu'il connût certainement la plupart des classiques. Par contre, il s'appuie sans cesse sur les Livres Saints; ses lettres et ses traités n'en sont souvent que le commentaire; et il a composé des ouvrages entiers avec des citations mises bout à bout. Cependant, il n'a pas rompu sans peine avec son passé; le premier de ses livres, qui traite de la *Grâce*, n'a de chrétien que le sujet. Et jamais il n'a pu s'affranchir entièrement des souvenirs de son éducation, ni effacer l'empreinte laissée sur son esprit par la pratique de son métier de rhéteur.

Pour le fond, c'est-à-dire dans l'orientation de sa pensée, il a brisé toutes les entraves de la longue tradition gréco-romaine. De tous les auteurs chré-

tiens des premiers siècles, — si l'on met à part les Évangélistes et les Apôtres, — il est peut-être le seul dont on puisse dire qu'il pense toujours en chrétien. Jamais, ou presque jamais, ne s'étalent chez lui ces lieux communs familiers aux orateurs, aux philosophes ou aux poètes de la Grèce ou de Rome. Il va droit à son but, ne s'écarte pas du sujet, ne connaît que la Bible et la question à résoudre. Cette austérité de sa dialectique tient beaucoup, sans doute, aux circonstances de sa vie épiscopale, aux nécessités toujours présentes de la lutte. Mais, de plus, Cyprien était avant tout, et même exclusivement, un homme de sens pratique. Étranger aux spéculations philosophiques et aux curiosités intellectuelles, dédaigneux des arts, il était indifférent à tout ce qui ne touchait pas aux affaires de sa communauté ou de l'Église. Il n'eut probablement aucune peine à renoncer aux thèmes traditionnels de la rhétorique; et même, selon toute apparence, c'est le vide de la rhétorique qui l'avait amené au christianisme.

Mais pour la forme, quand il devait traduire par des mots cette pensée toute chrétienne d'origine et d'allure, il ne réussissait point à dépouiller le vieil homme. Il conservait involontairement les préoccupations du beau style, avec les défauts qui en sont ordinairement la rançon. Adresse dans la distribution des matériaux, heureuse proportion des développements, netteté transparente de l'expression, relief du détail que relève l'antithèse ou l'image : c'est une surprise de constater ce souci d'art, et de rencontrer ces élégances, dans des traités ou des lettres dont l'auteur semble uniquement préoccupé de prouver. Cyprien est un apôtre, vigilant évêque

et parfait chrétien, resté malgré lui, et à son insu, un parfait rhéteur. Il n'a oublié définitivement les leçons de ses premiers maîtres qu'au jour du martyre. Chez l'ancien rhéteur, devenu le plus grand évêque de son temps, et suivi jusqu'au lieu du supplice par Carthage entière, le plus beau trait d'héroïsme, c'est probablement de s'être tu en face de la mort.

# CHAPITRE II

## LES OUVRAGES APOLOGÉTIQUES.

### I

Le *Ad Donatum*. — Sujet de l'opuscule. — Le cadre. — Contraste entre le fond et la forme. — Nouveauté littéraire. — Rapport avec les *Confessions* de saint Augustin.

Nous n'avons pas de Cyprien une véritable *Apologie* du christianisme. Mais, dans trois de ses traités, il a parlé des rapports du christianisme avec la société païenne; et, dans deux grands recueils de textes méthodiquement classés, il a indiqué nettement ce qu'eût été pour lui une apologie de sa religion, s'il l'eût écrite.

Le plus ancien livre de cette série, comme de toute l'œuvre de Cyprien, c'est le très curieux et souvent très beau discours *Ad Donatum* : sorte de confessions, mêlées d'exhortations à un ami. Sans aucun doute, l'auteur a écrit cet opuscule peu de temps après sa conversion et son baptême; il est encore tout surpris, tout frémissant, presque étourdi, des coups de cette grâce qui l'a frappé et si complètement transformé. C'est précisément cette métamorphose qu'il se propose ici d'expliquer à son

ami. Et cela, dit-il, pour s'acquitter d'une promesse qu'il lui a faite.

Nous savons peu de chose sur le personnage à qui est dédié le livre. Ce nom de Donatus a toujours été très commun dans l'Afrique romaine. Cinq chrétiens de ce nom sont mentionnés dans la correspondance de Cyprien, et ont été ses contemporains : l'évêque de Carthage qui fut son prédécesseur immédiat; deux autres évêques, qui prirent part aux conciles présidés par lui; un des prêtres qui combattirent son élection; enfin, un martyr de la persécution de Dèce. Aucun de ces personnages ne peut, avec quelque vraisemblance, être identifié avec le Donatus du traité. Celui-ci, d'après les indications du texte, devait être un avocat ou un rhéteur, confrère de Cyprien dans les écoles ou au barreau de Carthage. On nous dit qu'il avait une « mémoire tenace », une « voix harmonieuse ». Il a profité des « vacances » pour rendre visite à son ami. D'ailleurs, tous deux étaient intimement liés et avaient de fréquents entretiens.

Comme Cyprien, Donatus s'était récemment converti; et il venait d'être baptisé. Son interlocuteur lui dit, pour l'encourager, qu'il a déjà « l'âme solide, la foi sûre ». Pourtant, Donatus n'avait pas été transformé par le baptême aussi complètement que son ami. Il ne sentait pas en lui l'action toujours présente de la grâce. Surtout, il avait peine à se détacher du monde, des plaisirs et des ambitions profanes. Il s'étonnait un peu du changement si radical qu'il constatait en Cyprien; et il lui avait demandé de s'ouvrir à lui. Au moment où la confession va commencer, on nous le montre anxieux, préoccupé, le regard fixe, le visage interrogateur,

toute l'âme tendue vers cette révélation du miracle. — On devine, dès lors, ce que sera le discours de Cyprien : un retour sur lui-même, suivi d'une offensive; une confession sincère, puis un effort ardent pour entraîner un néophyte un peu tiède. C'est presque la situation de Néarque en face de Polyeucte, au début de la tragédie de Corneille; et c'est là, au fond, tout le sujet du premier traité de Cyprien.

En quelques traits énergiques, l'auteur peint son aveuglement d'autrefois, les vanités de sa vie profane, son goût d'alors pour ce monde qui le tenait par tant de liens. Il montre avec force toute l'invraisemblance de la révolution morale qui devait déconcerter ses instincts, briser ses habitudes, et renouveler son âme jusqu'au fond. Ce miracle, il le considérait comme impossible, même quand il croyait déjà et qu'on lui disait d'espérer; il en a douté jusqu'au dernier moment. Eh bien! le miracle s'est accompli. Le jour de son baptême, le néophyte a senti naître en lui un autre homme, et, en même temps, il a vu s'éclairer le monde. Cette métamorphose est l'œuvre de Dieu seul. Pour être mieux compris de Donatus, Cyprien expose ses idées sur la grâce, les idées qu'il aura toujours. La grâce est donnée à tous les chrétiens, à quiconque cherche sincèrement la vérité, et elle est inépuisable : « Elle coule sans interruption; elle surabonde en se répandant. Il suffit que notre cœur ait soif et s'ouvre. Autant notre foi peut en contenir, autant nous y puisons de cette grâce débordante ». Accordée avec le baptême, la grâce ne cesse de se développer, tant que l'on continue à la mériter. Sans effort, elle élève l'homme au-dessus de lui-même :

« Ce don de Dieu est gratuit, et facile à obtenir. D'eux-mêmes, le soleil rayonne, le jour brille, la source coule, la pluie arrose : ainsi se répand l'Esprit céleste. Lorsqu'une âme, en regardant le ciel, a reconnu son auteur, elle s'élève plus haut que le soleil et que toutes les puissances terrestres; elle commence à être ce qu'elle croit être ». La grâce confère un pouvoir surnaturel, permet de conjurer le mal, d'apaiser la souffrance, de chasser les démons. Seule, elle assure la paix de l'âme et le bonheur. En dehors d'elle, tout n'est que ténèbres, crimes, et vains fantômes.

Alors, pour achever de détacher du monde son ami Donatus, Cyprien trace un large tableau satirique de la société païenne. Aux champs, à la ville, dans les maisons comme au théâtre ou au forum, dans les plus somptueux palais, il montre l'homme idolâtre voué au mal, à la misère ou à l'angoisse. Et il conclut que le bonheur est en Dieu seul : « Il n'y a donc qu'un moyen de trouver la paix, une tranquillité certaine, une sécurité entière et durable ; c'est de s'arracher aux tourbillons de ce monde troublant, et de se fixer à jamais dans le port du salut. Alors on détourne les yeux de la terre pour les élever vers le ciel ; on participe au don du Seigneur, et désormais, par l'âme, on est tout près de son Dieu. Toutes les gloires, toutes les grandeurs que les autres croient trouver dans les choses humaines, on peut se vanter de les avoir dans sa conscience. On ne saurait plus rien désirer, rien regretter des choses du monde, quand on est plus grand que le monde ». En conséquence, Cyprien exhorte son ami à rompre définitivement avec le monde, pour se donner tout entier à Dieu : « Toi seulement, toi que désormais la milice

céleste a enrôlé dans l'armée de l'Esprit et marqué du signe, garde incorruptible, garde inaltérable, dans ta religion et tes vertus, la discipline de Dieu. Adonne-toi toujours soit à la prière, soit à la lecture. Tantôt tu parleras à Dieu, tantôt Dieu te parlera. Qu'il t'instruise par ses préceptes, qu'il te façonne. Celui que Dieu a enrichi, ne peut être appauvri par personne ». — Ainsi, l'éloquente confession du début, qui avait tourné peu à peu à la satire, s'achève en sermon.

Mais ce n'est là qu'un des aspects de l'ouvrage. Avec la donnée première, qui est le rôle de la grâce, la mise en œuvre présente un surprenant contraste. L'auteur a traité ce thème avec les raffinements de la rhétorique à la mode. Au début, il semble s'excuser d'aborder un sujet si nouveau, si éloigné des traditions littéraires. Il allègue modestement « l'étroite médiocrité de son grêle talent ». Il déclare qu'il dédaignera tous les artifices, et laissera parler la vérité : « Dans les tribunaux, dit-il, à la tribune aux harangues, laissons s'étaler une faconde opulente, souple et ambitieuse. Quand on parle du Seigneur et de Dieu, la parole est simple et pure ; pour traiter de la foi, elle ne s'appuie pas sur les forces de l'éloquence, mais sur les choses. Écoute donc un langage, non pas disert, mais fort, non poli et fardé pour séduire un auditoire populaire, mais rude et simple dans sa vérité, pour proclamer la bonté de Dieu ». — Malheureusement, l'éducation a été ici plus forte que la foi nouvelle. Si la pensée est austère, l'ancien rhéteur s'est largement dédommagé par les élégances du cadre et du style.

Tout d'abord, ce sermon sur la grâce est égayé d'une jolie mise en scène. Cyprien se promène avec

son ami dans les jardins d'une riche villa : évidemment, cette villa des faubourgs de Carthage, dont il est question dans plusieurs documents du temps, et où l'on vint l'arrêter la veille de son martyre. C'est l'époque des vendanges, et des vacances. Par une belle journée d'automne, tandis qu'une légère brise et des senteurs pénétrantes viennent caresser les sens, on circule au milieu des bosquets, et l'on admire le paysage. Puis, pour échapper aux importuns et aux bruits de la maison, on gagne le coin le plus tranquille du jardin, et l'on s'arrête sous un portique de feuillage, une sorte de tonnelle ombragée de vignes. C'est vraiment un joli cadre pour une confession et un sermon. Et ce sermon, l'auteur nous dit en terminant qu'il l'a abrégé par discrétion ; car les deux amis sont gens du monde et gens de revue. On reprendra l'entretien. En attendant, l'on jouira des vacances. Le soir vient ; on passera gaiement le reste du jour. Et, avant de se mettre à table, Cyprien invite son ami, dont la voix est belle, à lui chanter des psaumes. — Assurément, tout cela est d'un joli tour ; ces petites scènes sont vivement enlevées, et l'on y sent la main d'un fin lettré. Mais on peut craindre que le décor ne cause quelques distractions, et n'affaiblisse un peu l'effet du sermon.

De même, si le tableau satirique du monde est ici de circonstance, le cadre de la satire est d'un écrivain visiblement hanté par des préoccupations profanes. Cyprien transporte son ami au sommet d'une montagne. De là, il lui fait voir toutes les misères du monde païen, auxquelles on est soustrait par la grâce : « Suppose un instant, dit-il, que tu sois emporté sur la plus haute cime d'un mont escarpé. Contemple de là l'aspect des choses placées au-dessous de toi.

Dirige tes regards en divers sens ; affranchi du contact de la terre, observe les tourbillons du monde tumultueux. Alors, toi aussi, tu prendras le monde en pitié ; éclairé sur toi-même, tu en seras plus reconnaissant à Dieu ; et, avec plus d'allégresse, tu te féliciteras de ta délivrance ». Du haut de leur observatoire, les deux amis n'aperçoivent que des crimes et des vices ; des brigands sur les routes, des pirates sur les mers, partout la guerre ; dans les villes, des combats de gladiateurs ; dans tous les théâtres, des spectacles coupables, des bouffonneries, des mimes impudents, des tragédies non moins immorales. Pour achever de convaincre Donatus, Cyprien voudrait soulever le toit des maisons et lui montrer ce qui s'y passe : « Oh ! si tu pouvais encore, de ce haut observatoire, enfoncer tes regards dans le mystère des maisons, ouvrir les portes des chambres, éclairer et dévoiler les secrets des logis ! Tu verrais des impudiques faire ce que ne peut même pas voir un homme d'honneur, tu verrais des choses dont la vue seule est criminelle, tu verrais des choses que les insensés, dans leur fureur de vice, nient avoir fait et se hâtent de faire... ». Et le farouche moraliste décrit complaisamment des débauches de toute sorte. Puis il contemple le forum des villes ; il n'y aperçoit que procès, tortures, fraudes, vénalité. Enfin, il passe en revue les heureux du monde. Chez les grands, il ne trouve qu'une misère infinie : les bassesses dans la chasse aux honneurs, les soucis dans le succès, et, quand la fortune a tourné, la solitude. Chez les riches, l'inquiétude, la peur des envieux, des voleurs, des assassins : et toujours, une ridicule fureur d'amasser, qui fait d'eux des esclaves ou des maniaques. Chez les princes, une détresse plus grande encore : étant plus puissants que

les autres, ils sont moins libres et plus tremblants. Plus on s'élève dans le monde, plus on offre de prise au malheur — et au satirique juché sur sa montagne.

On peut supposer que Cyprien a emprunté à quelque philosophe ou romancier l'idée de ce vaste panorama du monde, vu du haut d'une montagne. En tout cas, il a renouvelé cette idée par l'usage nouveau qu'il en a fait, en la mettant au service de la prédication chrétienne. Bossuet, au moins dans sa jeunesse, admirait beaucoup ce tableau satirique ; il en a adopté le cadre, et en a reproduit bien des traits, dans son sermon *Sur la loi de Dieu.* Et, s'il est peu vraisemblable que Lesage ait beaucoup fréquenté saint Cyprien, il n'en est pas moins curieux de constater que Cyprien, avant l'auteur du *Diable boiteux*, et avant son modèle, le *Diablo Cojuelo* de Guevara, avait imaginé de soulever le toit des maisons pour prendre les gens sur le fait. — Considérée en elle-même, l'idée de Cyprien est assurément ingénieuse, et elle fournit un cadre commode à la satire. On doit reconnaître aussi qu'il peint le monde avec beaucoup de verve et d'éclat. Cependant, l'on ne peut admirer sans réserve ce tableau satirique. D'abord, la satire y est bien générale ; on n'y relève rien de particulier au temps ni au pays ; tout se réduit à des lieux communs renouvelés seulement par l'expression. Puis, l'auteur se plaît trop à la description ; visiblement, il décrit ici pour le plaisir de décrire. Ces fantaisies de rhéteur étonnent et déconcertent dans cette grave conversation, entre deux chrétiens nouvellement convertis, sur le rôle de la grâce. Pour un ouvrage de ce genre, ce n'est sans doute point un mérite que d'évoquer le souvenir du *Diable boiteux*.

Cette impression et cette critique se précisent, dès

qu'on s'arrête au détail du style. C'est un style à facettes, très savant, très raffiné, parfois un peu mièvre. Il y a là trop d'antithèses et de métaphores, surtout pour un homme qui vient de renoncer au monde. C'était l'avis de saint Augustin, et l'on ne peut s'empêcher de lui donner raison. On rencontre ici beaucoup de morceaux brillants, à la Sénèque : telle, la page célèbre sur les combats de gladiateurs, ou la description de la misère des grands et des riches. On relève aussi des réminiscences de Virgile et de Pline. Même le préambule fait songer à certains dialogues de Cicéron, ou à l'*Octavius* de Minucius Felix. Voilà bien des souvenirs littéraires, trop nombreux peut-être chez un écrivain qui avait à dire tant de choses neuves. Malgré la beauté originale de certaines pages, l'opuscule a parfois l'air d'un exercice d'école. Au lieu d'un plaidoyer fictif, comme était l'*Octavius*, nous avons ici le monologue, ou, si l'on veut, le cantique d'actions de grâces, d'un rhéteur très récemment converti.

Malgré tout, le *Ad Donatum* reste fort intéressant à divers titres. D'abord, il nous montre ce qu'était Cyprien avant sa conversion : un rhéteur habile, connaissant à fond son métier, connaissant aussi ses classiques, surtout les Romains de l'Empire ; un talent brillant, un peu superficiel, vrai disciple de Sénèque. L'ouvrage nous renseigne encore sur la direction nouvelle que prenait alors la pensée de Cyprien ; il atteste la profonde transformation qui s'était accomplie en lui, sinon dans son tour d'esprit, du moins dans son âme. L'ancien rhéteur avait été métamorphosé par les coups de la grâce ; désormais, il ne vivra plus que pour sa foi. Jusque-là, comme le prouve la partie satirique du traité, il s'était con-

tenté d'un fonds d'idées banales. A l'avenir, sa religion lui fournira l'aliment qui manquait à sa pensée et à son talent.

Enfin, il y a dans cet opuscule une grande nouveauté. Les pages sur la conversion de Cyprien, qui marquent presque l'avènement d'un genre littéraire, annoncent directement les *Confessions* de saint Augustin. Pendant longtemps, une existence très profane, un goût passionné pour le plaisir, avec une sorte de défiance instinctive à l'endroit du christianisme; ensuite, jusqu'à la veille de l'événement décisif, une impossibilité de croire au renouvellement promis dans le baptême, la vue très nette de tous les obstacles qu'une vie très mondaine opposait à une si brusque révolution; puis, après bien des hésitations, la grâce éclatant comme un coup de foudre, bouleversant l'être dans ses dernières profondeurs, pour l'orienter vers une destinée nouvelle; et, dans le souvenir laissé par cette miraculeuse transformation, un parti pris de tout rapporter à Dieu, de tourner la confession en actions de grâces : tels sont, dans le récit de Cyprien, les traits essentiels qui marquent les étapes de la conversion. Or ce sont là, précisément, les idées qui dominent les *Confessions* d'Augustin.

## II

Le *Quod idola dii non sint*. — Emprunts à Tertullien et à Minucius Felix. — Dans quelle mesure ce traité peut être considéré comme authentique. — C'est probablement un recueil d'arguments et de textes.

Quand, du discours à Donatus, on passe au *Quod idola dii non sint*, on éprouve une véritable surprise, qui tourne vite à la méfiance. On hésite à croire que ce traité, si franchement médiocre, et fait de plagiats, puisse avoir été écrit par Cyprien.

Plagiats à part, et si l'on n'y considère que la suite des idées, l'opuscule est assez bien ordonné. L'auteur entreprend d'abord de démontrer que les dieux païens ne sont pas de véritables dieux, que les idolâtres adorent sous ce nom des morts divinisés, que les démons ont pris la place des dieux absents, et que par suite les Romains ne doivent pas leur grandeur à leur prétendue piété. Puis il établit l'existence d'un Dieu unique, le Dieu des chrétiens. Et il prouve la vérité du christianisme par la mission du Christ et l'accomplissement des prophéties. — Il y a là, comme on le voit, le plan d'une apologie assez complète; mais ce n'en est que le plan; ou plutôt, un abrégé d'une sécheresse déconcertante. Les idées y sont indiquées en quelques mots, tout au plus en quelques phrases très courtes, souvent inachevées ou mal liées, comme dans le cahier de notes d'un écolier.

Abstraction faite de la forme, le traité reste encore suspect. Tout ce qu'on y rencontre, quand on est un peu familier avec la vieille littérature chrétienne, laisse une impression de *déjà vu*. Cette impression se justifie et se précise étrangement, lorsqu'on passe à l'étude des sources. Dans le *Quod idola dii non sint*, il n'y a pas une seule idée, peut-être pas une seule phrase, qui appartienne entièrement à l'auteur. Ce qu'il dit se retrouve presque toujours chez Tertullien, et souvent aussi chez Minucius Felix, qui, on le sait, ne s'était pas gêné lui-même pour copier Tertullien. Là-dessus, on ne peut se poser qu'une seule question : l'auteur de la compilation a-t-il pillé en même temps ses deux prédécesseurs, ou simplement l'un d'eux? La réponse ne saurait être douteuse : il a pillé les deux. D'abord, il avait sûrement sous les yeux l'*Apologétique*. Dans le dernier tiers de son ouvrage, il s'est contenté de résumer, en les abrégeant, les trois chapitres de Tertullien qui traitent de la mission du Christ et des prophéties. Ici, l'imitation est certaine, non seulement parce que bien des phrases de l'original se retrouvent par lambeaux chez le plagiaire, mais encore parce que cette partie de l'*Apologétique* n'a pas d'équivalent dans l'*Octavius*. Pour les deux premiers tiers de la compilation, la question semble d'abord plus complexe : les développements sur les idoles, les démons et le Dieu unique, sont de ceux pour lesquels Minucius Felix s'est beaucoup servi de Tertullien. Là, par conséquent, le fonds est commun. Mais c'est Minucius qui a été surtout mis à contribution. Non seulement, l'auteur de la compilation le suit de plus près dans la trame de son raisonnement; mais il reproduit textuellement, ou en y changeant à peine

quelques mots, une foule de phrases de l'*Octavius*, et il allègue des faits que cite Minucius et dont ne parle pas Tertullien. — De l'étude des sources, il résulte donc que le compilateur, dans les deux premiers tiers de son ouvrage, a pillé surtout Minucius Felix, et que, dans le dernier tiers, il a copié seulement Tertullien. On se demande avec inquiétude ce qui reste pour la part de l'auteur.

Naturellement, on est tenté aussitôt de tirer de cette étude une autre conclusion : c'est que l'opuscule n'est pas de Cyprien, mais d'un faussaire quelconque. Et les arguments, certes, ne manqueraient pas à l'appui de cette opinion. D'abord, le *Quod idola* ne figure ni dans la liste de Pontius, ni dans la liste de 359. De plus, les autres ouvrages et la correspondance de Cyprien sont là pour attester qu'il n'a jamais écrit avec cette sécheresse, et que, s'il a souvent imité Tertullien, il ne poussait pas l'imitation jusqu'au plagiat. Voilà de bonnes raisons, semble-t-il, pour classer l'opuscule parmi les œuvres apocryphes. Pourtant, la question n'est pas si simple.

Malgré le silence de Pontius, explicable, d'ailleurs, si le *Quod idola* est antérieur à l'épiscopat, il est très vraisemblable que Cyprien avait réellement composé un ouvrage sous ce titre. Saint Augustin y fait allusion. Et saint Jérôme, qui probablement l'avait lu un peu vite, en parle avec enthousiasme ; il en loue la brièveté, la vaste érudition ; il y vante l'éclat de l'expression, et même de la pensée.

Dès lors, on pourrait supposer que le traité authentique s'est perdu, et qu'un faussaire y a substitué une compilation de sa façon. Mais cette hypothèse, à son tour, se heurte contre une objec-

tion assez grave. Les observations d'Augustin et de Jérôme, quant au sujet et au contenu du *Quod idola dii non sint* de Cyprien, s'appliquent parfaitement au traité que nous possédons; et c'est là une raison sérieuse de le croire authentique. — Ainsi, d'une part, l'authenticité semble attestée par la tradition et des témoignages autorisés; d'autre part, l'on répugne à admettre que Cyprien ait publié une œuvre si informe.

Nous ne voyons qu'un moyen de concilier ces deux séries de faits contradictoires : c'est de considérer le *Quod idola* comme un simple recueil de notes et d'extraits, formé par Cyprien pour son usage personnel, puis retrouvé dans ses papiers, et publié par d'ignorants admirateurs comme un traité original. Cette supposition s'accorde entièrement avec ce que nous savons sur sa méthode de travail et de polémique. Il a toujours aimé avoir sous la main des armes toutes prêtes, pour repousser aussitôt les attaques des ennemis de l'Église ou raffermir la foi des fidèles. Nous verrons bientôt que c'était la raison d'être de ses deux grands recueils de textes sacrés. Or, précisément, dans ces deux recueils, d'une authenticité incontestable, il a repris avec d'autres moyens le thème du *Quod idola*. Le premier livre des *Testimonia* est consacré tout entier à expliquer la déchéance des Juifs et l'avènement de la Loi nouvelle; le second livre prouve la vérité du christianisme par la réalisation des prophéties; et un chapitre du troisième livre traite « des idoles que les Gentils considèrent comme des dieux ». Toute la première partie du *Ad Fortunatum* est dirigée contre l'idolâtrie; et le premier chapitre, par une singulière coïncidence, porte un titre identique à celui du

traité : « *Quod idola dii non sint* ». Ces rapprochements nous paraissent éclairer l'origine et la nature de l'opuscule. De part et d'autre, la préoccupation est la même, et aussi la méthode de polémique; il n'y a de différence que dans le choix des armes. Contre l'idolâtrie, l'évêque se contente d'aligner les textes de l'Écriture; le néophyte recueille et groupe les arguments ou les faits, déjà mis en œuvre par des apologistes célèbres.

On s'explique bien ainsi la physionomie du *Quod idola*. L'ouvrage n'a ni préface, ni exorde, ni entrée en matière, contrairement aux habitudes de Cyprien. A quoi bon? Il ne s'agit pas d'un travail personnel, mais de notes, d'extraits et souvenirs de lecture. Les phrases sont sèches, souvent inachevées : c'est que l'auteur veut simplement enregistrer des faits ou des arguments, pour s'en servir à l'occasion. De là, encore, l'absence de transitions, et l'emploi de termes qui indiquent une méthode de démonstration ou en posent les jalons. Les négligences, les plagiats, les incohérences, tous les vices de la mise en œuvre, choquants jusqu'à l'invraisemblance dans une compilation indigeste qui se donnerait pour un travail personnel, tout cela n'a rien que de très naturel dans un recueil de notes, qui contient seulement un résumé de lectures sur un thème déterminé.

Cyprien aurait donc composé le *Quod idola*, peu après sa conversion, pour se démontrer à lui-même et démontrer aux autres la fausseté des religions païennes et la vérité du christianisme. Pour cela, il lut avec soin les deux grands apologistes latins, Africains comme lui. Il résuma leur argumentation, nota les faits allégués par eux, abrégea leurs développements, en reproduisant souvent leurs phrases

ou des lambeaux de phrases : tout cela, avec une entière liberté, puisque ces notes, recueillies pour son usage personnel, ne devaient pas être publiées. Malheureusement pour lui, des amis maladroits ont joint plus tard ce recueil à ses œuvres authentiques, risquant ainsi de le faire accuser de plagiat. — C'est dans cette mesure seulement, qu'on peut admettre aujourd'hui l'authenticité de l'ouvrage. Mais, à coup sûr, le *Quod idola* n'est original ni par le fond ni par la forme ; et il ne doit pas nous arrêter plus longtemps.

## III

Le pamphlet *Ad Demetrianum*. — Dans quelles circonstances il fut composé. — Objet de l'ouvrage. — Réponse à une accusation des païens. — Forme et ton de cette réponse. — Analogies avec la *Cité de Dieu*.

Dès qu'on ouvre le pamphlet intitulé *Ad Demetrianum,* on se sent sur un tout autre terrain. C'est là une œuvre vraiment originale, et l'une des plus vigoureuses de Cyprien.

L'opuscule a été écrit en 252 ou 253, pendant la grande peste de Carthage, à laquelle se rapportent de nombreux passages. Il fut motivé par les attaques de Demetrianus, un païen notable de la ville, ennemi juré du christianisme. Ce Demetrianus nous est connu seulement par le témoignage de son adversaire. C'était un homme riche, qui possédait de nombreux esclaves, et à qui Cyprien attribue généreusement tous les vices. Il était alors âgé. Il exerçait des fonctions judiciaires, et il avait joué un rôle actif dans la persécution précédente ; on suppose qu'il avait été l'un des cinq notables adjoints aux magistrats en vertu de l'édit de Dèce, et chargés de présider à l'apostasie des chrétiens. Quoique la persécution officielle eût cessé, il continuait à les poursuivre de sa haine, saisissant toutes les occasions de les railler ou de les rendre odieux. Il connaissait de longue date l'évêque de Carthage, que souvent il

allait voir, sous prétexte de discuter avec lui, mais en réalité, nous dit-on, pour lui chercher querelle.

Longtemps, Cyprien le laissa faire, dédaignant de répondre à ses criailleries et à ses injures. Le jour vint, cependant, où l'évêque perdit patience; ou plutôt — car il n'était pas homme à rien entreprendre dans un mouvement de colère, — le jour vint où l'évêque crut nécessaire de répondre publiquement, en raison des circonstances, à une nouvelle calomnie de Demetrianus. Celui-ci accusait ouvertement les chrétiens de causer tous les maux de l'Empire, et il s'efforçait ainsi de déchaîner à Carthage le fanatisme populaire. Or les esprits étaient déjà très excités par la peste et les souffrances de toute sorte; les violences recommençaient à Rome, à la suite de l'édit de Gallus; on redoutait de voir la persécution s'étendre à l'Afrique, et déjà retentissaient au cirque les cris de mort. — En même temps qu'une réponse directe à Demetrianus, l'ouvrage de Cyprien était donc une apologie publique des chrétiens, adressée à tous ceux qu'avaient pu égarer ses calomnies. L'auteur lui-même nous en avertit : « Je réponds donc, dit-il, et à toi, Demetrianus, et pareillement à tous ceux que peut-être tu as excités en semant contre nous la haine par tes paroles injurieuses... Je crois cependant que notre discours leur fera entendre raison. En effet, l'homme que le mensonge a trompé et poussé au mal, sera mieux ramené au bien par la vérité ».

La tactique de Demetrianus était fort simple. Elle consistait à imputer aux chrétiens tous les malheurs du temps, aussi bien les méfaits de la nature que ceux des hommes : les guerres, la peste, la sécheresse et la famine. Demetrianus allait si

loin dans cette voie, qu'il accusait les chrétiens d'avoir déterminé dans l'évolution du monde une décadence universelle. Tout cela, en offensant les dieux, auxquels ils refusaient le culte traditionnel. Cyprien résume la thèse dans cette phrase énergique : « Tu as dit qu'à cause de nous arrivaient, et qu'à nous devaient être imputés, tous ces fléaux qui maintenant ébranlent et désolent le monde, parce que nous n'honorons point vos dieux ».

Cyprien ne nie pas la réalité des maux présents. Chose curieuse, il est encore plus pessimiste que son adversaire. Partout, autour de lui, il trouve la preuve que le monde vieillit : les saisons sont bouleversées; les carrières et les mines s'épuisent; on voit diminuer le nombre des laboureurs, des marins, des soldats; seuls, le vice et le crime sont en progrès. On croirait entendre le cri d'alarme de nos économistes. Au milieu de ces doléances un peu vagues, on relève des traits précis, bien africains : les pluies deviennent rares, le sol semble réduit en poussière, les moissons sont brûlées par la sécheresse, les vignes sont saccagées par la grêle, les oliviers sont déracinés par l'ouragan, les sources tarissent. Comme la terre, les hommes dégénèrent. Cyprien croit à la décadence de la race humaine : on n'a plus d'enfants; on vit moins longtemps, et c'est à peine si l'on rencontre quelques centenaires; en revanche, on voit des enfants à cheveux blancs.

L'évêque de Carthage n'a pas de peine à démontrer que les chrétiens ne sont pour rien dans cette décadence de l'humanité et de la nature, décadence due simplement à la vieillesse du monde. Quant aux maux accidentels, peste, guerre ou famine, ils ont été prédits dès longtemps par les livres saints : ce

sont, tout simplement, des signes précurseurs de la fin du monde. Sans doute, ce sont aussi des signes de la colère divine. Mais il est absurde de prétendre que les chrétiens aient attiré sur la terre le courroux céleste. En effet, eux seuls adorent Dieu, le Dieu unique et souverain de qui tout dépend; donc, ils ne l'offensent point, et ne peuvent être visés par lui. Quant aux dieux païens, que les chrétiens les offensent ou non, peu importe à la question; car ces dieux sont impuissants, et ne sauraient se passer de l'appui de leurs adorateurs.

D'où vient donc ce redoublement de maux sur la terre? Des païens seuls, qui chaque jour provoquent Dieu. Et Cyprien retourne contre Demetrianus son propre argument: « Tu soutiens, dit-il, dans ta plainte calomnieuse et dans ton ignorance de la vérité, tu répètes et tu cries que nous sommes cause de ces malheurs, en refusant d'adorer vos dieux; c'est vous, au contraire, qui en êtes cause, en refusant d'adorer Dieu... Quand se produisent des maux qui attestent la colère et l'indignation de Dieu, ils ne se produisent pas à cause de nous, qui honorons Dieu; ils sont le châtiment de vos fautes et de votre conduite. Jamais vous ne cherchez ni ne craignez Dieu; vous n'abandonnez pas les vaines superstitions, pour connaître la vraie religion, celle du Dieu unique et universel, qui, à ce titre, doit être seul honoré et imploré par tous ». A l'appui de ce raisonnement, Cyprien allègue des textes de l'Écriture; et il passe en revue les torts des païens envers Dieu. D'abord, ils refusent de le reconnaître. De plus, ils l'offensent par leurs vices, qu'on voit s'étaler au grand jour, surtout en ce moment: depuis le début de l'épidémie, Carthage ne présente que de hideux spectacles, aban-

don des malades et des morts, course à l'héritage, déchaînement de tous les crimes, exploits de faussaires et d'empoisonneurs, assassinats en pleine ville. Non contents de provoquer Dieu par leur conduite, les païens persécutent encore ses serviteurs. Et non seulement ils mettent à mort les chrétiens ; mais ils les torturent et leur appliquent une procédure inique. Par ces offenses de toute sorte, ils déchaînent sur le monde la colère du Dieu souverain.

Mais, disait-on, pourquoi Dieu frappe-t-il aussi les chrétiens? A cette objection, Cyprien répond que les vrais chrétiens ne sont pas atteints réellement par les souffrances de leur corps; car leur pensée est ailleurs. La persécution et tous les maux ne sont pour eux que des épreuves. Ils n'essaient pas de se défendre ; ils se soumettent simplement à la volonté du Seigneur. Ils prient même pour leurs ennemis; indifférents eux-mêmes aux maux d'ici-bas, ils n'en demandent pas moins à Dieu de délivrer la terre des fléaux qui la frappent. Ils savent d'ailleurs que leur Dieu les vengera ; et même des faits récents, tous les malheurs de l'Empire, prouvent que la vengeance a commencé. Pourtant, ce ne sont là encore que des avertissements : une prison éternelle attend les ennemis de Dieu.

En terminant, Cyprien évoque l'image du jugement dernier et des châtiments qui suivront. Mais, en même temps, il invite les païens au repentir. Il les avertit qu'ils peuvent encore se racheter : « Retournez-vous, dit-il, retournez-vous, tandis qu'il en est temps, vers la vérité et le salut éternel. La fin du monde est proche. Tournez vers Dieu vos esprits, dans la crainte de Dieu. Ne prenez point plaisir à exercer dans le monde, au milieu d'hommes justes

et doux, une tyrannique et vaine domination ; rappelez-vous qu'à la campagne aussi, au milieu des champs cultivés et des moissons fertiles, dominent l'ivraie et la folle avoine... Croyez à Celui qui ne trompe jamais. Croyez à Celui qui a prédit tous les maux. Croyez à Celui qui donnera aux croyants le prix de la vie éternelle. Croyez à Celui qui infligera aux incrédules d'éternels supplices dans les flammes de l'enfer ». Et l'évêque, dans un élan de charité, offre à ses adversaires de les guider lui-même dans le chemin de la vérité : « Nous vous offrons, s'écrie-t-il, le présent salutaire de notre âme et de nos conseils. Nous n'avons pas le droit de haïr, et le pardon nous rend plus agréables à Dieu. Nous ne rendons pas le mal pour le mal. Nous vous exhortons donc, tandis que c'est possible, tandis qu'il reste encore quelque chose du monde, nous vous exhortons à donner satisfaction à Dieu, à vous échapper des profondes ténèbres de la superstition vers la lumière éclatante de la vraie religion. Nous ne vous portons pas envie, et nous ne cachons pas les bienfaits divins. A vos haines nous répondons par la bienveillance ; pour prix des tortures et des supplices qu'on nous inflige, nous vous montrons les routes du salut. Croyez et vivez ; vous qui nous persécutez pour un temps, réjouissez-vous avec nous pour l'éternité ».

L'opuscule *Ad Demetrianum* n'est pas seulement une apologie des chrétiens, mêlée d'éloquentes exhortations. C'est aussi, dans la forme, un véritable pamphlet ; un pamphlet plein de personnalités, et d'une violence de ton qui contraste avec la modération ordinaire de l'auteur. A tout propos, l'évêque de Carthage interpelle durement Demetrianus ; il le

poursuit de ses sarcasmes, de ses menaces, ou de ses sommations. C'est que, dès longtemps, il connaissait l'homme ; il l'avait vu à l'œuvre dans la persécution de Dèce, et il était obsédé de ses provocations. A la défense du christianisme se mêlait presque une querelle personnelle. — D'où la forme de l'ouvrage : c'est une lettre publique, ou plutôt un discours, que Cyprien est censé adresser chez lui à Demetrianus, et qui avait probablement pour origine une sortie violente de l'évêque contre ce visiteur impertinent. Ce discours est une sorte d'*invective*, à la façon des *Catilinaires* ou des *Philippiques* de Cicéron.

Dès ses premiers mots, Cyprien prend Demetrianus à partie, et le malmène : « Quand tu aboyais et que tu poursuivais le Dieu unique et véritable des paroles impies de ta bouche sacrilège, j'avais bien souvent dédaigné tes attaques, Demetrianus. Je croyais plus convenable et meilleur de mépriser silencieusement l'ignorance d'un égaré, que de provoquer par ma réponse les accès de rage d'un fou ». Pour justifier sa longue patience, il cite des textes de l'Écriture, et il ajoute : « Nous devons aussi garder dans notre conscience nos saints mystères, ne pas les exposer à être foulés aux pieds des porcs et des chiens ». Puis, il rappelle à son adversaire ses visites importunes, leurs discussions orageuses, suivies d'un silence dédaigneux : « Tu venais souvent me trouver, lui dit-il, plutôt dans l'intention de me contredire qu'avec le désir d'apprendre. Tu faisais tout retentir de tes criailleries ; et tu préférais lancer impudemment tes injures, plutôt que d'écouter patiemment nos raisons. Alors, il me semblait inepte de lutter avec toi : il eût été plus facile et plus

commode d'arrêter par des cris les flots agités d'une mer orageuse, que de calmer ta rage par une discussion. C'est peine perdue, et de nul effet, que d'éclairer un aveugle, haranguer un sourd, instruire un imbécile, puisque ni l'imbécile ne peut comprendre, ni l'aveugle voir, ni le sourd entendre. Ces réflexions m'ont souvent décidé à me taire. Ainsi j'ai vaincu ton impatience par ma patience, ne pouvant ni instruire un homme incapable d'instruction, ni arrêter un impie au nom de la religion, ni contenir un furieux par la douceur ».

D'après le préambule, on juge du ton de ces polémiques personnelles. Et sans cesse, au milieu de son apologie du christianisme, Cyprien revient à la charge. Il attaque la vie privée de Demetrianus : « Toi qui juges les autres, lui dit-il, sois donc enfin le juge de toi-même, contemple les profondeurs de ta conscience ; ou plutôt, puisque tu ne rougis même plus de pécher, puisque tu pèches comme s'il fallait pécher pour plaire, tâche de te voir tel que tous te voient clairement et à nu ; à ton tour, regarde-toi ». Et c'est une bonne occasion pour énumérer les vices de l'homme. Plus loin, Cyprien reproche à son adversaire son rôle dans les persécutions, son fanatisme, ses cruautés. Il l'accuse de ne connaître d'autre raisonnement que la menace ou la torture. Il le met au défi de prouver la fausseté du christianisme : « Triomphe, si tu le peux, par la discussion ; triomphe par la raison ». Il le provoque de toutes façons, l'invite à assister à des scènes d'exorcisme, lui offre de le convaincre d'erreur par le témoignage même du démon dont il est évidemment possédé. — A la fin, pourtant, la charité de l'évêque tente un dernier effort. Il laisse échapper une promesse de pardon, si

Demetrianus consent à ouvrir les yeux : « Tu es, lui dit-il, à la veille du départ, au couchant de la vie temporelle. Pourtant, si tu priais pour tes péchés, si tu te tournais vers le Dieu unique et véritable pour lui confesser tes fautes, pour le reconnaître et l'implorer, eh bien! le pardon est accordé à qui avoue ».

Ainsi, la satire personnelle se glisse partout dans l'argumentation. Ce mélange d'apologie et de pamphlet fait en partie l'originalité de l'ouvrage, qui est plein d'éloquence, de verve et de mordant. Même par le fond, le discours *Ad Demetrianum* a une certaine importance dans l'histoire de la littérature chrétienne. Non que l'idée en fût entièrement neuve. Bien des fois déjà, les chrétiens avaient été rendus responsables des malheurs du temps; et Tertullien, en passant, avait répondu à cette accusation. Mais Cyprien est le premier, semble-t-il, qui ait discuté systématiquement la thèse et l'ait réfutée en détail. Lactance, qui le cite, l'a mis à contribution dans les *Institutions divines* et dans la *Mort des persécuteurs*. Saint Augustin a repris la question, et l'a traitée à fond; mais le pamphlet contre Demetrianus n'en est pas moins une première esquisse de la *Cité de Dieu*.

## IV

Recueils de textes sacrés. — Les *Testimonia ad Quirinum*. — Attaques contre les Juifs. — Démonstration de la vérité du christianisme. — Devoirs du chrétien. — Le *Ad Fortunatum*. — Idolâtrie et martyre. — Rapport de ces recueils avec les ouvrages apologétiques. — Comment Cyprien a compris l'apologie.

Le discours à Demetrianus ne touche qu'à un point particulier de la grande querelle entre le christianisme et le paganisme. Pas plus que le discours à Donatus, il ne nous fait connaître avec précision la méthode apologétique de Cyprien. Pour savoir comment l'évêque de Carthage comprenait la défense de sa religion, il faut interroger deux autres ouvrages, très différents, et très secs d'apparence. Ce sont, tout simplement, des recueils de textes sacrés. Mais ces textes y sont classés systématiquement; et l'on y voit à nu la pensée de l'auteur.

Le plus important et le plus ancien de ces recueils, ce sont les trois livres dédiés par Cyprien à son ami Quirinus, et intitulés *Testimonia ad Quirinum*, ou simplement *Ad Quirinum*. D'après les déclarations de l'auteur lui-même, l'ouvrage a été entrepris sur la demande de Quirinus, qui désirait une sorte de manuel, et qui semble en avoir fixé d'avance le caractère. Dans une première préface, Cyprien dit à son ami : « J'ai dû céder, mon très cher fils, à ton désir tout spirituel, à la requête que tu m'as adressée avec tant d'instance. Tu veux connaître les ensei-

gnements divins, par lesquels le Seigneur, au moyen des Saintes Écritures, a daigné nous instruire et nous armer... Comme tu l'as demandé, notre discours a été disposé et le livre ordonné en forme d'abrégé ». Dans une autre préface, il insiste encore sur le caractère de la requête de Quirinus, sur son désir d'avoir sous la main, pour son instruction personnelle, des extraits de la Bible, un « bréviaire des préceptes célestes »; et il ajoute : « Comme je te dois une condescendance pleine d'affection, j'ai fait ce que tu demandais; je me suis donné beaucoup de peine, en une fois, pour t'épargner une peine de tous les instants ». A en juger par le ton de ces préfaces, Quirinus devait être un personnage important dans la communauté chrétienne, au moins par son rang social. Très probablement, on doit l'identifier avec ce riche et charitable Quirinus, qui, durant la persécution de Valérien, remit à l'évêque de Carthage des secours de toute sorte destinés aux confesseurs des mines de Numidie. Mais le manuel est antérieur de plusieurs années. Les *Testimonia* paraissent dater du début de l'épiscopat de Cyprien; selon toute apparence, le recueil a été composé avant 250. Cette conclusion s'accorde avec les indications contenues dans les préfaces. Quirinus était alors néophyte. L'auteur lui dit : « Cela sera utile au lecteur en attendant, pour esquisser les premiers linéaments de la foi. Tu auras plus de force, et de plus en plus s'exercera l'entendement de ton cœur, quand tu scruteras plus complètement l'Ancien et le Nouveau Testament, en lisant jusqu'au bout tous les volumes des livres spirituels. Nous maintenant, nous avons puisé aux sources divines de quoi remplir une petite coupe, pour te l'envoyer en attendant. Tu

pourras boire plus largement et te désaltérer plus copieusement, quand, toi aussi, tu t'approcheras des mêmes sources de la plénitude divine pour y boire avec nous ».

C'est donc bien, avant tout, pour l'instruction de son ami Quirinus, que Cyprien a composé les *Testimonia*. Mais il songeait aussi au public, du moins au public chrétien. Il insiste sur le profit que tous les fidèles pourront retirer de cette lecture. Il songeait même, et plus encore, aux clercs, qui trouveraient dans son manuel un guide sûr pour la prédication et la polémique : « En extrayant, dit-il, et en coordonnant ces chapitres, j'ai réuni tout le nécessaire ; et ainsi, ce me semble, j'ai moins traité les questions que je n'ai fourni les matériaux pour les traiter ». On ne saurait mieux dire ; et tel est précisément le caractère de tout le recueil. Ce n'est pas, à proprement parler, un traité, puisque rien n'appartient à l'auteur, en dehors des préfaces et des titres. Mais on y trouve tous les éléments et le plan d'un traité, ou plutôt, d'une série de traités.

Partout, la forme adoptée est la même : une suite de chapitres, qui en apparence sont reliés par un lien assez lâche, mais qui tous convergent vers l'idée générale du livre ; et, dans chacun des chapitres, l'énoncé d'une thèse, développée ensuite et justifiée par un groupe de citations bibliques. Donc, la méthode est identique d'un bout à l'autre. Cependant, l'ouvrage a paru certainement en deux fois. C'est ce que prouve l'existence de deux préfaces : l'une, qui annonce seulement les deux premiers livres ; l'autre, qui est placée en tête du troisième livre, et qui s'y rapporte exclusivement.

Les deux premiers livres, inséparables l'un de l'autre, renferment tous les matériaux, méthodiquement classés, d'une solide *Apologie*. Cyprien lui-même explique nettement son dessein, dans la lettre à Quirinus qui sert de préface. Après avoir exposé l'objet de son recueil et sa méthode, il arrive au sujet : « J'ai conçu, dit-il, deux livres, de même caractère et de mêmes proportions. Dans l'un, je me suis efforcé de montrer que les Juifs, suivant les prédictions, se sont écartés de Dieu ; qu'ils ont perdu la protection du Seigneur, dès longtemps accordée et pour l'avenir promise à leur race ; qu'ils ont eu pour successeurs les chrétiens, fidèles au Seigneur, venus de toutes les nations et du monde entier. Le second livre contient l'explication de la mission du Christ : j'y prouve qu'il est venu, comme l'annonçaient les Écritures, qu'il a fait et accompli toutes les choses dont la réalisation, suivant les prédictions, devait permettre de le comprendre et de le reconnaître ». D'une part, déchéance des Juifs et vocation des Gentils, d'autre part, vérité du christianisme : telles sont donc ici les deux idées directrices de Cyprien. Et c'étaient, en effet, deux éléments essentiels de toute Apologie.

La déchéance des Juifs et la vocation des Gentils sont prouvées par une série de vingt-quatre thèses, que justifient de nombreuses citations bibliques, groupées en autant de chapitres. Les Juifs, dit Cyprien, ont offensé Dieu d'abord par leur idolâtrie, par le meurtre de leurs prophètes. Ils ont mérité par là d'être déshérités. Dans leurs livres saints étaient annoncées toutes leurs fautes et toutes leurs infortunes des derniers temps : cet étrange aveuglement qui devait les empêcher de reconnaître le

Messie attendu et de comprendre les Écritures, puis la ruine de Jérusalem, et la dispersion de la race. De même, Dieu a prédit l'avènement d'une nouvelle Loi, d'un nouveau Testament, d'un nouveau baptême, de nouveaux pasteurs, d'un nouveau temple, de nouveaux sacrifices, de nouveaux prophètes, d'un nouveau peuple. Les Juifs ont pour successeurs les chrétiens ; à la déchéance d'Israël correspond la vocation des Gentils. Et désormais, les Juifs ne peuvent obtenir leur pardon, que s'ils se soumettent au baptême et à l'Église du Christ.

La vérité du christianisme est établie par la divinité et la mission du Christ : Jésus est le Messie qu'attendait Israël. Cette démonstration comprend trente thèses, et autant de chapitres. Les six premières thèses prouvent que le Christ est Dieu; les vingt suivantes, qu'il a réalisé toutes les prophéties. Il devait descendre sur la terre pour sauver le genre humain; il devait naître selon la chair, mais d'une vierge, de la race de David, à Bethléem, d'une humble condition. Dans les allégories des prophètes, il est désigné sous divers noms : le Juste, l'Agneau, la Pierre, la Montagne, l'Époux. D'après les prédictions, il devait être crucifié par les Juifs; de même ont été annoncées toutes les circonstances de sa Passion et de sa Résurrection. Puisque le Christ est le Messie et Dieu lui-même, on n'arrive à Dieu que par le Christ, juge et roi du monde. — On voit comment ce second livre complète le premier : sur les ruines du Judaïsme, Cyprien édifie le Christianisme.

Le troisième livre est indépendant des deux autres, ou, du moins, paraît tel au premier abord; en tout cas, il ne faisait pas partie du plan primitif. Il a été

composé après coup; et il est précédé d'une préface particulière, très courte d'ailleurs, qui a, comme l'autre, la forme d'une lettre à Quirinus. On a contesté sans raison l'authenticité de ce dernier livre : authenticité nettement établie par l'étroit rapport de plusieurs chapitres avec des traités de Cyprien, et surtout par l'entière conformité des citations bibliques avec le texte qu'a toujours suivi l'évêque de Carthage. Cependant le livre III diffère sensiblement des autres par le contenu, et aussi, dans une certaine mesure, par l'ordonnance. Comme l'annonçait l'auteur dans sa préface, il traite de la discipline chrétienne; ce qui, à première vue, semble un sujet tout à fait distinct. De plus, il n'y a pas trace, ici, d'un ordre systématique. Ce troisième livre, plus long à lui seul que les deux autres réunis, se compose de cent vingt thèses, en autant de chapitres, qui se suivent le plus souvent au hasard.

Ces thèses sont extrêmement variées; mais toutes se rapportent aux devoirs du chrétien. L'auteur insiste naturellement sur les devoirs essentiels, propres au christianisme. Au premier rang, la piété. A tous, la foi est nécessaire; qui ne croit pas est condamné d'avance. Mais la grâce est donnée à tous; et il dépend de l'homme de croire ou non. La foi est toute-puissante, mais elle doit être simple. Elle consiste surtout à craindre Dieu, à ne lui rien préférer, à ne se fier et ne songer qu'à lui, à le prier sans cesse. Les sacrements aussi sont indispensables, surtout le baptême, qui remet toutes les fautes. Le catéchumène qui s'y prépare, doit éviter le péché; et le baptême ne garde sa vertu, que si la vie reste innocente. D'ailleurs, les sacrements, comme la prière, n'ont d'effet que si l'on y

joint les bonnes œuvres. — Cyprien recommande aussi les autres grandes vertus chrétiennes, la chasteté, surtout l'humilité et la charité. On doit être humble; car personne n'est sans péché. On doit accepter la souffrance avec résignation, et bénir Dieu de tout ce qui arrive. On doit aimer son prochain, aimer jusqu'à ses ennemis, pardonner les injures, soutenir les fidèles, protéger les veuves et les orphelins, visiter les malades, et toujours faire l'aumône. Dans toute sa conduite, on doit prendre pour modèle le Christ, se souvenir que la fin du monde est proche, et ne jamais craindre la mort.

Il faut aussi respecter la discipline ecclésiastique, et le clergé, qui en est le gardien. Comme marque de la déférence due aux chefs de l'Église, on doit se lever devant un évêque ou un prêtre. On évitera avec soin le commerce de ceux qui violent la discipline ; on fuira toute occasion ou prétexte de schisme ; on se gardera de parler aux hérétiques. En cas d'infraction à la règle, le pécheur sera réprimandé en public, pour servir d'exemple à tous.

A ces règles de discipline, l'auteur mêle des conseils tout pratiques. Il signale les péchés à éviter : le vol, la débauche, la perfidie et le mensonge, la cupidité, la gourmandise, la flatterie, la colère, le bavardage, l'usure. Il recommande aussi les devoirs de famille : les enfants doivent obéir aux parents, mais les pères ne doivent pas se montrer trop sévères ; la femme ne doit pas quitter son mari, et le mari doit garder sa femme ; les esclaves chrétiens doivent être plus soumis, et les maîtres chrétiens plus bienveillants. Au milieu de ces préceptes moraux, on relève de menus conseils sur la tenue et le costume : on ne doit pas dire de bouffonneries ; les

hommes ne doivent pas trop soigner leurs cheveux ou leur barbe; les femmes ne doivent pas trop se parer, et elles doivent se taire à l'église.

En groupant ainsi, d'après les analogies, les différentes thèses du troisième livre, on voit se dégager nettement l'idée directrice de l'auteur, toujours présente au milieu du laisser-aller apparent. On saisit sur le vif les préoccupations dominantes de Cyprien sur les devoirs du fidèle. C'est à l'appui de ses idées qu'il cherche et réunit des textes de l'Écriture. Indirectement, il trace ainsi son idéal de vie chrétienne.

Par là, le troisième livre se rattache malgré tout aux précédents. Et il les complète même sur quelques points. D'abord, il contient des parties d'apologie. Plusieurs thèses concernent les rapports du christianisme avec le paganisme : proscription des idoles ; défense de vivre comme les païens, de s'unir à eux par le mariage, de s'adresser à leurs juges dans les contestations entre fidèles. D'autres chapitres sont relatifs aux persécutions, au martyre. De plus, le livre III, considéré dans son ensemble, est une réponse indirecte aux calomnies des païens ; il démontre par les faits l'injustice des préjugés populaires, comme le célèbre tableau de la vie chrétienne dans l'*Apologétique* de Tertullien. Enfin, il prouve implicitement l'origine divine du christianisme par la supériorité de sa morale. De ce point de vue, le troisième livre est le complément naturel des deux premiers : ce manuel de discipline éclaire tout un côté du système apologétique de Cyprien.

Le recueil des *Testimonia* a été longtemps populaire en Afrique. Il a été connu et plus ou moins utilisé par Commodien, par Lactance, par saint Optat

et les écrivains donatistes, par saint Augustin, par les polémistes du v$^{e}$ et du vi$^{e}$ siècle ; il a beaucoup contribué à maintenir dans la contrée la tradition du texte biblique latin adopté par l'évêque de Carthage. Nous avons une preuve curieuse de cette popularité, même hors d'Afrique, au début du v$^{e}$ siècle : Pélage, le célèbre hérétique, composa un recueil de *Testimonia* sur le modèle de celui de Cyprien.

Comme on l'a vu, un des éléments essentiels de l'apologétique, le problème des rapports du christianisme avec le paganisme, est presque absent des *Testimonia;* il manque complètement aux deux premiers livres, et n'apparaît qu'accidentellement dans le troisième. Cette omission singulière s'explique probablement par la conception primitive de l'ouvrage, qui devait être dirigé surtout contre les Juifs. En tout cas, cette lacune est comblée, dans une certaine mesure, par l'autre recueil de citations bibliques : le recueil dédié *A Fortunatus*, qui, dans plusieurs manuscrits, a pour sous-titre : *De exhortatione martyrii.*

Cet opuscule a été composé par Cyprien pendant les premiers temps de son exil à Curubis, dans l'automne de 257. Nous ne savons rien de précis sur le Fortunatus à qui est adressé le livre. Plusieurs personnages de ce nom figurent dans la correspondance ou les documents du temps : un sous-diacre de Carthage ; un des évêques schismatiques de la même ville ; plusieurs évêques catholiques de la région, qui prirent part aux conciles. C'est probablement à l'un de ces derniers qu'est dédié l'ouvrage ; car plusieurs détails du préambule semblent indiquer que le Fortunatus en question était un chef de communauté.

L'auteur explique, dans sa préface, l'objet du livre

et la méthode adoptée. Une nouvelle persécution venait d'éclater; Fortunatus avait prié Cyprien de « composer un recueil d'exhortations, tirées des divines Écritures, pour préparer et fortifier les esprits des frères ». Cyprien jugea l'idée bonne. Averti par le souvenir des défections qui l'avaient tant attristé quelques années auparavant, il saisit cette occasion de rédiger un manuel sur le devoir des chrétiens en temps de persécution : « Il ne suffit pas, dit-il, que nous excitions le peuple de Dieu par le clairon de notre voix ; nous devons encore fortifier par le rappel des leçons divines la foi des croyants, la vertu consacrée et dévouée à Dieu ».

Ici encore, il s'est surtout proposé d'être bref. Pour cela, il a renoncé à écrire un traité proprement dit. Il s'est contenté d'en esquisser le plan, de poser une série de thèses logiquement enchaînées, et appuyées chacune par un groupe de citations bibliques. C'est ce qu'il explique très nettement à Fortunatus : « Pour ne point allonger outre mesure mon discours, mon très cher frère, pour ne pas fatiguer l'auditeur ou le lecteur par l'abondance d'un trop large développement, j'ai fait un abrégé. J'ai d'abord posé les principes que l'on doit connaître et retenir ; puis, j'y ai joint, chapitre par chapitre, les prescriptions du Seigneur ; et ainsi, j'ai confirmé ce que j'avais avancé par l'autorité des leçons divines ». Il justifie sa méthode par une ingénieuse métaphore : ce tissu de textes sacrés est comme une étoffe avec laquelle chacun pourra se faire un vêtement à sa taille. — C'est à peu près, on le voit, la méthode inaugurée par les *Testimonia.* Telle est bien la pensée de l'auteur, car il caractérise ici son procédé presque dans les mêmes termes : « L'ouvrage que je

t'envoie, dit-il, est moins un véritable traité, ce me semble, qu'un recueil de matériaux pour un traité ». Il y a pourtant une petite différence. Les *Testimonia* étaient entièrement impersonnels; l'auteur n'y intervenait que pour classer et grouper les textes. Ici, au contraire, sauf dans les premiers chapitres, il ne s'efface point complètement. Il prend la parole de temps à autre, soit pour relier les citations, soit pour tirer des passages de l'Écriture les leçons pratiques; et il ajoute au recueil une péroraison, d'ailleurs éloquente. Il avait déclaré bien haut, dans sa préface, qu'il renonçait à faire œuvre littéraire ; il était résolu, disait-il, « à supprimer le superflu, les paroles d'auteur, à écarter les lenteurs et les détours du langage humain, à reproduire seulement les leçons de Dieu, les préceptes par lesquels le Christ exhorte ses serviteurs au martyre ». Malgré tout, l'écrivain n'a pu se résigner, cette fois, à abdiquer tout à fait : aux citations de l'Écriture, il a souvent mêlé sa prose.

Les textes bibliques n'en restent pas moins l'essentiel, et de beaucoup; et c'est surtout dans le groupement ou la coordination de ces textes, que se montre l'auteur. Il a exposé son plan à la fin de sa préface, qui contient une sorte de sommaire de tout l'ouvrage. L'objet principal du recueil est indiqué par le sous-titre; c'est l'exhortation au martyre. A cette préoccupation dominante se rapportent les huit dernières thèses, qui remplissent la plus grande partie du livre. Les chrétiens, dit Cyprien, ne doivent rien préférer au Christ, et ils doivent se méfier toujours des embûches du diable. Ils doivent persévérer dans la foi, pour mériter la couronne. Ils doivent considérer la persécution comme une épreuve, et ne point s'en effrayer; car ils sont protégés par Dieu, et Dieu est

plus puissant que le diable. Les persécutions ont été prédites, et toujours les justes ont été opprimés. Des récompenses éternelles attendent les martyrs après les épreuves et les souffrances de cette vie.

Le point de départ de cette série de thèses, c'est ce postulat, que Dieu interdit aux fidèles tout pacte avec l'idolâtrie. C'était une vérité si évidente pour un chrétien, qu'ici la démonstration semblait superflue. Cependant, Cyprien n'a pas cru devoir s'en dispenser, sans doute sous l'impression que lui avaient laissée les apostasies du temps de Dèce. D'où les cinq thèses qui ouvrent le recueil : vanité du culte des idoles; obligation d'adorer Dieu seul; menaces et sévérité de Dieu contre ceux qui sacrifient aux idoles. — Par la présence de ces cinq thèses, posées au début du livre, le *Ad Fortunatum* prend une allure d'apologie : la critique du paganisme y sert de base au sermon.

De ce recueil si l'on rapproche les trois livres des *Testimonia*, on aura une idée nette de l'apologétique de Cyprien. Cette conception, on ne la trouve, aussi complète et aussi précise, dans aucun des traités proprement dits qui touchent à la question des rapports du christianisme avec le paganisme : ni dans le pamphlet contre Demetrianus, qui contient seulement une réponse aux païens sur un point particulier; ni dans le *Ad Donatum*, qui est presque un fragment de mémoires personnels, de confessions sur le rôle de la grâce dans la conversion; ni, à plus forte raison, dans le *Quod idola dii non sint*, qui est une indigeste compilation. Au contraire, les deux recueils de textes sacrés nous initient pleinement à la pensée de Cyprien. On y trouve un système complet d'apologie : 1° fausseté du paganisme, et nécessité de repousser toute concession à l'idolâtrie (*Ad*

*Fortunatum*); 2° déchéance des Juifs et avènement d'une Loi nouvelle (livre I des *Testimonia*); 3° démonstration de la vérité du christianisme (livre II); 4° morale chrétienne et discipline (livre III).

Dans l'ordonnance générale et le détail de ce système, est très fortement marquée l'influence de Tertullien, qui avait posé et traité toutes ces questions, et qui même les avait étudiées d'ensemble dans son *Apologétique*. Mais, si la matière et le fonds d'idées sont à peu près identiques chez les deux auteurs, Cyprien inaugure une méthode toute différente. Il tient comme non avenu tout l'effort de la pensée profane. Il affecte généralement d'ignorer la littérature grecque et romaine. Il parle très rarement des philosophes, et seulement pour les condamner en bloc. Par exemple, il écrit à l'évêque numide Antonianus : « Des chrétiens aux philosophes, il y a très loin... Il faut éviter ce qui vient non de la bonté de Dieu, mais de la présomption d'une philosophie sévère ». Dans un de ses traités, il raille les prétendues vertus des stoïciens : « Nous voyons, dit-il, que les philosophes ne sont ni humbles ni doux; mais ils sont très contents d'eux, et, par cela même qu'ils sont contents d'eux, ils déplaisent à Dieu. Il n'y a pas chez eux de vraie patience, mais une audacieuse insolence, une affectation de liberté, et la jactance éhontée d'un courage qui s'étale à demi nu ». Ailleurs, il attribue la révolte et les méfaits de Novatianus à la pernicieuse influence de la philosophie.

D'où le parti pris de Cyprien dans ses polémiques et dans sa méthode apologétique. Au lieu de chercher partout des arguments, comme Tertullien ou Augustin, il n'invoque jamais que l'autorité des

livres saints. Il laisse entièrement de côté toutes les raisons profanes : l'argumentation juridique, les appels à l'équité, à la liberté de conscience, tout l'arsenal de la philosophie. Une seule fois, il s'adresse aux païens, dans le pamphlet contre Demetrianus ; et, là encore, il n'oppose à ses adversaires que les textes de l'Écriture, sans valeur pour des idolâtres. Lactance s'étonnait déjà de cette tactique, et la critiquait à bon droit. — En somme, l'apologétique de Cyprien ne vise guère que les chrétiens : sa position, très forte contre les hérétiques, forte encore contre les Juifs, était faible contre les païens. On voit clairement que, s'il eût écrit une véritable *Apologie*, cette Apologie eût été un perpétuel commentaire de textes sacrés. Au fond, il ne se proposait pas de convaincre, ni de gagner des âmes ; il voulait seulement affermir dans la foi les âmes déjà conquises. Son apologétique n'est pas d'un docteur ni d'un penseur, mais d'un homme d'action, d'un évêque.

# CHAPITRE III

## LES TRAITÉS DE DISCIPLINE ET LA PRÉDICATION DE SAINT CYPRIEN.

### I

Le groupe des traités de discipline. — Ouvrages de circonstance et instructions pastorales. — La prédication de saint Cyprien.

En dehors des livres apologétiques, des recueils de textes, et de la correspondance, nous possédons de saint Cyprien huit traités authentiques. Les uns sont des œuvres de circonstance, les autres de simples instructions pastorales; et l'importance en est très inégale. Mais, par le fond, tous se rattachent plus ou moins à la catégorie des ouvrages de discipline; et tous ont la forme de sermons. Outre leur valeur intrinsèque, ils ont pour nous ce grand intérêt, qu'ils nous font connaître, dans une certaine mesure, la prédication de saint Cyprien.

Sur les circonstances historiques de cette prédication, nous avons bien peu de renseignements. Au témoignage de son biographe, Cyprien aimait beaucoup à prêcher; ce qui n'a rien de surprenant chez un ancien rhéteur habitué au jeu de la parole, et

chez un évêque tout entier à sa tâche, qui considérait comme le premier de ses devoirs l'instruction des fidèles. Nul doute qu'il n'ait prêché très souvent pendant les dix années de son épiscopat.

Il eut à prendre la parole dans tous les conciles de Carthage qu'il présida. Parmi ses traités sont conservés deux discours, dont il donna lecture à l'assemblée de 251; et nous possédons aussi la petite allocution qu'il prononça à l'ouverture du grand concile de 256. Il semble être allé parfois prêcher hors de Carthage, dans d'autres communautés africaines, sans doute à la demande d'évêques voisins ou pendant la vacance d'un siège. Vers le milieu de l'année 251, nous le rencontrons à Hadrumète. Dans l'été de 252, il écrit aux chrétiens de Thibaris : « J'avais pensé, mes chers frères, et je désirais fort, si les affaires et les circonstances le permettaient, répondre à l'invitation que vous m'avez fréquemment adressée, et me rendre en personne auprès de vous. Si modeste que soit mon éloquence, je comptais aller fortifier, par mes exhortations et ma présence, les frères de là-bas ». Ne pouvant s'absenter cette fois, il s'excuse auprès des fidèles de Thibaris; et, en attendant la visite promise, il leur envoie ses conseils par lettre. Plus tard, durant son exil de Curubis, il exprime encore le regret d'être retenu par les ordres du proconsul et de ne pouvoir aller exhorter lui-même les confesseurs de Numidie. Ces quelques faits attestent, semble-t-il, que la prédication de Cyprien a parfois rayonné en divers sens. Mais, naturellement, c'est surtout à Carthage, dans sa ville épiscopale, qu'il a prêché.

Un fragment sur Job, que cite le diacre Pontius, paraît provenir d'un sermon prononcé par Cyprien

au temps de sa prêtrise, ou au début de son épiscopat. Plusieurs lettres écrites durant les persécutions, notamment les lettres aux confesseurs, ont tout à fait l'allure de sermons. Pendant la peste de Carthage, l'évêque soutint le courage des fidèles par son éloquence autant que par son exemple; Pontius analyse un des discours prononcés alors, et en reproduit même un fragment. Cyprien lui-même, dans la préface du recueil dédié à Fortunatus, fait allusion à des sermons, où il s'efforçait d'armer contre les persécutions le peuple de Dieu et de l'animer « par le clairon de sa voix ». Et, dans la belle péroraison du même recueil, il nous donne sans y songer un spécimen de ces exhortations. Enfin, il prêcha très fréquemment dans les derniers jours de sa vie, en attendant le martyre : « Alors qu'étaient soulevés déjà les flots du monde, dit Pontius, alors que grondait la tempête, déchaînée par la présomption des princes contre le nom chrétien, l'évêque saisissait toutes les occasions d'instruire les serviteurs de Dieu, en leur rappelant les exhortations du Seigneur; il les engageait à fouler aux pieds les passions de ce temps, et les animait par la contemplation de la gloire à venir ».

Telles sont les rares indications, et bien sommaires, que nous avons pu recueillir sur la prédication de Cyprien. On devrait renoncer à se faire une idée précise de son éloquence, si nous ne possédions les traités de discipline. Ces traités, nous l'avons dit, ont tous l'apparence de sermons ou d'instructions pastorales; et c'est bien ainsi que le diacre Pontius nous les présente, dans le chapitre où il résume l'œuvre de son maître. Tous ces ouvrages semblent avoir pour origine de vrais discours,

réellement prononcés; le fait est même certain pour plusieurs d'entre eux. Mais, tels que nous les lisons, ce sont évidemment des discours remaniés, écrits après coup ou récrits pour la publication, comme les chefs-d'œuvre de l'éloquence profane chez les Grecs ou les Romains. Le souci du style, les proportions harmonieuses du développement, la préoccupation du rythme et de la mesure, toute la mise en œuvre ne laisse à cet égard aucun doute. La phrase oratoire, chez Cyprien, n'a rien de ces allures populaires, de ces négligences et de ces tours familiers, qu'on observe à d'autres époques chez les sermonnaires africains. D'ailleurs, il appelait lui-même ces discours de « petits livres » (*libelli*), et ses correspondants de Numidie les désignaient sous le nom de « traités » (*tractatus*).

On voit dans quelle mesure les ouvrages de discipline peuvent nous renseigner sur la prédication de Cyprien. Ce sont bien des discours, mais des discours revus et corrigés par un évêque qui pèse ses mots et reste un fin lettré. Nous n'y trouvons point son éloquence prise sur le fait, ses « paroles vivantes », comme dit son biographe. Mais nous y pouvons étudier la méthode, les tendances et les procédés de sa prédication.

C'est ton âme que tu as perdue, malheureuse. Tu es morte pour l'Esprit ; tu te survis à toi-même. Désormais, quand tu marches, tu portes ton cadavre : et tu ne te flagelles pas vigoureusement ? tu ne gémis pas sans cesse ? et tu ne songes pas, par honte de ton crime, ou pour te lamenter sans trêve, à te cacher ? »

Que tous ces coupables, dans leur inconscience, affectent d'oublier leur faute, et prétendent de haute lutte rentrer dans la communauté, cela peut se comprendre encore. Mais que les confesseurs, du droit de leur mérite personnel, veuillent ouvrir toutes grandes aux apostats les portes de l'Église, voilà qui est vraiment extraordinaire. Cyprien s'élève énergiquement contre ces orgueilleuses revendications. Il admire et loue ceux qui ont souffert pour la foi, mais il leur rappelle qu'ils devraient donner l'exemple de la discipline ; sous aucun prétexte, ils ne peuvent rien demander qui soit contraire aux lois de Dieu et de l'Église.

En fait, Dieu seul a le droit de pardonner ; à l'Église seule, c'est-à-dire à ses chefs, il appartient de fixer les conditions de la réconciliation avec l'Église. Mais les évêques eux-mêmes ont leur devoir tracé d'avance par les livres saints. Les textes de l'Ecriture sont formels, et n'admettent point l'hypothèse d'un pardon accordé à la légère. D'ailleurs, dans le cas présent, Dieu a manifesté clairement sa volonté, en frappant lui-même bien des coupables. Et l'orateur allègue une série de miracles, qui se sont produits pendant la persécution. Un chrétien, qui étai monté au Capitole de Carthage pour apostasier, y est devenu muet. Une femme, qui s'était mise au bain après son abjuration, y fut la proie d'un démon, se coupa la langue avec les dents, et mourut au milieu

de terribles convulsions. Une autre femme, qui avait apostasié secrètement, fut étouffée la première fois qu'elle voulut communier. Une autre ouvrit une armoire, où elle conservait du pain consacré par l'Eucharistie : une flamme en sortit, et l'empêcha d'y toucher. Un homme, qui avait emporté chez lui sa part des Saintes Espèces, s'aperçut en arrivant qu'il avait entre les mains de la cendre. Beaucoup d'autres renégats ont été frappés de folie, ou sont hantés par un démon. Parmi tous ces signes de la colère divine, Cyprien cite un fait dont lui-même avait été témoin. Une petite fille, dont les parents s'étaient enfuis, était restée sous la garde d'une nourrice. Celle-ci conduisit l'enfant aux magistrats, qui lui firent manger du pain trempé dans le vin du sacrifice. La persécution finie, la fillette fut amenée par sa mère à l'assemblée des fidèles. Là, elle s'agita pendant les prières, et ne cessa de pleurer. Après la consécration, elle repoussa le calice, et un diacre dut la faire boire de force. Alors, elle vomit tout ; ce qui éveilla les soupçons et permit de découvrir la trahison de la nourrice.

Ces exemples, comme les textes de l'Écriture, montrent bien quelle est la volonté de Dieu, et quel est le devoir des évêques. En terminant, Cyprien insiste sur la solution qu'il avait indiquée déjà en plusieurs passages de son discours : la nécessité d'une pénitence en règle. Il interpelle les apostats, les adjure de songer à racheter leur faute, avant d'en demander le pardon, leur signale les moyens d'obtenir de Dieu leur grâce : un repentir sincère, la prière, l'aumône, ou le martyre.

Ce traité sur les *lapsi*, l'un des plus célèbres de Cyprien, est aussi l'un des plus complets. C'est à la

fois un sermon, un mandement, un programme : le programme très net d'un politique avisé, qui par ses adroites négociations, et par son autorité morale, avait rallié à ses idées toute l'Église d'Afrique ; un mandement très ferme et très habile, où les sévérités de l'évêque s'enveloppaient de charité et de compassion ; un sermon plein d'onction et d'éloquence, qui toujours cherchait dans l'Écriture la règle de vie. L'ouvrage est d'une grande variété de ton : entre le cri de triomphe ou les effusions lyriques de l'exorde, et les touchantes exhortations de la fin, se déroule une solide argumentation, qui a pour base l'interprétation des textes sacrés, mais qui s'anime d'invectives, de récits réalistes et de tableaux satiriques. Ce discours, lu au concile de 251, donne une haute idée de l'éloquence de Cyprien.

L'opuscule *De catholicae Ecclesiae unitate* vise les schismatiques du temps, surtout ceux qui s'étaient séparés de l'Église par excès de sévérité dans l'affaire des *lapsi*, c'est-à-dire les Novatianistes. Lu comme le précédent au concile de 251, cet ouvrage a dû être composé vers la fin de la session, après l'excommunication de Novatianus.

Pour comprendre ce traité *Sur l'unité de l'Église*, on doit commencer par écarter le souvenir du célèbre sermon de Bossuet qui porte le même titre. Malgré les apparences, les deux discours n'ont rien de commun ; les mots n'ont pas ici le même sens. Bossuet cherche à concilier la suprématie romaine avec les libertés d'une Église nationale. La question ne pouvait se poser ainsi au temps de Cyprien.

Ce que Cyprien entend par *unité de l'Église*, c'est simplement l'unité de la communauté chrétienne en chaque ville, et la solidarité de toutes les commu-

nautés catholiques en face de l'hérésie ou du schisme. Felicissimus, à Carthage, s'était séparé de son évêque et allait bientôt lui opposer un rival ; les Novatianistes, à Rome, en Afrique et ailleurs, commençaient à organiser des communautés distinctes. Cyprien croyait naturellement, et soutenait avec tous les Catholiques, qu'il n'y avait pas de salut ni de véritables chrétiens en dehors de l'Église établie. Il prétendait le démontrer par le témoignage de l'Écriture ; et c'est l'objet, l'objet unique de son traité.

Le *De unitate*, comme le *De lapsis*, est assez complexe. Il contient, à la fois, l'exposition d'un point de doctrine, des polémiques, et un sermon.

Voici, d'abord, la doctrine. L'unité de l'Église est prouvée par les textes du Nouveau Testament. Cyprien résume sa thèse dans cette formule énergique : « Il y a un seul Dieu, un seul Christ, une seule Église, une seule foi, un seul peuple de fidèles, groupés par le lien de la concorde dans l'unité solide d'un seul corps ».

Dieu a fondé son Église sur Pierre, qui est le symbole de l'unité et de l'épiscopat. Comme l'Église, l'épiscopat est « un et indivisible ». Tous les évêques doivent veiller sur l'unité, car chacun d'eux détient une part de l'épiscopat commun. Pour expliquer le rapport des Églises locales avec l'Église universelle, l'orateur imagine une série d'ingénieuses comparaisons : le soleil et ses rayons, le tronc de l'arbre et ses branches, les multiples dérivations des eaux d'une même source. Ainsi l'Église rayonne en tous sens, pour éclairer, abriter et abreuver tous les hommes ; elle se compose d'une foule de communautés, et cependant elle est une. En dehors d'elle, il n'y a point de salut. Et dans chaque région, dans

chaque ville, il ne saurait y avoir qu'une seule communauté, un seul évêque.

Cette conception impliquait une condamnation formelle de toute hérésie, de tout schisme. Aussi l'exposé de la doctrine tourne-t-il fréquemment à la polémique. Sans cesse, Cyprien part en guerre soit contre l'hérésie ou le schisme en général, soit contre les schismatiques de son temps. Il entreprend de démontrer que toutes les hérésies viennent du diable. Quiconque se sépare de la communauté et de l'évêque, devient par cela seul un ennemi : « On ne peut avoir Dieu pour père, quand on n'a pas l'Église pour mère... Celui qui n'observe pas l'unité, n'observe pas la loi de Dieu ; il ne garde pas la foi due au Père et au Fils, il ne garde pas la vie et le salut ». Hors de la communauté catholique, il n'y a qu'erreur et impiété. De la part des transfuges, tout est nul et non avenu : prières, sacrifices, miracles, martyre même : « Ces gens-là, même s'ils sont tués en confessant le nom du Christ, ne lavent point leur tache dans le sang. La faute inexpiable de leur discorde ne peut être effacée même par la souffrance. On ne peut être martyr, quand on n'est pas dans l'Église ».

Au nom de ces principes, Cyprien condamne sans appel tous les schismatiques du temps. Il constate les progrès de l'esprit d'indiscipline, qui aboutit à la révolte. Il vise surtout les plus redoutables ennemis de l'Église à cette époque, les Novatianistes. Il raille leurs communautés, leur clergé, leurs évêques. Il montre l'inefficacité de leurs sacrements. Quant aux confesseurs égarés dans le schisme, ils ont par là même perdu tout leur mérite ; et ils sont d'autant plus coupables, qu'ils auraient dû donner à tous

l'exemple. Parmi ces confesseurs, il en est un que Cyprien poursuit surtout de ses malédictions et de ses sarcasmes; c'est le chef de la secte nouvelle. Sans le nommer, il désigne clairement Novatianus, cet insensé, dit-il, « qui, dans sa fureur de discorde, coupe l'Église en deux, qui détruit la foi, qui trouble la paix, qui met en déroute la charité, qui profane le sacrement ». Il l'accuse de trahison, et le déclare plus coupable même que les apostats : « Son crime, dit-il, est pire que celui des *lapsi*... Le renégat a nui à lui seul; l'auteur d'une hérésie ou d'un schisme a entraîné avec lui et trompé bien des gens. L'un a causé la perte d'une seule âme; l'autre a compromis le salut d'une foule d'âmes ».

En même temps qu'il combat les ennemis de l'Église, Cyprien met les fidèles en garde contre leurs séductions, et leur indique les moyens de se maintenir toujours dans la bonne voie. Il les exhorte à fuir les sectes, et, pour cela, à rester toujours en communion avec l'évêque. Il les engage à imiter la simplicité et la charité des vrais chrétiens, à ne jamais rompre cette paix que Dieu recommande à son peuple, et dont les anciennes communautés ont donné l'exemple. Il leur prêche la piété et l'aumône; car c'est dans l'affaiblissement de la foi, qu'est la grande cause des misères de l'Église. Surtout, il leur recommande de s'interdire tout commerce avec les schismatiques : « Évitez, je vous en prie, dit-il, évitez les hommes de ce genre; éloignez de vous et de vos oreilles leurs discours pernicieux, comme une contagion mortelle... Il faut se détourner et se tenir à l'écart de quiconque est séparé de l'Église. Un tel homme est pervers, il pèche, il est condamné par lui-même. Croit-il être avec le Christ, celui qui combat les évê-

## II

Les ouvrages de circonstance. — Le *De lapsis* et le *De catholicae Ecclesiae unitate*. — Rapports de ces deux opuscules. — Comment ils se complètent l'un l'autre. — Intérêt historique.

Les plus intéressants et les plus originaux de ces traités sont les ouvrages de circonstance. Deux d'entre eux se rapportent directement aux très vives polémiques qui ont troublé l'Église d'Afrique vers la fin et au lendemain de la persécution de Dèce. C'est le *De lapsis*, et le *De catholicae Ecclesiae unitate*.

Ces deux opuscules, qui datent du même temps, et qui sont nés à peu près des mêmes circonstances, se complètent et s'éclairent mutuellement. Ils ont été écrits au printemps de 251, après le rétablissement de la paix religieuse. Vers la fin de la même année, dans une lettre de félicitations aux confesseurs romains qui venaient d'abandonner le parti de Novatianus pour se réconcilier avec le pape Cornelius, Cyprien disait de ces deux traités : « Tout cela, vous pouvez l'examiner à fond en lisant des livres dont j'avais donné récemment lecture ici, et que je vous avais transmis pour vous les faire lire, à vous aussi, en raison de notre commune affection. Dans ces livres ne manquent ni les reproches et les réprimandes aux *lapsi*, ni les remèdes qui peuvent les guérir. Mais j'ai expliqué aussi l'unité de l'Église catholique, autant que je l'ai pu avec mon médiocre

talent. Ce livre-là doit vous plaire maintenant de plus en plus, j'en ai l'assurance ; car vous le lisez désormais dans des dispositions d'esprit qui doivent vous le faire approuver et aimer : ce que nous avons écrit avec des mots, vous le justifiez par vos actes, puisque vous revenez à l'Église en y ramenant l'unité de la charité et de la paix ». Donc Cyprien avait récemment, à Carthage, lu publiquement les deux opuscules. Où les avait-il lus? Ce ne peut être qu'au concile.

En effet, dans chacun de ces discours, l'orateur s'adresse successivement à deux publics très différents. D'une part, aux fidèles en général, ou bien à certains groupes de fidèles, aux confesseurs, aux apostats. D'autre part, aux évêques, ses collègues, à qui il rappelle leur devoir. Il parle librement des vices et des passions profanes de certains chefs de communautés. Il recommande aux évêques de se montrer sévères pour les renégats : « L'évêque du Seigneur, dit-il, doit non pas tromper par une fallacieuse indulgence, mais pourvoir au salut en apportant le remède ». Il montre à ses collègues la nécessité de maintenir l'unité de l'épiscopat : « Cette unité, dit-il, nous devons l'observer avec constance et la défendre, surtout nous, les évêques, nous qui sommes les chefs de l'Église, de façon à prouver que l'épiscopat, lui aussi, est un et indivisible ». Ainsi, les deux discours ne se comprennent, que s'ils ont été prononcés ou lus devant une assemblée qui réunissait à la fois de nombreux évêques et les fidèles d'une communauté. Or, telle était précisément la composition des conciles de Carthage présidés par Cyprien : à côté des évêques africains, qui seuls avaient voix délibérante, figuraient des prêtres, des

diacres ou différents clercs ; et le peuple, debout et muet, assistait aux séances. On ne peut donc douter que les deux traités, en forme de discours, aient été lus au concile de 251. Et c'est sous cette forme définitive qu'ils nous sont parvenus.

Le *De lapsis* est dirigé contre le parti de l'indulgence : tout d'abord, naturellement, contre les apostats qui réclamaient impérieusement leur réintégration dans l'Église, puis contre les confesseurs qui avaient accordé à la légère des billets d'absolution, enfin contre les clercs qui inclinaient au pardon sans réserve. Les adversaires étaient nombreux : aussi l'orateur débute-t-il par un long exorde insinuant, destiné à préparer les esprits. Ses premiers mots sont un cantique d'actions de grâces, en l'honneur de la paix religieuse, rendue aux fidèles par la volonté divine. Ensuite, il se tourne vers les confesseurs, les salue au nom de l'Église, et, sur le ton lyrique, les félicite de leur héroïsme : « Voici, dit-il, la blanche cohorte des soldats du Christ, qui ont brisé par leur ferme attitude les attaques farouches et désordonnées de la persécution ; toujours prêts à supporter la prison, toujours armés pour affronter la mort. Vous avez résisté vaillamment au monde, vous avez offert à Dieu un spectacle glorieux, et, pour l'avenir, vous avez servi d'exemple à vos frères... Avec quelle allégresse votre mère l'Église vous accueille dans son sein, au retour du combat ! Qu'elle est heureuse, qu'elle est joyeuse de vous ouvrir ses portes, pour que vous entriez, en rangs serrés, avec les trophées conquis sur l'ennemi vaincu ! Au milieu de ces triomphateurs s'avancent même des femmes, qui outre le monde ont vaincu leur sexe. Avec eux s'avancent encore, milice doublement glorieuse, des vierges et

des enfants, qui par leurs vertus ont dépassé leurs années ». Non content de féliciter les confesseurs, Cyprien justifie hautement la conduite de ceux qui, comme lui, s'étaient dérobés par la fuite.

Après tous ces compliments aux chrétiens dont l'attitude a été irréprochable, il arrive à la question, aux multiples trahisons des renégats. Tout d'abord, il les plaint; et, se mettant lui-même en scène, avec une émotion communicative, il pleure avec eux sur leurs fautes : « Que faire maintenant, s'écrie-t-il, que faire, mes chers frères? Au milieu des sentiments contraires qui m'agitent, que dire, et comment? Il faut des larmes plus que des mots pour exprimer notre douleur, pour pleurer sur la plaie de notre corps, pour nous lamenter sur les pertes multiples d'un peuple si nombreux... Je souffre, mes frères, je souffre avec vous. Et, pour apaiser mes douleurs, je ne puis reposer ma pensée sur le souvenir de mon innocence personnelle et de ma santé particulière; car le pasteur est plus blessé encore par les blessures de son troupeau. Mon cœur est avec chacun des coupables, je prends ma part du chagrin et de la mort qui pèsent sur lui. Je me lamente avec ceux qui pleurent, je crois m'humilier avec ceux qui s'humilient ». Mais, si la charité du chrétien peut s'attendrir, le devoir de l'évêque est de rappeler à tous les exigences de la loi divine, et de montrer aux coupables le chemin du salut. C'est ce que va faire Cyprien, en insistant tour à tour sur la conduite criminelle des apostats et sur la nécessité d'une pénitence.

Ce qui l'étonne et l'indigne par-dessus tout, c'est la prodigieuse inconscience de la plupart des *lapsi*. Ils ne se rendent même pas compte de la gravité de

leur faute. Aussi l'orateur croit-il devoir leur expliquer, avant tout, la vraie cause de la persécution. C'est une épreuve imposée par Dieu à son peuple. La foi s'affaiblissait, la discipline se relâchait sous l'influence d'une longue paix : Dieu a voulu punir l'Église et la purifier par la souffrance. Voilà ce que n'ont pas compris bien des chrétiens. Au lieu de saisir cette occasion de racheter leurs faiblesses antérieures, ils ont renié cyniquement leur religion dès les premières menaces de violences. Cyprien trace un tableau énergique de cette lamentable déroute. Ce fut, dans toute l'Église d'Afrique, comme une épidémie de lâcheté. Avant même d'être arrêtés, les chrétiens couraient en foule au forum, pour y sacrifier au plus vite. On en a vu supplier les magistrats de leur accorder un tour de faveur, craignant d'être obligés de remettre au lendemain leur apostasie. L'orateur n'arrive point à comprendre cette intrépidité dans la trahison, cette décision dans la lâcheté : « Quand de vous-mêmes, s'écrie-t-il, vous êtes allés au Capitole, quand vous vous êtes approchés volontairement pour commettre ce crime infâme, votre pied n'a donc point chancelé? vos yeux ne se sont pas voilés? votre cœur n'a pas tremblé? vos membres n'ont pas fléchi? vos sens ne se sont pas engourdis? votre langue n'a pas été paralysée? la parole ne vous a pas manqué? Un serviteur de Dieu a-t-il pu là-bas se tenir debout, et parler, et renoncer au Christ après avoir renoncé au diable et au monde? » Bien mieux, on s'entraînait mutuellement, comme pour une action héroïque. Les pères poussaient leurs enfants aux autels. D'autres, par un reste de pudeur, se contentaient d'acheter des certificats de sacrifice ; mais ceux-là, au fond, n'étaient guère moins cou-

pables. Tous ont trahi par peur de l'exil et de la souffrance, surtout dans la crainte de perdre leurs biens. Ils n'ont pas même l'excuse de la contrainte, comme ceux qui ont cédé au milieu des tortures.

Une autre preuve de cet aveuglement des renégats, c'est que la plupart ne témoignent aucun remords. Ils oublient leur trahison dans une vie de luxe et de plaisirs. Pour ceux-là, l'orateur est sans pitié. Il les poursuit de ses anathèmes ou de ses sarcasmes, avec une éloquence âpre et mordante de satirique. Voici pour les hommes : « Nous croyons peut-être qu'il se lamente de tout son cœur, que par des jeûnes, des larmes et des flagellations, il cherche à désarmer le Seigneur. Eh bien! depuis le jour de son crime, il fréquente régulièrement les bains, il se gorge de bons repas, il se gonfle de nourriture jusqu'à l'indigestion, et, le lendemain, soulage son estomac. Il ne partage ni ses mets ni ses boissons avec les pauvres gens dans le besoin. Il est gai, il est joyeux d'allure ; c'est sa façon de pleurer sa mort ». Voici maintenant pour les femmes et leurs coquetteries : « Et celle-là, croyez-vous qu'elle gémisse et se flagelle? Elle ne songe qu'à se parer d'une robe précieuse, oubliant qu'elle a perdu la parure du Christ. Elle se couvre de bijoux, de colliers richement travaillés, sans pleurer la perte de ses ornements divins et célestes. Eh bien ! tu as beau te draper dans tes vêtements étrangers, dans tes robes de soie : tu es nue. Tu as beau te parer de bijoux d'or, de perles et de pierres précieuses : sans la beauté du Christ, tu es laide. Toi qui teins tes cheveux, cesse de le faire maintenant du moins, en un temps de douleurs. Et toi qui peins tes yeux avec un fard de poudre noire, laisse maintenant les larmes laver tes yeux...

ques du Christ, qui se retranche de la société du clergé et du peuple? Cet homme-là porte les armes contre l'Église, il lutte contre le dessein de Dieu ». Dans un suprême effort de charité chrétienne, l'orateur oublie pour un instant le crime des schismatiques, et se déclare prêt à leur rouvrir l'Église. Si l'on doit renoncer à l'espoir de ramener les grands coupables, que du moins les soldats de l'armée rebelle abandonnent les chefs. Et le sermon se termine par une éloquente exhortation à suivre les commandements de Dieu, à se tenir toujours prêts pour répondre à son appel.

C'est ainsi que, dans ce traité de Cyprien, le sermon et la polémique se mêlent sans cesse à l'argumentation; mais l'essentiel reste l'exposé de doctrine, la démonstration de l'unité de l'Église. Cette démonstration se ramène, au fond, à quelques idées très simples. L'unité de l'Eglise est établie par le Nouveau Testament. Elle a pour symbole l'unité de l'épiscopat, et pour garant l'entente entre les évêques. La véritable Église se reconnaît à ce qu'elle remonte aux apôtres par une tradition ininterrompue. Et, dans chaque ville, on reconnaît la véritable communauté à ce qu'elle est en communion avec les autres Églises catholiques. Hors de cette communauté, la seule légitime, la seule qui ait le droit de se dire chrétienne, il n'y a qu'erreur et désordre. Les schismatiques et les hérétiques sont jugés et condamnés, par le fait seul qu'ils ont rompu avec l'Église établie : « Ce n'est pas nous, dit l'orateur, qui nous sommes séparés d'eux; ce sont eux qui se sont séparés de nous. Les hérésies et les schismes sont nés plus tard : en constituant des communautés à part, ils ont abandonné la source et le principe de la vérité ».

— C'est, on le voit, l'une des idées fondamentales de Bossuet dans l'*Histoire des Variations*. Cette idée, on la rencontre déjà chez Tertullien. En fait, c'est au traité *De praescriptione haereticorum*, que Cyprien a emprunté ici toute sa méthode de démonstration. Il a seulement transposé le système de Tertullien, en modifiant les proportions des divers éléments, en plaçant au premier plan l'exposé dogmatique, et en le tournant contre les nouveaux schismatiques. Il a animé le tout par la vivacité de ses polémiques, par les grâces et l'onction de son éloquence.

Malgré tout, comme œuvre littéraire, le *De unitate* est inférieur au *De lapsis*. Il est moins varié, moins vivant, trop encombré de citations bibliques. Peut-être doit-il une part de sa réputation à ce qu'il a été mal compris. — Les deux traités, rapprochés l'un de l'autre, n'en présentent pas moins un grand intérêt historique. Ce sont des documents de première importance pour l'étude de l'affaire des *lapsi* et des schismes. Ils nous montrent à l'œuvre la politique de Cyprien, si modérée et si adroite dans sa fermeté. Ils attestent aussi chez lui la suite dans les idées; sur la discipline et l'unité de l'Église, il professait dès l'année 251 les doctrines et les principes qu'il défendra toujours.

## III

Le *De mortalitate*. — Les sermons prononcés par Cyprien pendant la peste. — Rapport de l'opuscule conservé avec ces sermons. — Éléments divers dont il se compose. — Descriptions réalistes. — Argumentation. — Stoïcisme chrétien.

Un an ou deux plus tard, en 252 ou 253, pendant l'épidémie de peste, Cyprien composa le *De mortalitate*. Nous avons dit ce que fut alors sa conduite, comment il sut garder son sang-froid au milieu d'une population affolée, donnant l'exemple à tous, et organisant les secours. Il prononça durant cette période plusieurs discours, destinés à soutenir le courage des fidèles ou à les éclairer sur leurs devoirs. L'un de ces discours nous est connu, en partie du moins, grâce à une analyse qu'en a faite le diacre Pontius. D'autre part, le *De mortalitate*, qui a été écrit pendant la peste, et qui a la forme d'une instruction pastorale, paraît être également un sermon, mis au point pour la publication. On pourrait donc supposer, à première vue, que le discours conservé est précisément le discours mentionné par le biographe. Cependant, il n'en est rien.

L'évêque de Carthage, nous dit Pontius, « rassemble d'abord le peuple, et l'instruit sur les avantages de la miséricorde. En lui citant les exemples de l'Écriture, il lui apprend combien sont utiles,

pour se concilier la faveur de Dieu, les œuvres de piété. Puis il ajoute que ce ne serait pas merveille, de remplir seulement à l'égard de nos frères le devoir de charité : le chrétien parfait, disait-il, sera celui qui fera plus encore pour un publicain ou un païen, celui qui, rendant le bien pour le mal, et prenant modèle sur la clémence divine, aimera jusqu'à ses ennemis, celui qui priera pour le salut de ses persécuteurs, comme le Seigneur nous en avertit et nous y exhorte ». De cette analyse, il résulte que le discours en question traitait « des avantages de la miséricorde », et qu'il comprenait au moins deux parties : l'une sur les « devoirs de piété », l'autre sur les devoirs de charité envers les païens. Or, le *De mortalitate* ne renferme aucun de ces développements ; il porte un titre différent, et n'a pas le même objet. Pontius reproduit un fragment du discours sur la miséricorde. Voici ce fragment : « Dieu fait toujours lever son soleil, et toujours il dispense les pluies pour nourrir les semences. Cela, il l'accorde à tous, pas seulement aux siens. Et celui qui se déclare le fils de Dieu, n'imiterait pas l'exemple de son père? Nous devons nous montrer dignes de notre origine. Nous que Dieu a régénérés, nous ne devons pas dégénérer. Au contraire, nous devons prouver que les fils ont hérité de cette bonté du père, et rivalisent avec lui de bonté ». Ni ce passage, ni rien d'analogue, ne se trouve dans le *De mortalitate,* où l'on ne relève même aucune allusion soit à la conduite des païens, soit aux devoirs de charité envers eux. De cet ensemble de faits, l'on doit conclure que l'ouvrage conservé n'a rien de commun avec le discours mentionné par le diacre Pontius.

Comme l'indique le titre, le *De mortalitate* est une

sorte de « sermon sur la mort » ; mais un sermon prononcé dans des circonstances très dramatiques, à propos et au milieu d'une peste. C'est pourquoi l'on y trouve deux éléments distincts, dont la combinaison donne beaucoup de vigueur et de précision à la parole de l'orateur : d'une part, un lieu commun de la prédication chrétienne, des considérations sur la mort ; et, d'autre part, des allusions fréquentes à l'épidémie toujours présente, des conseils pratiques, des réponses à certaines demandes ou objections, et des exhortations vibrantes.

Naturellement, ce qui domine tout le discours, c'est la pensée, l'obsession du terrible fléau qui dévaste la cité. Ailleurs, dans la lettre à Demetrianus, Cyprien a décrit avec complaisance les effets moraux de la peste, la désorganisation sociale, le déchaînement des égoïsmes et des passions brutales. Ici, il décrit même les effets physiques du mal, avec une crudité très réaliste, qui rappelle celle de Thucydide ou de Lucrèce dans leurs tableaux de la peste d'Athènes. Mais il se préoccupe surtout du désarroi, de la détresse morale de bien des fidèles, en face de ces affreux spectacles : « Je remarque dans le peuple, dit-il, certaines personnes qui, soit faiblesse d'âme, soit manque de foi, soit amour de la vie profane, soit mollesse du sexe, ou, pis encore, ignorance de la vérité, n'ont point le courage de rester fermes ni de déployer la force divine et invincible d'un cœur de chrétien. Aussi n'ai-je point dû dissimuler ni me taire. Malgré mon insuffisance, avec toute la vigueur d'un discours inspiré des leçons du Seigneur, je veux réprimer cette faiblesse d'âme et cette lâcheté ; car l'homme qui s'est consacré à Dieu et au Christ, doit se rendre digne de Dieu et du Christ ». — Pour

relever les courages qui faiblissent, il va rappeler à tous et commenter les enseignements des livres saints; il y découvrira des raisons, non seulement de supporter bravement le mal présent, mais de le bénir.

Les vrais chrétiens, dit-il, ne doivent pas s'effrayer. La peste est un de ces fléaux prédits par Dieu comme devant être un des signes précurseurs de la fin du monde. Les fidèles doivent s'en réjouir; car la fin du monde sera pour eux le commencement du bonheur éternel : « Le royaume de Dieu, mes très chers frères, commence à être tout près de nous. La récompense de la vie, la joie du salut éternel, l'allégresse perpétuelle, la possession du Paradis perdu naguère, tout cela s'approche à mesure que le monde passe. Aux choses de la terre succèdent les choses du ciel, aux petites choses les grandes, aux choses caduques les choses éternelles. Y a-t-il lieu de se tourmenter ou de s'inquiéter? Qui donc, dans ces circonstances, peut trembler et s'affliger, si ce n'est celui qui manque d'espérance et de foi? » — On s'étonne que la peste frappe les chrétiens comme les païens. Vaine objection : car tout ce qui relève du corps est commun à tous les hommes. D'ailleurs, la peste est pour les fidèles une épreuve, qu'ils doivent supporter vaillamment, et sans murmurer; car elle est envoyée par Dieu. — D'autres craignent, s'ils meurent de la peste, de perdre ainsi l'espérance du martyre. Mais ce martyre, était-on sûr de le mériter? Puis, l'on ne doit pas oublier que Dieu tient compte de l'intention. En tout cas, l'on doit s'en rapporter toujours à sa volonté. Cyprien, à ce propos, raconte la vision qu'eut un de ses collègues à son lit de mort. Cet évêque demandait au Seigneur de lui accorder un

répit. Un jeune homme de haute taille, d'une majesté et d'une beauté merveilleuses, lui apparut et le gourmanda en lui criant : « Vous craignez de souffrir, vous ne voulez pas partir : que faire de vous? » Et, de ce reproche adressé à un évêque mourant, l'orateur tire une leçon pour les vivants.

Non content d'écarter tous les motifs de craindre ou de maudire la peste, il veut qu'on la bénisse. Et il passe en revue ses bienfaits. Si elle est un fléau pour les païens, elle est pour les chrétiens une délivrance : « Beaucoup des nôtres, dit l'orateur, meurent dans cette épidémie ; c'est-à-dire que beaucoup des nôtres sont délivrés du monde. Cette épidémie est un fléau pour les Juifs, pour les Gentils, pour les ennemis du Christ ; mais, pour les serviteurs de Dieu, c'est la porte du salut. Sans doute, la peste ne fait pas de distinction dans le genre humain, et, avec les coupables, elle frappe aussi les justes ; mais vous ne devez pas en conclure que les méchants et les bons meurent de la même mort. Les justes sont appelés aux joies du Paradis, les coupables sont entraînés au supplice ». De plus, cette fin prématurée est une sauvegarde pour les faibles, pour les vierges, les enfants et les matrones, qui échappent ainsi à tous les dangers. Pour toute l'Église même, ces épreuves sont salutaires ; car elles réveillent la foi, rétablissent la concorde, déterminent des conversions, préparent aux souffrances du martyre. Enfin, l'épidémie permet de juger si chacun remplit bien son devoir ; et elle soustrait ceux qu'elle frappe aux misères de la fin du monde, qui est proche.

Cyprien tire de là une sorte de stoïcisme chrétien. Il veut qu'on ne se laisse jamais surprendre par les événements : « Tu dois être prêt à tout, dit-il, par

l'effet de la crainte de Dieu et de la foi. Que tu perdes ta fortune, que les attaques de la maladie ne cessent pas de tourmenter et d'ensanglanter tes membres, que tu sois violemment séparé de ta femme, de tes enfants, de tes amis, par les coups de la mort : tout cela ne doit pas être pour toi un sujet de scandale, mais une occasion de combattre. Tout cela ne doit pas affaiblir ni ébranler la foi du chrétien, mais bien plutôt, par la lutte, révéler sa vertu : car il doit mépriser tous les maux présents, dans l'attente des biens à venir. » Reprenant les formules de la philosophie profane, il s'écrie : « Quelle sublimité de se tenir debout au milieu des ruines du genre humain ! » Il affirme la supériorité du chrétien en face de la souffrance : « Il y a, dit-il, cette différence entre nous et tous ceux qui ignorent Dieu : eux, dans le malheur, ils se plaignent et murmurent ; nous, le malheur ne nous détourne pas de la vertu, de la foi, de la vérité, mais il nous couronne dans la douleur ». Dans ce stoïcisme nouveau, il trouve une règle de conduite pour les circonstances présentes. Au nom des révélations divines qu'il a reçues, il défend aux chrétiens de pleurer leurs morts. Dieu, dit-il, lui a souvent ordonné « de témoigner sans cesse, de proclamer publiquement que nos frères ne doivent pas être pleurés, quand, par l'appel du Seigneur, ils sont délivrés du monde. Nous ne les perdons pas, mais ils nous devancent ; ils s'en vont pour nous précéder. Comme des voyageurs ou des navigateurs, nous devons les regretter, non gémir sur eux. Nous ne devons point ici-bas porter leur deuil, puisque là-haut ils ont déjà revêtu des vêtements blancs. Nous ne devons point fournir aux Gentils une occasion de nous critiquer :

et ils nous blâmeraient à bon droit, si nous pleurions comme morts, et comme perdus pour nous, ceux que nous disons être vivants auprès de Dieu, et si nous ne prouvions pas par le témoignage intime de notre cœur la foi que dans nos discours nous exprimons par des mots ». Belles paroles, et d'autant plus éloquentes qu'elles ont été prononcées en pleine épidémie, dans une ville démoralisée, aux rues encombrées de cadavres.

Une grande idée domine tout le discours, en anime et vivifie toutes les parties : l'idée de la mort considérée comme un bienfait, parce qu'elle ouvre la vie éternelle. Cyprien en dégage toute une philosophie chrétienne. L'existence d'ici-bas n'est qu'une lutte contre le diable et les passions ; c'est folie de s'y attacher. La foi manque ; autrement, tous se réjouiraient de sortir du monde. Un chrétien ne doit pas craindre un accident qui lui assure l'immortalité : « Si nous mourons pour le présent, grâce à la mort nous passons à l'immortalité ; et la vie éternelle ne peut commencer, si d'abord nous n'avons eu le bonheur de sortir d'ici. Ce n'est point sortir, mais passer ; c'est achever de parcourir le chemin des choses temporelles, pour gagner le chemin des choses éternelles. Qui ne se hâterait d'atteindre un état meilleur ? » Tous les fidèles devraient se féliciter de quitter ce monde impie, qui les hait : « Vouloir rester longtemps dans le monde, c'est bon pour celui que charme le monde, pour celui que le siècle flatte et trompe et séduit par les attraits de la volupté terrestre. Mais le monde hait le chrétien : Pourquoi donc aimes-tu celui qui te hait ? Pourquoi ne suis-tu pas le Christ, qui t'a racheté et qui t'aime ? » Étranger ici-bas, le fidèle a sa patrie au

ciel : « Il faut considérer, mes très chers frères, et souvent réfléchir à ceci : c'est que nous avons renoncé au monde, et que nous vivons ici provisoirement, comme des hôtes et des étrangers... Notre patrie, c'est le Paradis; nos parents, ce sont désormais les Patriarches. Hâtons-nous donc et courons, pour voir notre patrie, pour saluer nos parents ». Et l'orateur donne carrière à son imagination, pour décrire l'accueil que trouveront les justes au Paradis : « Là-haut nous attendent un grand nombre de ceux qui nous sont chers, nos parents, nos frères, nos fils, dont la troupe aux rangs serrés regrette notre absence : sûrs désormais de leur propre salut, ils sont encore inquiets du nôtre. Quand nous pourrons les voir et les embrasser, quelle sera notre joie commune, à eux et à nous! Et quel plaisir l'on goûte là-haut, dans le royaume des cieux! Ne plus craindre de mourir, vivre pour l'éternité, quelle félicité souveraine et sans fin! Là-haut, vous verrez le chœur glorieux des apôtres! et le bataillon enthousiaste des prophètes! et le peuple innombrable des martyrs, couronnés pour leurs combats, leurs souffrances et leur glorieuse victoire! et les vierges triomphantes, qui ont dompté par la continence les concupiscences de la chair et du corps! et, dans l'éclat de leurs récompenses, les hommes compatissants qui ont fait œuvre de justice en distribuant aux pauvres des aliments ou autres dons, et qui, selon les préceptes du Seigneur, ont échangé leur patrimoine terrestre contre les trésors célestes! Vers tous ces bienheureux, mes très chers frères, courons avec impatience, hâtons-nous, souhaitons d'être bientôt avec eux, de rejoindre bientôt le Christ! » Sur cette belle évocation des joies du Paradis se termine l'éloquent dis

cours *De mortalitate*, qui annonce certaines pages du *Sermon sur la mort* de Bossuet, et qui, par la puissance de l'inspiration, la variété des thèmes ou la vigueur du rendu, est assurément l'une des œuvres maîtresses de Cyprien.

## IV

Les instructions pastorales. — La toilette des femmes : le *De habitu virginum*. — La prière : le *De dominica oratione*. — La résignation chretienne : le *De bono patientiae*. — L'aumône : le *De opere et eleemosynis*. — L'envie : le *De zelo et livore*. — Caractères communs à ces traités. — Emprunts à Tertullien. — Souci des applications.

Les trois traités ou discours que nous venons d'étudier, tous trois des ouvrages de circonstance, sont de beaucoup ce qu'il y a de plus intéressant, et de plus vivant, dans cette partie de l'œuvre de saint Cyprien. A vrai dire, ce sont les seuls opuscules de ce groupe qui soient réellement originaux. Les traités de discipline proprement dits, qui ont aussi la forme de sermons, sont très inférieurs; et même ils déconcertent un peu le lecteur, soit par la banalité du fond, soit par la manie d'imitation qu'on y surprend. Plusieurs d'entre eux sont presque de simples adaptations des ouvrages qu'avait composés Tertullien sur les mêmes sujets.

Le *De habitu virginum* a été écrit en 249, au début de l'épiscopat. C'est une instruction pastorale ou une allocution, adressée aux vierges consacrées à Dieu. L'auteur veut les mettre en garde contre les dangers de la coquetterie. Après un éloge pompeux de la discipline chrétienne, il rappelle que tout fidèle doit considérer son corps comme le temple de Dieu. Les vierges occupent dans l'Église une place d'honneur, mais elles courent de grands périls. Elles ne doivent pas se parer pour les hommes;

elles ne doivent plaire qu'à Dieu. La richesse n'est pas une excuse; car les riches doivent faire un meilleur usage de leur fortune. D'ailleurs, la parure ne convient pas à une honnête femme. Tous les artifices de toilette sont des inventions diaboliques, et c'est une impiété de changer l'œuvre de Dieu. Les vierges doivent éviter toutes les distractions profanes; elles ne doivent pas assister aux noces, ni fréquenter les bains publics. En terminant, l'orateur les exhorte à se montrer toujours dignes de leur situation privilégiée.

Considéré en lui-même, l'opuscule ne manque pas d'agrément. Mais il vaut surtout par la mise en œuvre; car il ne renferme presque rien de nouveau. Cyprien imite en même temps deux traités de Tertullien : tantôt le *De virginibus velandis,* tantôt le *De cultu feminarum.* Les emprunts de détail sont fort nombreux. Même des développements entiers ne sont guère qu'une paraphrase du texte de Tertullien : par exemple, les railleries sur les artifices de toilette et les modes extravagantes, sur l'usage du fard, des pendants d'oreille et autres bijoux, sur la manie de se peindre les yeux ou de se teindre les cheveux, sur toutes ces inventions bizarres dont les femmes du temps usaient et abusaient au point de se rendre méconnaissables. L'influence du modèle est visible jusque dans le tour de phrase et les procédés d'exposition. Tertullien s'était mis lui-même en scène, à la fin du traité sur le *Voile des Vierges;* de même, Cyprien, par ses derniers mots, se recommande aux prières de son aimable public : « Souvenez-vous seulement de nous, dit-il, quand la virginité commencera d'être honorée en vous. » Ces rencontres, et bien d'autres, prouvent que l'é-

vêque de Carthage, en écrivant le *De habitu virginum,* avait sous les yeux les deux traités de son maître. On peut dire que toutes les idées, tous les arguments, les exemples, même les plaisanteries, tout est pris à Tertullien. Seulement, Cyprien dispose autrement les matériaux, adoucit les tons trop violents, ajoute quelques conseils.

Le *De dominica oratione,* écrit vers 252, a été composé peut-être, comme l'ouvrage analogue de Tertullien, pour les cérémonies du baptême, qui comprenaient une explication du *Pater.* L'auteur montre d'abord l'importance des préceptes de l'Évangile, notamment de la prière enseignée aux hommes par le Christ. Il définit ensuite l'attitude recueillie qui convient pour prier. Puis il reproduit le texte de l'oraison dominicale employé alors dans l'Église de Carthage, et commente longuement ce texte, mot par mot. Il termine par des considérations générales, mêlées de conseils pratiques. Il fait l'éloge du *Pater,* qui contient et résume tout; il recommande de prier souvent à l'exemple du Christ, mais surtout aux heures consacrées, d'écarter alors toute pensée profane, et de joindre l'aumône à la prière. — Dans ce traité, Cyprien s'est constamment inspiré du *De oratione* de Tertullien. Il lui a emprunté l'idée générale, beaucoup de détails, et même bien des expressions. Mais il a modifié assez habilement les proportions des développements. Tertullien parlait plutôt de la prière en général; le commentaire du *Pater* était chez lui assez sommaire, et n'occupait guère plus d'un quart de l'ouvrage; le reste était rempli par des recommandations minutieuses, des discussions ou des polémiques, sur les conditions matérielles de la priere. Au con

traire, l'opuscule de Cyprien traite avant tout, et spécialement, de l'oraison dominicale. Le commentaire du *Pater*, beaucoup plus long et plus complet, y devient le centre du développement; ce qui donne à l'ouvrage plus d'unité et d'harmonie.

Beaucoup moins personnel encore est le *De bono patientiae*, qui date du printemps de 256. Cyprien y suit le *De patientia* de son maître avec une fidélité presque servile. A l'exemple de Tertullien, et dans le même ordre, il s'attaque d'abord aux philosophes, montre la différence entre la patience qu'ils ont prêchée et celle des chrétiens, propose comme idéal la patience de Dieu, puis celle du Christ. Dans le reste de l'opuscule, il s'écarte un peu du plan de son modèle, mais il continue à reproduire presque toutes ses idées et ses arguments : patience des patriarches, des prophètes, de tous les Justes de l'Ancien Testament; nécessité de la patience pour supporter les misères de la vie humaine, pour se défendre contre les tentations du diable, les persécutions, les vices, les maladies, et l'adversité; conséquences fatales de l'impatience; éloge de la patience, qui soutient et complète les autres vertus. Seule, la fin appartient en propre à Cyprien, qui exhorte les fidèles à abandonner toute idée de vengeance contre les ennemis de l'Église. D'ailleurs, son traité est mieux proportionné. Il a supprimé la plupart des digressions de Tertullien, il s'efface plus que lui, il donne beaucoup plus de place aux citations bibliques, et il se préoccupe davantage de son public, des leçons pratiques à tirer du sermon. Malgré tout, cet ouvrage, plus encore que les précédents, n'est en grande partie qu'une adaptation.

Pour les deux traités dont il nous reste à parler,

Cyprien ne semble pas avoir eu de modèle. Mais le fond n'en est guère plus original. Des textes de l'Écriture, commentés ou paraphrasés avec complaisance, des exemples bibliques, quelques lieux communs de morale, de fréquentes apostrophes aux fidèles, et c'est tout. Dans le *De opere et eleemosynis,* composé entre 253 et 256, l'auteur se contente de montrer que l'aumône est pour les chrétiens un devoir, d'affirmer qu'on ne doit pas craindre de s'appauvrir, de combattre l'avarice, et d'engager les riches à être généreux. Dans le *De zelo et livore,* écrit en 256 ou 257, il établit simplement que l'envie est un des moyens imaginés par le diable pour égarer l'homme, qu'elle est la cause d'une foule de vices, de crimes et de tourments, qu'elle a été condamnée par le Christ et par les apôtres, que les chrétiens doivent être en garde contre cette passion fatale. Malgré l'habileté de la mise en œuvre, l'invention paraît bien maigre.

A ne considérer que le fond, on ne trouve donc rien d'original dans les cinq traités de discipline proprement dits; et l'on s'étonne d'abord un peu de l'estime où les tenait saint Augustin. Trois de ces traités ne sont guère que des adaptations d'ouvrages de Tertullien; et les deux autres sont de conception médiocre. Le grand évêque de Carthage, si personnel en d'autres domaines, n'a su ici que paraphraser des textes, ou répéter ce qu'un autre avait dit avant lui. Et, dans ses imitations, l'on doit reconnaître que le disciple est resté généralement fort au-dessous du maître.

Cependant ces traités sont loin d'être indifférents. Si le fond en est banal ou d'emprunt, ils valent souvent par la forme, par le détail, où se montrent net-

tement le tour d'esprit de Cyprien et le caractère particulier de son éloquence. Ces opuscules ont d'abord le mérite d'être fort bien construits; sans parler de l'élégance du style, ils attestent partout le souci de la composition, le sens des proportions harmonieuses. Tous les éléments d'emprunt y sont adroitement combinés et heureusement fondus. Les lieux communs mêmes y sont souvent renouvelés et animés par l'application que l'orateur en fait aux circonstances. Par exemple, dans le *De dominica oratione* et dans le *De zelo et livore,* on relève des allusions précises aux schismatiques de Rome et de Carthage. — Le *De bono patientiae* est, en ce sens, très caractéristique. Cyprien, comme nous l'avons vu, y copie ordinairement Tertullien; et pourtant son ouvrage était très actuel d'intention et de fait. Lui-même nous en avertit, dans sa lettre à Jubaïanus: « Nous conservons, écrivait-il, nous conservons patiemment et doucement la charité de l'âme, l'honneur de notre collège, le lien de la foi, la concorde de l'épiscopat. C'est pour cela qu'avec les ressources de notre médiocre talent, avec la permission et l'inspiration du Seigneur, nous venons d'écrire un livre intitulé *De bono patientiae;* et nous te l'avons envoyé en raison de notre mutuelle affection ». Ainsi, ce livre, qui nous semblait d'abord très impersonnel, se rattache directement aux polémiques du temps. En effet, il s'éclaire et s'anime à la lumière des circonstances historiques. Voici des allusions évidentes aux troubles de la communauté de Carthage: « La charité est le lien de la fraternité, le fondement de la paix, la garantie solide et durable de l'unité... L'apôtre a prouvé qu'on ne pouvait conserver ni l'unité ni la paix, si les frères ne se faisaient des

concessions mutuelles, et si à force de patience ils ne préservaient le lien de la concorde ». Et plus loin : « C'est l'impatience qui dans l'Église fait les hérétiques; c'est elle qui les pousse à la révolte, comme les Juifs, contre la paix et la charité du Christ, et qui les entraîne aux hostilités, aux haines furieuses ». La pensée de l'orateur se précise encore à la fin du discours. Il engage les chrétiens de Carthage à ne point s'efforcer de tirer vengeance des ennemis de l'Église, païens, Juifs ou hérétiques : « Un très grand nombre d'entre vous, je le sais, mes très chers frères, trouvent bien lourd le poids des injures dont on les accable, ils s'en irritent, ils désirent être vengés promptement de ceux qui s'acharnent contre eux et les frappent. Aussi dois-je m'expliquer là-dessus en finissant Au milieu des flots et des tourbillons du monde, au milieu de ces persécutions que nous font subir les Juifs, les Gentils et aussi les hérétiques, attendons patiemment le jour de la vengeance, et ne hâtons point par nos plaintes, par une précipitation inopportune, l'heure du châtiment ». Les derniers mots de l'évêque trahissent bien sa préoccupation dominante : « Songeons à la patience du Seigneur Jésus, mes très chers frères, songeons-y dans les persécutions et dans nos souffrances. Confiants dans son arrivée, obéissons-lui en tout; ne nous hâtons point de nous défendre avant le Seigneur, nous les serviteurs, par un empressement impie et insolent. Tenons-nous tranquilles, au contraire, et appliquons-nous, et veillons de tout notre cœur, et soyons fermes pour tout supporter, et observons les préceptes du Seigneur. Ainsi, quand viendra le jour de la colère et de la vengeance, nous ne serons pas punis avec les impies et les pécheurs, mais nous

serons honorés avec les Justes et ceux qui auront eu la crainte de Dieu ». On voit comment le lieu commun, l'idée prise à Tertullien, se tourne ici chez l'évêque de Carthage en une grande leçon de charité.

En dehors même des allusions aux circonstances historiques, ce qui est frappant dans tous ces traités, c'est le souci des applications. Autant Cyprien se préoccupe peu de renouveler la méthode de démonstration, autant il cherche à tirer de tout des conseils pratiques. Il veut qu'on demande toujours aux livres saints des règles de conduite : « Les préceptes évangéliques, dit-il, ne sont pas autre chose que des enseignements divins, les fondements de l'édifice de la foi, les appuis solides de la foi, la nourriture fortifiante du cœur, le gouvernail des fidèles pour le chemin à suivre, la sauvegarde du salut. En instruisant sur la terre les esprits dociles des croyants, ces préceptes les conduisent au royaume des cieux ». Il subordonne tout à cette préoccupation constante de la direction des âmes. Les grands principes de la morale ou de la discipline chrétienne l'intéressent surtout en raison de l'utilité immédiate. Par exemple, il s'était inquiété des scandales causés par des vierges consacrées à Dieu. Il saisit cette occasion de leur rappeler leurs devoirs; mais, des généralités, il passe vite aux faits précis qui motivaient en partie le traité. Il énumère les dangers de la parure et de la coquetterie; pour éviter aux vierges les occasions de péché, il leur interdit de se montrer dans les cérémonies des noces et de se baigner dans les bains publics. De même, dans le *De dominica oratione*, il ne se contente pas de commenter le *Pater*. Il en tire des conclusions pratiques : il insiste sur la nécessité du recueillement; il recommande aux fidèles

de se conformer à l'usage nouvellement établi, de prier régulièrement le matin et le soir ; et il déclare la prière inefficace, si l'on n'y joint l'aumône.

Il revient sans cesse sur cette question de l'aumône, qu'il considérait comme l'un des devoirs essentiels du chrétien. Et l'on ne s'étonne pas qu'il en ait fait l'objet d'un traité. Si cet opuscule est pauvre d'idées, il est riche en conseils, en chaleureuses exhortations. L'évêque est dur pour ceux des fidèles de Carthage qui se dérobaient aux bonnes œuvres : « Maintenant, dit-il, nous voyons dans l'Église certaines gens dont les oreilles sont fermées et le cœur aveuglé. Ces gens-là ne se laissent point éclairer par les avertissements salutaires de l'Esprit. Rien d'étonnant à ce qu'ils méprisent les leçons du serviteur de Dieu, puisque nous les avons vus mépriser le Seigneur lui-même. Pourquoi t'applaudir de ces pensées ineptes et sottes, comme si la crainte et l'inquiétude de l'avenir t'interdisaient les bonnes œuvres ? Pourquoi te retrancher derrière des ombres et des fantômes de prétextes ? Avoue donc la vérité ; puisque nous savons et que tu ne peux nous tromper, révèle-nous tes raisons secrètes et cachées. Ton âme est assiégée par des ténèbres stériles ; la lumière de la vérité s'en est retirée ; et ton cœur tout charnel est aveuglé par les épais et profonds brouillards de l'avarice. Tu es prisonnier, tu es esclave de ton argent ; tu es retenu par les chaînes et les liens de la cupidité ; toi qu'avait délié le Christ, tu es lié de nouveau. Tu veux sauver ton argent ; mais tu as beau le sauver, il ne te sauve pas. Tu grossis ton patrimoine, mais il t'écrase de son poids ». Plus loin, il s'en prend aux élégantes qui trouvent toujours de l'argent pour leur luxe, et jamais pour les pau-

vres. Il répond aux chrétiens qui alléguaient les charges de famille, le nombre de leurs enfants. Pour effrayer les avares, comme tel sermonnaire du Moyen Age, il évoque le diable en personne ; et le diable, aux prises avec le Christ, le raille du peu de dévouement de ses fidèles, du peu d'empressement qu'ils mettent à lui obéir en secourant leurs frères. A ces invectives contre l'avarice s'oppose un bel éloge de la charité chrétienne. Le spectacle d'un homme qui fait l'aumône a pour témoins Dieu, le Christ, les anges ; et c'est une fête plus belle que toutes les fêtes profanes. D'ailleurs tous les hommes sont égaux ; Dieu veut cette égalité, qu'on doit rétablir par la charité.

On voit en quoi Cyprien diffère de Tertullien, même quand il l'imite de très près, même quand il le copie. Les ouvrages de Tertullien, bien qu'ils aient souvent la forme d'allocutions aux fidèles, étaient avant tout des traités, où l'auteur se proposait surtout d'établir une thèse. L'évêque de Carthage n'a pas la féconde invention, ni la puissante logique de son maître ; mais il a l'esprit pratique, la finesse de l'observation morale, le souci de l'utile, la charité, l'onction. Il a souvent aussi de la grâce, parfois une grande délicatesse, comme dans certaines de ses exhortations aux vierges. Il a le sens de l'à-propos, il excelle à trouver le conseil de circonstance et le mot juste, sans se perdre pourtant dans le détail trop minutieux, mais en subordonnant tous ses avis à la pensée toujours présente d'un haut idéal chrétien. S'il est très inférieur à Tertullien comme logicien et comme docteur, il prend sa revanche comme moraliste et comme sermonnaire.

## V

Comment Cyprien a compris le sermon. — Rôle des citations bibliques. — Commentaire des textes sacrés. — Peintures morales. — Conseils pratiques et aspirations mystiques. — Caractère de cette éloquence.

Les instructions pastorales, comme les discours de circonstance, sont de précieux documents sur la prédication de saint Cyprien. Nous avons montré la singulière inégalité de l'orateur dans ces deux catégories d'ouvrages : autant les discours de circonstance sont vivants, vigoureux et originaux, autant les instructions pastorales sont faibles de conception, banales en leur fond, et ternes, sauf quand l'orateur touche aux affaires du jour et tire des lieux communs de la morale chrétienne un conseil d'une application immédiate. Ce contraste si frappant, entre deux classes d'œuvres qui datent à peu près du même temps, nous paraît s'expliquer par le caractère même de la prédication de Cyprien.

D'un bout à l'autre de son épiscopat, il a eu la même conception du sermon. Il se propose simplement de rappeler et de faire comprendre aux fidèles les préceptes divins. L'essentiel pour lui, c'est de recueillir et de classer la série des textes sacrés qui doivent constituer la charpente du discours. Il va sans dire que l'emploi des citations bibliques n'a rien de particulier à Cyprien ; on les rencontre en

grand nombre chez tous les sermonnaires, et c'est la loi même du genre. Ce qui est spécial à Cyprien, c'est le rôle tout à fait prédominant, presque tyrannique, que joue chez lui la citation. Tertullien commençait par construire un plan rationnel, puis il cherchait des textes à l'appui des raisonnements. Chez Cyprien, le raisonnement, l'idée même, est inséparable de la citation. On peut dire sans exagération que, chez lui, de la citation naît l'idée. Sans sa Bible, il ne saurait plus ni parler ni écrire, il ne penserait pas. Donc, à ses yeux, l'objet unique du sermon est de rassembler les préceptes de l'Écriture, de les classer, de les éclairer, de les mettre en valeur. C'est pour cela que, parmi ses ouvrages, nous rencontrons deux grands recueils de textes sacrés; et assurément, dans sa pensée, ce n'étaient pas les moins importants de ses traités. Comme il nous le dit lui-même, il s'était proposé de réunir ainsi des matériaux à l'usage des prédicateurs et des polémistes. En fait, la plupart des chapitres de ces deux recueils, surtout le troisième livre des *Testimonia*, par le simple classement des textes, sont déjà des esquisses, des plans de sermons. L'évêque de Carthage ne s'est pas fait faute d'utiliser lui-même, pour sa prédication, ses propres recueils de témoignages bibliques. Par exemple, dans le traité *De opere et eleemosynis*, les textes allégués sont à peu près les mêmes que dans le long chapitre des *Testimonia* intitulé *De bono operis misericordiae*. Nous saisissons là, sur le vif, le procédé de Cyprien dans la préparation de ses traités ou de ses homélies; une fois ses textes réunis et classés, il était bien près de considérer que le discours ou le livre était fait.

Restait pourtant à commenter ces passages de

l'Écriture. C'était pour l'orateur la chose du monde la plus simple. L'évêque de Carthage ne se mettait en frais ni d'imagination ni de critique. Il respectait trop les paroles divines pour prendre avec elles beaucoup de libertés; et il était trop peu philosophe pour en chercher le sens profond. Son exégèse est d'une candeur merveilleuse, d'une simplicité évangélique. Très différent en cela d'un Tertullien ou d'un Augustin, il s'interdit presque toujours les hardiesses de l'interprétation allégorique; s'il en use parfois, c'est pour les passages dont la signification allégorique était admise par tous les docteurs, et dès longtemps. D'ailleurs, il n'aurait eu aucune raison de torturer les textes. Il ne s'efforce point de les tirer à lui, de les plier à ses propres conceptions; au contraire, il se prête, se livre à eux, avec la simplicité de cœur et la droiture des vrais chrétiens. Il s'en tient au sens littéral, car il ne cherche dans l'Écriture que des règles de conduite.

C'est dans l'exposé de ces règles, autrement dit, dans le domaine de la morale et de la discipline, que sa personnalité intervient. D'une part, puisqu'il veut trouver un remède au mal, il est amené naturellement à décrire les défauts ou les vices qu'il combat; d'où ces vigoureuses peintures morales et ces véhémentes invectives, qui parfois se concentrent en un grand tableau de mœurs, riche en couleurs. D'autre part, il tourne les témoignages de l'Écriture en conseils pratiques : il le fait avec une précision et une autorité très remarquables, souvent avec un rare bonheur d'expression. Au milieu de ces recommandations et de ces peintures satiriques, il s'anime peu à peu. Dès qu'il s'agit du sort des âmes confiées à sa charge, la charité du chrétien et le dé-

vouement de l'évêque entrent en jeu. Puis l'imagination s'en mêle, une imagination mystique qu'on ne s'attendait point à trouver dans cet esprit très pratique. Ce mysticisme n'est, d'ailleurs, nullement compliqué; c'est le mysticisme du chrétien ardent qui se sent toujours sous la main de Dieu, et qui vit pour Dieu, dans l'attente de la fin du monde et des joies du Paradis. Mais ces envolées suffisent pour jeter quelques fleurs sur la sévérité un peu nue des préceptes moraux. De tout cela, de ce mélange des citations bibliques, des peintures de mœurs, des invectives, des conseils et des aspirations mystiques, naît souvent une éloquence vigoureuse, entraînante, presque poétique.

Étant donné cette conception du sermon, on ne s'étonne plus que les discours de circonstance soient très supérieurs aux autres. Dans une œuvre oratoire ainsi comprise, l'élément de vie, ou, tout au moins, d'intérêt littéraire, n'est assurément ni le long défilé des textes de l'Écriture, ni le commentaire de ces textes, nécessairement un peu sec et terre à terre chez un homme si étranger aux spéculations. La source de vie et d'éloquence ne peut se trouver que dans les conclusions, conseils, peintures morales, exhortations. Or les conseils seront d'autant plus utiles et d'autant plus précis, les peintures d'autant plus vives, et les exhortations d'autant plus pressantes, que la situation de l'Église sera plus critique. Le talent oratoire de Cyprien devait donc grandir ou faiblir suivant le cours des événements. Ce n'est pas lui qui a changé; ce sont les circonstances, et, avec elles, la matière de son éloquence. Dans les sermons proprement dits, en temps de paix religieuse, il réussit plus difficilement à animer

les lieux communs de la morale chrétienne. Il pille Tertullien ou aligne ses textes. Mais, des livres de son modele ou de ses textes, comme il n'est ni un penseur original, ni philosophe, ni dialecticien, il ne peut tirer que des conclusions trop générales, un peu banales par leur généralité même, ou de menus préceptes moraux. Il vaut seulement alors par la forme, par ses fines observations psychologiques, par le soin du détail, par l'onction naturelle de sa parole. Au contraire, que son Église soit décimée par la persécution, troublée par le schisme, ou désolée par la peste, l'homme grandit aussitôt, l'évêque court à son poste, l'orateur s'élève sans effort à la haute éloquence. Ses défauts mêmes deviennent alors des qualités. La faiblesse de son exégèse est une force en face du danger, auquel il oppose la simplicité de la parole divine. Grâce à son sens pratique, ennemi des aventures de la pensée, il voit juste, trouve les raisons qui rassurent, les mots qui entraînent, les solutions qui rallient tous les suffrages.

Homme d'action et de lutte, sa véritable éloquence devait être une éloquence d'action. Les meilleurs de ses sermons, ce sont les discours sur les apostats et sur la peste, ou encore les admirables lettres qu'il écrivait aux confesseurs pendant les persécutions. Dans un autre genre, on doit citer sa courte allocution aux évêques africains pour l'ouverture de la fameuse séance du 1er septembre 256. A en juger par cette harangue, pleine d'autorité, et de mordante ironie, on peut croire que les plus beaux de ses discours n'ont point été recueillis ou ont péri : ceux qu'il prononça dans les conciles de Carthage.

# CHAPITRE IV

## LA CORRESPONDANCE.

### I

Physionomie actuelle du recueil de lettres. — Comment il s'est formé. — Éléments dont il se compose. — Lettres de contemporains. — Les correspondants de Cyprien. — Lettres synodales. — Correspondance personnelle de Cyprien. — Lettres relatives aux persécutions. — Lettres relatives aux polémiques. — Lettres diverses. — Caractère de cette correspondance.

Précisément parce que Cyprien est avant tout un homme d'action, la partie la plus vivante de son œuvre est sa correspondance. Ses traités, même les plus intéressants, laissent cette impression singulière, que l'homme était supérieur à ses livres. Les lettres nous le révèlent tout entier, au moins dans son rôle d'évêque.

Le recueil, dans les meilleures éditions modernes, comprend 81 lettres, de dimensions et de provenance assez diverses. Elles sont rangées aujourd'hui, à peu de chose près, dans l'ordre chronologique. Mais il s'en faut que la correspondance se présente ainsi dans les manuscrits. D'abord, aucun d'eux ne la contient tout entière ; puis, ils diffèrent presque

tous les uns des autres par le nombre et l'ordre des pièces reproduites. En réalité, cette correspondance se compose d'une série de groupes indépendants, où les lettres se sont juxtaposées de bonne heure, parfois suivant la fantaisie ou le dessein particulier d'un copiste, le plus souvent d'après l'affinité des sujets, et même d'après certaines indications fournies par l'auteur. Pour comprendre comment s'est constitué, sinon le recueil actuel, considéré dans son ensemble, du moins chacun des groupes rationnels dont il est formé, on doit commencer par interroger Cyprien lui-même.

L'évêque de Carthage, on n'en saurait douter, conservait avec soin une copie de chacune de ses lettres; car toutes étaient des actes d'un caractère plus ou moins officiel, et, par là même, elles devenaient aussitôt des pièces d'archives. Très souvent, il renvoie ses correspondants à des lettres antérieures, même quand elles avaient été adressées à d'autres personnes. Il transcrit volontiers des passages de lettres écrites ou reçues par lui. Ou bien, il en expédie une copie. Par exemple, il communique à ses collègues africains les instructions qu'il avait transmises au clergé de Carthage; vers le même temps, il communique aux clercs de Carthage sa correspondance avec l'évêque Caldonius et avec l'Église de Rome. De même, il envoie au clergé romain sa réponse à un groupe de *lapsi*, et d'autres documents ; plus tard, il adresse au pape Cornelius une copie de sa lettre aux confesseurs du parti de Novatianus. Dans l'affaire du baptême des hérétiques, il transmet à divers évêques les pièces antérieures relatives à ce débat.

Tous ces faits montrent quelle importance Cyprien attachait à ses lettres, et avec quel soin il les conser-

vait. Quelquefois, il invitait ses correspondants à en multiplier les copies, à les faire lire ou transcrire autour d'eux, à les répandre par tous les moyens. Vers la fin de 250, il écrit au clergé de Carthage, en lui envoyant sa correspondance avec l'Église de Rome: « Je vous ai transmis des copies de ces lettres pour vous les faire lire. Quant à vous, veillez, aussi activement que vous le pourrez, à ce que ces lettres écrites par moi et les réponses soient portées à la connaissance de nos frères. De plus, tous les étrangers, les évêques mes collègues, ou les prêtres, ou les diacres, qui seront présents à Carthage ou qui y viendront, devront être mis par vous au courant de tout cela. Et s'ils veulent prendre des copies de ces pièces pour les emporter dans leur pays, donnez-leur l'autorisation de le faire. D'ailleurs, j'ai déjà mandé au lecteur Satyrus, notre frère, de faciliter cette transcription à tous ceux qui le désireraient. Il importe, en effet, pour rétablir même provisoirement la paix dans les Églises, que toutes se mettent entièrement d'accord ». Peu de temps après, à propos d'instructions complémentaires, il écrit encore à ses clercs : « Lisez cette même lettre aussi à mes collègues, à tous ceux qui seront présents ou qui viendront à Carthage ; car il faut que nous soyons unanimes et pleinement d'accord dans la conduite à suivre pour le traitement et la guérison des *lapsi* ». On voit, par ces exemples, que Cyprien s'efforçait d'assurer à ses lettres la plus grande publicité, et d'en répandre des copies en tout sens. Le fait est important à noter pour l'histoire critique de sa correspondance.

Ce n'étaient pas seulement des pièces isolées, c'était souvent un groupe de pièces relatives à une même question, que l'évêque de Carthage communi-

quait à ses correspondants, pour les tenir au courant de la situation. Il forma lui-même ainsi, avec des lettres écrites ou reçues par lui, une série de petits dossiers, dont chacun résumait ses opinions ou ses instructions sur un point donné, et qu'il transmettait volontiers aux intéressés pour éviter de trop longues explications ou des redites. D'après les indications qu'il nous fournit d'une façon plus ou moins directe, nous pouvons encore aujourd'hui déterminer assez exactement la composition de plusieurs de ces dossiers.

Vers le milieu de l'année 250, Cyprien adressait au clergé romain un recueil de treize lettres, recueil destiné à prouver que, pendant la persécution, il n'avait négligé aucun de ses devoirs d'évêque. Un peu plus tard, et toujours pour l'édification de l'Église de Rome, il complétait ce dossier par l'envoi d'un nouveau groupe de six lettres. Vers le même temps, il transmettait à son collègue Caldonius, et à de nombreux évêques africains, une collection de cinq pièces sur la façon de traiter les *lapsi;* c'était comme un extrait du dossier précédent, extrait qui résumait sa politique et ses conclusions sur un point particulier. — En 256, nous le voyons former un autre dossier, qui comprenait les pièces relatives au baptême des hérétiques. Il renvoyait volontiers à ce recueil, et ne négligeait aucune occasion de le faire circuler dans l'intérieur des provinces africaines. Ce dernier dossier est d'autant plus intéressant pour nous, que dans la correspondance on le voit grossir peu à peu. Dans les allusions successives qu'y fait l'auteur, il s'enrichit régulièrement de pièces nouvelles, ajoutées une à une, à mesure que s'étend la propagande. Cet exemple suffit à montrer comment se sont for-

més tout naturellement, par les nécessités de la polémique, les premiers groupes de lettres.

Ces dossiers, ainsi constitués par Cyprien lui-même, pour des raisons d'ordre pratique et sans aucune arrière-pensée de gloire littéraire, ont été le point de départ des groupements plus complexes qui se sont dessinés plus tard. En vertu des lois de l'affinité, les lettres qui se rapportaient aux mêmes sujets ou aux mêmes personnes ont grossi les recueils déjà formés. Il y a eu, semble-t-il, deux systèmes principaux de groupement. Le premier avait pour base l'analogie des sujets : d'où les collections de pièces sur la persécution de Dèce, sur les schismes, sur le baptême des hérétiques, sur la persécution de Valérien. L'autre système tendait à réunir les lettres adressées aux mêmes correspondants : aux papes, aux clercs et confesseurs romains, au clergé de Carthage, aux évêques africains. Quelques copistes paraissent s'être efforcés de combiner les deux méthodes précédentes ; dans la série des pièces d'une même période et relatives à une même affaire, ils introduisaient la classification par personnes. Ce système mixte a fini par prévaloir ; et c'est, à peu près, celui de nos éditions modernes.

Pendant tout le Moyen Age, à en juger par le contenu des manuscrits, la plupart de ces groupes ont dû circuler isolément. Souvent, plusieurs d'entre eux étaient réunis, ou plutôt juxtaposés comme au hasard, à la suite des traités de Cyprien. Mais on peut douter qu'il ait existé, avant les temps modernes, une collection complète de toutes les pièces de la correspondance. Rufin dit, il est vrai, que « tout le corps des lettres de saint Cyprien martyr est ordinairement rassemblé dans un seul manuscrit ». Si formel que paraisse ce témoignage, il n'en est pas

moins suspect; car rien ne le confirme. Rufin visait dans ce passage, soit une tradition manuscrite qui n'a pas laissé de traces, soit plutôt des recueils incomplets, où étaient seulement réunies un assez grand nombre de lettres. Au contraire, l'existence de groupes isolés est attestée par plusieurs écrivains : ainsi, Eusèbe fait allusion à la correspondance de Cyprien avec Fabios, évêque d'Antioche, et saint Jérôme à sa correspondance avec les papes. En tout cas, la comparaison des nombreux manuscrits conservés condamne l'hypothèse d'une édition complète, puisque aucun de ces manuscrits ne contient toute la correspondance, et puisqu'ils ne sont d'accord entre eux ni pour l'ordre ni pour le nombre des pièces.

En résumé, le recueil actuel a été formé et ordonné dans les temps modernes; mais il se compose d'éléments anciens, et tous authentiques. Il comprend divers groupes de lettres, qui ont été constitués de bonne heure, et dont l'origine remonte souvent à Cyprien lui-même. De là, dans cette correspondance, certaines lacunes, et certaines additions, qui à première vue peuvent sembler surprenantes. D'abord, des pièces isolées ont disparu : par exemple, la lettre à Firmilien de Césarée. Même des groupes entiers se sont perdus, comme les lettres à Fabios d'Antioche. Par contre, le recueil renferme un assez grand nombre de documents dont Cyprien n'est pas l'auteur, mais qui se rattachent à ses polémiques. Ces anomalies apparentes n'ont rien que de naturel, si l'on songe que les lettres de l'évêque de Carthage ne nous sont point parvenues sous la forme d'une collection méthodique, constituée une fois pour toutes, mais par groupes indépendants, de composition flottante, qui se séparaient ou se juxtaposaient, se ré-

duisaient ou s'enrichissaient, selon le caprice ou le dessein des copistes.

Telle qu'elle se présente à nous aujourd'hui, dans l'édition critique qui est la synthèse des divers recueils manuscrits, la correspondance renferme trois catégories de documents : 1° les lettres écrites par Cyprien; 2° une série de pièces officielles qui émanent des conciles du temps; 3° des lettres de contemporains.

Ces dernières sont au nombre de seize. Quelques-unes ont pour auteurs des Africains : Caldonius et autres évêques du pays; divers confesseurs carthaginois, pendant la persécution de Dèce; des évêques numides frappés par la persécution de Valérien. A ces lettres d'Africains s'ajoutent des lettres écrites par des correspondants d'autres régions : deux, du pape Cornelius; trois, du clergé romain pendant la vacance du siège épiscopal; deux, des confesseurs de Rome; une, de Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce. Tous ces documents sont fort précieux pour l'histoire religieuse du temps, et même, indirectement, pour l'étude de la correspondance personnelle de Cyprien.

Ces Africains et ces Romains, dont nous possédons des lettres, comptent parmi les principaux correspondants de l'évêque de Carthage. Ce sont peut-être, pour nous, les plus intéressants; car leurs propres déclarations nous renseignent exactement sur leur attitude, et même, parfois, nous permettent d'entrevoir leur physionomie. D'ailleurs, un bon tiers des lettres de Cyprien sont adressées aux mêmes personnages : quatre aux confesseurs carthaginois de la persécution de Dèce, une aux confesseurs numides, deux à l'évêque Caldonius ou à ses collègues, huit

au pape Cornelius, quatre au clergé romain, et quatre aux confesseurs de Rome. — Parmi les autres correspondants de Cyprien, c'est-à-dire ceux dont les lettres sont perdues, un seul a une personnalité vraiment historique, c'est le pape Stephanus. La plupart sont des évêques africains, dont nous ne connaissons guère que le nom : Eucratius, sans doute l'évêque de Thenae; Rogatianus, probablement évêque de Nova en Numidie; Pomponius, peut-être l'évêque de Dionysiana ; l'évêque numide Antonianus ; Caecilius, sans doute évêque de Biltha ; l'évêque maure Quintus, et Jubaïanus, qui était probablement son collègue en Maurétanie; Pompeius, évêque de Sabrata en Tripolitaine; Successus, sans doute évêque d'Abbir Germaniciana. Deux autres correspondants de Cyprien semblent avoir été des laïques : Florentius Puppianus, son ennemi personnel, à qui il envoya un éloquent mémoire justificatif; et le Magnus qui reçut la première réponse sur le baptême des hérétiques. Quelques lettres ont, par leur destination, un caractère collectif. Elles sont adressées à des groupes d'évêques ou à des communautés ; à six évêques réunis à Capsa pour une ordination ; à huit évêques numides ; aux fidèles de Furni, de Thibaris, d'Assuras. Ce qu'il y a de plus important dans cette dernière série, ce sont les dix-neuf lettres à la communauté de Carthage, soit au clergé seul, soit aux fidèles, soit, en même temps, aux fidèles et au clergé. Tous ces correspondants collectifs ou obscurs ne sauraient nous intéresser par eux-mêmes, comme ceux qui ont joué un rôle historique, ou comme ceux qui nous sont connus par leurs lettres. Cependant, ils méritaient une mention ; car ils attestent, par leur nombre même, l'activité de Cy-

prien, l'étendue de ses relations en Afrique et hors d'Afrique.

Outre les lettres écrites par des contemporains, il faut encore mettre à part les lettres synodales. On en compte six. La plus ancienne a été adressée au pape Cornelius par le concile de 252; les deux suivantes, au pape Lucius et à Fidus, par l'assemblée de 253; la quatrième, aux Églises espagnoles, en 254; la cinquième, aux évêques numides, en 255, la dernière, au pape Stephanus, en 256. Ces lettres synodales sont du plus haut intérêt pour l'histoire de l'Église; mais elles ne sont pas l'œuvre personnelle de Cyprien. Si elles figurent dans sa correspondance, c'est qu'elles se rattachent par bien des liens à ses propres lettres, et qu'elles ont été probablement rédigées sous ses yeux, ou par ses soins, au nom des conciles.

Six lettres synodales et seize lettres de contemporains, c'est un total de vingt-deux pièces, qui, sur les quatre-vingt-une du recueil, n'appartiennent pas à Cyprien. Restent cinquante-neuf lettres pour sa correspondance personnelle. Elle comprend plusieurs groupes distincts, dont la plupart se rapportent soit aux épreuves de l'Église, soit à l'une des controverses ou des querelles du temps. Quinze lettres sont relatives aux souffrances et à l'administration de la communauté de Carthage, pendant la persécution de Dèce; dix-sept, à l'affaire des *lapsi;* quatorze, aux schismes de Felicissimus et de Novatianus; quatre, au baptême des hérétiques; trois, à la persécution de Valérien; six, à diverses questions de discipline ou autres.

A première vue, toute cette correspondance a un caractère entièrement objectif, impersonnel. Aucune

lettre ne touche à des faits d'ordre privé, encore moins d'ordre littéraire. Toutes ont trait aux affaires de l'Église, soit de la communauté de Carthage, soit de l'Afrique chrétienne, soit de Rome, d'Espagne ou de Gaule. On se tromperait fort, cependant, si l'on n'attribuait à ce recueil qu'une valeur purement documentaire. C'est bien une vraie correspondance, très variée de fond, de forme et de ton, où se marquent nettement la personnalité de l'auteur et les différents aspects de sa physionomie.

Nombre de ces lettres sont des instructions pastorales. Elles datent toutes du temps des persécutions de Dèce ou de Valérien. Le fait n'a rien que de naturel : c'est seulement quand l'évêque était absent de Carthage, qu'il était dans la nécessité de mettre par écrit ses instructions. Les lettres de cette catégorie ont pour objets divers détails d'administration : nomination de clercs, secours aux pauvres ou aux confesseurs, mesures à prendre, conseils ou réprimandes. Cyprien se montre ici comme un habile administrateur, attentif et clairvoyant; minutieux, sans que le détail lui cache l'ensemble ; plein de bon sens et de fermeté, sans intransigeance; dévoué et bon pour ceux qui marchent droit, inflexible pour ceux qui manquent à leur devoir, mais prêt au pardon pour qui s'amende.

Dans plusieurs lettres aux confesseurs, il nous révèle un autre aspect de sa nature : le tour d'imagination mystique. Il envoie aux prisonniers de véritables sermons, d'une éloquence passionnée, poétique même, des « paroles enthousiastes », comme il dit lui-même. Il écrit aux confesseurs de Carthage, vers le début de la persécution de Dèce : « Oh ! l'heureuse prison qu'a illuminée votre présence ! Oh !

l'heureuse prison qui envoie au ciel les hommes de Dieu! O ténèbres plus brillantes que le soleil même, plus éclatantes que la lumière du monde! car c'est là qu'ont été placés les temples de Dieu, c'est là que vos membres ont été sanctifiés par vos divines souffrances..... Heureuses aussi les femmes qui sont avec vous! Elles partagent la gloire de votre confession; elles observent la foi du Seigneur; plus fortes que leur sexe, non seulement elles sont elles-mêmes tout près de la couronne, mais encore, par leur fermeté, elles ont donné l'exemple à toutes les autres femmes. Et, pour que rien ne manquât à la gloire de votre troupe, pour qu'avec vous fût honoré tout sexe et tout âge, des enfants mêmes ont été associés à votre glorieuse confession par la bonté divine ». Et, quelque temps après, s'adressant aux mêmes confesseurs : « Je suis, dit-il, transporté d'allégresse en vous félicitant, mes très vaillants et très heureux frères. J'ai appris votre dévouement et votre courage, dont l'Église notre mère se glorifie. Elle s'était glorifiée déjà, naguère, de la constance inébranlable de ses fils, à la nouvelle de la condamnation qui a frappé d'exil des confesseurs du Christ. Mais la confession présente, plus elle montre de force dans la souffrance, plus elle est éclatante et glorieuse. Le combat a grandi; on a vu grandir aussi la gloire des combattants. Vous n'avez pas été arrêtés dans la bataille par la crainte des tourments, mais les tourments mêmes ont redoublé en vous l'ardeur de combattre... Frappée d'admiration, la foule a assisté à la lutte céleste et spirituelle de Dieu, au combat du Christ. Elle a vu les serviteurs de Dieu rester debout, la voix haute, l'âme inébranlable, grâce à une vertu divine. Sans défense en ce qui

concerne les armes du monde, ils se croyaient assez armés des armes de la foi. Mis à la torture, ils se sont montrés plus forts que leurs bourreaux; les ongles de fer qui les serraient et les déchiraient, ont été vaincus par leurs membres serrés et déchirés... Oh! qu'il a été merveilleux, ce spectacle du Seigneur! qu'il a été sublime! qu'il a été grand! Et comme ils ont été agréables aux yeux de Dieu, cette fidélité et ce dévouement de son soldat! » Même enthousiasme dans les félicitations aux confesseurs romains, et, sept ans plus tard, aux confesseurs numides.

A ces effusions lyriques, on reconnaît l'homme dont l'imagination était hantée de visions. Nous avons signalé déjà, dans certains traités, ce singulier contraste entre le sens pratique de l'évêque et le mysticisme ardent du chrétien. D'ailleurs, Cyprien dominait jusqu'à ses rêves et ses enthousiasmes. Il ne donnait libre cours à son imagination que s'il le voulait. Autant il laissait sa pensée s'animer et se colorer dans ses adresses aux confesseurs, autant il a été calme à l'approche de son propre martyre : sa dernière lettre, où il rend compte de sa conduite et transmet ses instructions suprêmes, est admirable de simplicité et de bon sens dans l'héroïsme.

Ailleurs se montre à l'œuvre le docteur de l'Église, devenu l'avocat consultant de l'Afrique chrétienne. Plusieurs lettres sont des réponses à des questions posées, généralement sur des points de discipline, par des évêques, des clercs, de simples fidèles ou des communautés. Tantôt Cyprien répond brièvement; il se contente alors d'exposer nettement son avis, en l'appuyant sur des textes de l'Écriture. Tantôt, quand la question est plus grave ou plus controversée, il entre dans de plus longs développements, et justifie

à loisir son opinion dans une sorte de mémoire. Parfois la lettre prend les proportions et l'allure d'un véritable traité : par exemple, la lettre à l'évêque Caecilius sur la liturgie de l'Eucharistie, ou les réponses à Magnus, à Jubaïanus et à Pompeius sur le baptême des hérétiques. De là, dans les manuscrits, une confusion fréquente entre les lettres et les traités, souvent transcrits pêle-mêle. En effet, bien des lettres ont la physionomie de traités, et la plupart des traités ont la forme de discours ou de lettres. D'ailleurs, de part et d'autre, c'est la même méthode : l'auteur prend toujours les livres saints pour base de ses raisonnements.

Une foule de pièces se rapportent directement à l'histoire religieuse de cette période : aux persécutions, aux schismes, aux controverses. C'est l'objet de la plupart des lettres aux papes, aux clercs et aux confesseurs de Rome ou de Carthage, aux évêques africains. Ici encore, Cyprien procède de même. Il s'appuie sur l'autorité de l'Écriture, et rappelle tout le monde au respect de la discipline : toujours ferme sur le fond, conciliant dans la forme. Plusieurs lettres importantes de ce groupe sont destinées à justifier sa conduite, soit pendant la persécution de Dèce, soit à l'égard des schismatiques. Dans ces apologies personnelles, il apporte autant de franchise que de fermeté ; sans jamais se dérober, il va droit à la question, n'invoque que les faits.

Parmi ces lettres qui touchent à l'histoire religieuse, quelques-unes sont nettement polémiques, et précisent un trait de son talent, que nous a révélé déjà le pamphlet contre Demetrianus ou le *De lapsis* : une malice et une verve de satirique, que retient ordinairement la charité de l'évêque, mais qui se donnent

carrière à l'occasion. Dans ces lettres polémiques, il y a beaucoup de vie et d'esprit, un mélange original de discussions serrées, de justifications, d'attaques franches et d'invectives, de plaisanteries mordantes et d'ironie. Citons, en ce genre, les morceaux sur les schismatiques, les portraits de Felicissimus, de Novatus, de Novatianus et de ses partisans, ou encore, le portrait de Stephanus, vivement esquissé en quelques mots incisifs.

Ces qualités du polémiste se déploient surtout dans la lettre à Puppianus, un adversaire intraitable et venimeux. Cyprien ne le ménage guère, et lui rend coup pour coup. Dès le début, il raille l'orgueil de Puppianus, sa jactance depuis son demi-martyre, ses prétentions à l'austérité, à une vertu impeccable, du haut de laquelle il croit pouvoir juger son évêque : « J'avais cru, mon frère, que tu te tournais enfin vers la pénitence : pénitence bien justifiée chez un homme qui, dans le passé, avait recueilli à la légère et affecté de croire sur mon compte tant de prétendues infamies, tant de hontes, dignes de la malédiction même des Gentils. Eh bien! je m'en aperçois par ta lettre, tu es encore maintenant le même que tu étais autrefois; tu as encore de nous la même opinion, et tu persévères dans ton erreur. Craignant sans doute que ta gloire et la dignité de ton martyre ne soient souillées par un retour de communion avec nous, tu fais une enquête attentive sur notre conduite. Tu imites Dieu le juge, qui institue les évêques. Tu prétends juger, non pas moi — que suis-je en effet? — mais le jugement de Dieu et du Christ ». Puis il retourne contre son adversaire toutes ses accusations, sans négliger une occasion de se moquer de lui. Comme Puppia-

nus lui reprochait de manquer d'humilité, il lui rappelle malicieusement son attitude d'autrefois : « Tu as dit que les évêques devaient être humbles, parce que le Seigneur et les apôtres ont été humbles. Eh bien! mon humilité, tous les frères et même les païens la connaissent parfaitement et l'aiment. Toi aussi, tu la connaissais et tu l'aimais, quand tu étais encore dans l'Église, et en communion avec moi. Mais lequel de nous deux est loin de l'humilité? Est-ce moi, qui chaque jour me dévoue à mes frères, et qui accueille avec bienveillance, avec joie et reconnaissance, chacun de ceux qui reviennent à l'Église? Ou bien est-ce toi, qui te constitues évêque de ton évêque, et juge de ce juge que Dieu t'a imposé pour un temps? » Comme Puppianus déclarait que ses scrupules l'empêchaient de se réconcilier avec son évêque et de le reconnaître comme tel, Cyprien tourne en ridicule cette bizarre prétention : « Quel est cet orgueil insensé, cette arrogance, cette présomption, de citer à son tribunal les chefs, les évêques? Ainsi, à moins que je ne me justifie auprès de toi, et que je ne sois absous par ta sentence, voilà six ans que la communauté n'a pas eu d'évêque, ni le peuple de chef, ni le troupeau de pasteur, ni l'Église de pilote, ni le Christ de pontife, ni Dieu de prêtre! Que Puppianus nous vienne en aide et rende sa sentence, qu'il confirme le jugement de Dieu et du Christ!... Consens enfin, et daigne prononcer notre arrêt; daigne fortifier par l'autorité de ta décision ma situation d'évêque. Alors Dieu et son Christ pourront te rendre grâces, de ce que tu auras bien voulu rendre à leur autel et au peuple un pontife et un chef! » Puis il raille ses scrupules, sa sotte crédulité, qui l'ont amené à se

brouiller avec tous; et il ajoute spirituellement : « Puppianus est seul intègre, irréprochable, saint, modeste. Aussi n'a-t-il pas voulu se mêler à nous; il habitera seul dans le Paradis et dans le royaume des Cieux! » En terminant, il invite le rebelle à faire amende honorable. Comme il n'y compte guère, il lui donne rendez-vous au jugement dernier : « Tu as ma lettre, et j'ai la tienne. Toutes deux seront lues au jour du jugement, devant le tribunal du Christ ». Nous ne pouvons dire ce qu'on en pensera au jugement dernier. Mais, assurément, cette jolie lettre nous montre en Cyprien un polémiste plein de ressources, d'entrain et de malice.

On voit que, si les lettres de l'évêque de Carthage sont impersonnelles par le fond, elles ne le sont ni par la forme ni par le ton. Au contraire, sa personnalité s'y révèle tout entière : tantôt grave et vraiment épiscopale, dans les instructions aux fidèles ou les discussions doctrinales; tantôt enthousiaste, dans les lettres aux confesseurs; tantôt vive et spirituelle, dans les polémiques, où la justesse du coup d'œil et la modération de la pensée ne nuisent ni à la vivacité du tour ni à la verve. Sans y songer, Cyprien s'est peint dans cette correspondance, où il ne parle cependant que des affaires de l'Église, et où il n'intervient de sa personne que pour justifier son rôle d'évêque.

## II

Intérêt historique de la correspondance. — Idées de Cyprien sur la discipline et la hiérarchie ecclésiastique. — Comment Cyprien a compris son rôle d'évêque. — Place qu'il tient dans l'histoire de l'Église.

Si l'on considère le fond, la correspondance de Cyprien est un document historique de première importance. Elle est précieuse, d'abord, pour la connaissance des faits, de la suite des événements : qu'il s'agisse des persécutions, des schismes ou des controverses, elle éclaire d'une vive lumière l'histoire de l'Église, non seulement en Afrique, mais à Rome et dans une partie de l'Occident latin. De plus, elle contient une foule d'indications précises sur l'organisation ecclésiastique au IIIe siècle, sur la discipline et la liturgie du temps. Enfin — et c'est ce qui doit surtout nous arrêter ici, — elle nous renseigne exactement sur les idées et sur le rôle épiscopal de Cyprien.

L'évêque de Carthage invoque sans cesse les règles de la discipline chrétienne. Il en fait un éloge enthousiaste : « La discipline, dit-il, est la gardienne de l'espérance, le lien de la foi, le guide dans le chemin du salut, le stimulant et l'aliment d'un bon naturel, la maîtresse de vertu. Elle fait que l'on reste toujours fidèle au Christ et que l'on vit toujours pour Dieu. Elle fait parvenir aux promesses célestes et aux récompenses divines. S'attacher à elle, c'est

le salut; s'en éloigner et la négliger, c'est la mort ». La discipline est, pour Cyprien, la clef de voûte de l'Église. Elle est fondée sur le respect de la tradition; mais de la tradition, en tant que celle-ci est justifiée et d'accord avec les prescriptions de l'Écriture. Pas plus que Tertullien, Cyprien n'a la superstition de l'usage établi. Au besoin, il oppose la raison à la coutume : « Vainement, dit-il, certaines gens, convaincus d'erreur par la raison, nous opposent la coutume; comme si la coutume était plus grande que la vérité. Dans les choses spirituelles, il faut suivre la meilleure règle révélée par le Saint-Esprit ». Il a pour idéal les premières communautés chrétiennes, où l'on vivait uniquement pour Dieu et dans l'attente du Paradis. Il s'afflige de voir que la plupart des fidèles s'écartent de plus en plus de cet idéal. Il est sévère pour tous ceux qui violent les règles de la discipline, non seulement pour les révoltés ou les traîtres, mais pour les chrétiens tièdes, de conduite ou de pensée profane, même pour les évêques qui manquent à leur devoir. Il n'admet aucune excuse; car il croit à la toute-puissance de la volonté, aidée par la grâce. Tous les hommes reçoivent de Dieu la grâce : « L'Esprit saint n'est pas mesuré; il se répand tout entier sur le croyant. Si le jour naît également pour tous, si le soleil verse sur tous une lumière égale et semblable, à plus forte raison, le Christ, qui est le vrai soleil et le vrai jour, dispense dans son Église, avec une entière égalité, la lumière de la vie éternelle... La bonté du Christ, la grâce céleste, est partagée entre tous également, sans différence de sexe ou d'âge, sans acception de personnes; le don spirituel de la grâce est répandu sur tout le peuple de Dieu ». Cette

grâce pleine et entière, le chrétien l'a reçue au moment du baptême ; il est inexcusable, s'il la laisse diminuer en lui par l'accoutumance du péché. S'il est coupable, c'est qu'il le veut en toute liberté, ou qu'il l'a voulu. Ainsi la sévérité de Cyprien, d'accord avec son goût de l'ordre et de l'autorité, est justifiée encore par sa théologie.

La discipline a pour garantie la hiérarchie ecclésiastique. L'ordre sacerdotal comprenait alors en Afrique une hiérarchie déjà complexe, à sept degrés, peut-être à huit, probablement identique à la hiérarchie romaine du même temps. Cyprien se fait une haute idée du rôle du clergé, surtout des clercs d'ordre supérieur, évêque, prêtres et diacres. Plus nettement que les écrivains antérieurs, il identifie l'union avec l'Église et la véritable foi : « Se figure-t-il être avec le Christ, celui qui combat les évêques du Christ, celui qui se sépare de la société du clergé et du peuple? Celui-là porte les armes contre l'Église, il lutte contre le dessein de Dieu ». Il trouve naturel que les clercs, non seulement soient entretenus aux frais de la communauté, mais encore jouissent de certains privilèges sociaux. En revanche, il exige que tous les membres du clergé remplissent scrupuleusement leurs devoirs, et donnent l'exemple des vertus chrétiennes ; au besoin, il les rappelle d'un ton ferme au respect de la discipline.

A plus forte raison a-t-il une pleine conscience des devoirs et des droits de l'évêque. S'il flétrit sans hésitation ses collègues coupables, il maintient contre tous la dignité et l'autorité de l'épiscopat : « L'Église, dit-il, est fondée sur les évêques, et toute la conduite de l'Église est gouvernée par ces mêmes chefs ». Sauf le cas de déchéance, il n'admet pas

qu'on distingue entre l'Église et l'évêque. Il écrit à Puppianus : « Tu dois savoir que l'évêque est dans l'Église, et que l'Église est dans l'évêque : qui n'est pas avec l'évêque, n'est pas dans l'Église ». Pour lui, quiconque n'obéit pas à son évêque, tombe fatalement dans l'hérésie ou le schisme : « La seule cause des hérésies, dit-il, la seule origine des schismes, c'est le refus d'obéissance à l'évêque de Dieu ». Les membres du clergé doivent donner l'exemple de la déférence et de la soumission au chef de la communauté ; s'ils y manquent, ils doivent être aussitôt rappelés à l'ordre ; s'ils persistent, ils doivent être déposés ou excommuniés. Cyprien écrit à son collègue Rogatianus, qui se plaignait des menées d'un diacre mutin : « En vertu des droits de l'épiscopat et de l'autorité de la chaire, tu avais le pouvoir de punir immédiatement le coupable ; et tu étais certain que nous tous, tes collègues, nous aurions approuvé toutes les mesures que tu aurais prises, au nom de ta puissance sacerdotale, contre ton diacre insolent... S'il continue à t'irriter et à te provoquer par ses injures, use contre lui du pouvoir que te confère ta dignité ; ne crains pas de le déposer ou de l'excommunier ». Ce qu'il conseillait là à un collègue, il n'hésita pas à le faire lui-même, quand il vit des prêtres et des diacres de Carthage s'insurger contre son autorité. Se révolter contre son évêque, c'était, à ses yeux, se séparer de l'Église, entrer en guerre contre Dieu.

Cependant, s'il affirme les droits de l'évêque et du clergé, il fait la part du peuple, de l'assemblée des fidèles. Par exemple, il lui réserve un rôle important dans la désignation des clercs. Dans une lettre synodale qui a été rédigée sous son influence, on lit que le prêtre

doit être « choisi en présence du peuple, sous les yeux de tous, reconnu digne et capable par le jugement et le témoignage de tous »; que « les ordinations sacerdotales doivent être faites toujours publiquement avec l'approbation du peuple »; que cette règle s'applique également à l'élection ou à l'ordination des évêques, des prêtres, et des diacres. Sans doute, Cyprien veut que les candidats aux diverses fonctions soient proposés par l'évêque, et il s'indigne contre le prêtre Novatus qui avait ordonné un diacre « sans la permission et à l'insu » de son chef; mais il veut aussi que les choix soient approuvés par le suffrage populaire. Personnellement, il s'est toujours efforcé de se conformer à cette règle. S'il y manque par hasard pendant les persécutions, s'il crée d'office quelques clercs, il en avise aussitôt le clergé et les fidèles, et il s'excuse sur la nécessité. Ces excuses mêmes attestent son respect pour la règle : « Dans les ordinations de clercs, dit-il, mes très chers frères, nous avons coutume de vous consulter auparavant, d'examiner de concert avec vous le caractère et les mérites de chacun. Mais on ne doit plus attendre le témoignage des hommes, quand se sont exprimés les suffrages de Dieu ».

Même principe pour l'élection des évêques. Sans doute, le clergé local et les chefs des communautés voisines jouent un rôle en cette circonstance; et, quoiqu'un simple fidèle puisse être élu, on propose ordinairement au peuple un candidat qui a passé par tous les degrés de la hiérarchie. Mais l'élection ne peut se faire sans l'intervention du peuple. Telle est la procédure que Cyprien et ses collègues recommandaient aux Espagnols en 254 : « Conformément, disaient-ils, à la tradition divine et à l'usage aposto-

lique, il faut appliquer et observer avec soin la règle qui est observée chez nous et dans presque toutes les provinces. Pour que les ordinations soient régulières, les évêques les plus voisins de la même province doivent se rendre auprès du peuple dont on va ordonner le chef; et l'évêque doit être choisi en présence du peuple, qui connaît parfaitement la vie de chacun, et qui, dans un long commerce, l'a vu à l'œuvre ». Pour prouver que le pape Cornelius a été régulièrement élu, Cyprien allègue que Cornelius « est devenu évêque par la volonté de Dieu et du Christ, par le témoignage de presque tous les clercs, par le suffrage du peuple alors présent ». Il se sert du même argument pour démontrer la légitimité de sa propre élection ; il avait été choisi, dit-il, « par le suffrage du peuple entier ». Il va plus loin encore. D'accord avec ses collègues africains, il établit que l'assemblée des fidèles a non seulement le droit, mais le devoir, de repousser un évêque indigne : « Le peuple, s'il obéit aux préceptes du Seigneur, et s'il craint Dieu, doit se séparer d'un chef coupable, et ne point se mêler aux sacrifices d'un évêque sacrilège : d'autant mieux que ce peuple a le pouvoir, soit d'élire des évêques méritants, soit de récuser des évêques indignes ». L'autorité du chef n'est point ébranlée pour cela ; mais l'on n'arrive à l'épiscopat que si l'on est agréé par les fidèles, et l'on est maintenu dans le droit chemin par la crainte d'une déposition toujours possible.

Aux yeux de Cyprien, ce n'est pas seulement dans ces occasions solennelles, le jour d'une élection ou d'une destitution, que le peuple a le droit d'intervenir. On doit lui soumettre encore toutes les affaires importantes, et l'associer dans une large mesure au

gouvernement de l'Église. L'évêque de Carthage n'a pas manqué à ce principe dans l'affaire des *lapsi*. Il écrit à ses clercs : « Voici ce que demandent la bienséance, la discipline, et notre intérêt à tous. Les chefs se réuniront avec le clergé, et en présence du peuple des fidèles, que l'on doit honorer, eux aussi, en raison de leur foi et de leur crainte : ainsi, nous pourrons tout régler par une décision commune, respectée de tous ». Dans ses lettres aux fidèles, il s'engage formellement à procéder de cette façon : « Quand le Seigneur, dit-il, nous aura rendu à tous la paix, dès notre retour vers l'Église, nous examinerons tout en votre présence, et vous jugerez... Nous convoquerons les évêques nos collègues ; et en commun, suivant la discipline du Seigneur, en présence des confesseurs, et, aussi, conformément à votre avis, nous pourrons examiner les lettres et les demandes des saints martyrs ». En fait, les documents attestent que le peuple assistait réellement aux conciles. Cyprien trouvait donc le moyen de concilier une organisation encore très démocratique avec l'autorité déjà forte du clergé et de l'évêque.

Dans sa conception de l'Église universelle, il reste fidèle à l'esprit du christianisme primitif. Il se représente le monde chrétien comme un vaste réseau de communautés distinctes, unies entre elles par un lien spirituel et par l'accord des évêques. On trouve dans sa correspondance, aux diverses époques de son épiscopat, les mêmes idées que dans le traité *Sur l'unité de l'Église ;* mais la théorie est ici plus complète, plus explicite sur certains points.

Il pose en principe l'égalité de tous les évêques : tous ont les mêmes droits, car tous sont les successeurs des apôtres, qui étaient égaux entre eux. Tous

les chefs de communautés sont pour lui des « collègues » (*collegae*), des « coévêques » (*coepiscopi*); et il ne donne pas d'autre titre aux évêques de Rome. Il reconnaît la préséance de l'Église romaine, parce qu'elle a été fondée par Pierre.

Mais cette préséance se concilie pour lui avec une très grande indépendance des chefs de communautés. Cyprien le déclarait au pape Cornelius, dont on sollicitait l'intervention en faveur des schismatiques de Carthage : « Une décision, écrivait-il, a été prise par nous tous. Il est équitable et juste que la cause de chacun soit plaidée là où le crime a été commis. A chaque pasteur a été attribuée une portion du troupeau, qu'il est chargé de diriger et de gouverner ; de sa conduite, il ne doit compte qu'à Dieu ». Cyprien renouvelait cette déclaration, au nom du concile, dans la lettre à Stephanus : « Dans l'administration de son Église, chacun des chefs a toute liberté pour agir, sauf à rendre compte au Seigneur de ses actes ». Sans se lasser, il insistait sur ce principe dans ses lettres et dans les assemblées d'évêques.

Une conséquence naturelle de cette indépendance réciproque, c'est que les diverses Églises pouvaient avoir des usages particuliers. Cyprien n'y voyait aucun inconvénient : « Pourvu que subsiste le lien de la concorde, pourvu qu'on ne s'écarte pas de l'Église catholique sur les mystères de la foi, chaque évêque dispose et règle ses actes comme il l'entend, sauf à rendre compte au Seigneur de sa décision ». En matière de discipline, on n'a le droit de condamner un usage, que si cet usage est contraire aux prescriptions divines. Cette réserve faite, toutes les divergences de détail ne compromettent en rien l'unité de l'Église : « L'Église du Christ est une, quoi-

qu'elle couvre le monde entier et soit divisée en membres nombreux; de même, l'épiscopat est un, grâce à la concorde des très nombreux évêques répandus partout ».

La principale raison pour laquelle on doit maintenir cette unité, c'est la nécessité d'un accord permanent de tous les Catholiques, d'une constante solidarité contre les hérétiques et autres ennemis. C'est ce que Cyprien explique nettement dans une lettre au pape Stephanus : « Si, dit-il, le corps des nombreux évêques est uni par une concorde mutuelle et par le lien de l'unité, c'est pour que tous les autres interviennent, au cas où quelqu'un de notre collège tenterait de faire une hérésie, de mettre en pièces et de dévaster le troupeau du Seigneur ». Ainsi comprise, l'unité catholique devient une sorte d'alliance défensive, ou d'assurance mutuelle, contre les dangers qui menacent la foi. Quiconque porte atteinte à l'unité, est par là même l'ennemi de tous et se met hors la loi. Dès lors, du moment qu'on enseigne en dehors de l'Eglise, peu importe la doctrine. Cyprien écrit à Antonianus : « Tu m'as demandé quelle hérésie avait introduite Novatianus. Sache d'abord que nous ne devons pas même être curieux de savoir ce qu'il enseigne, puisqu'il enseigne au dehors. Quel qu'il soit, en n'importe quel genre, il n'est pas chrétien, s'il n'est pas dans l'Église du Christ ». Tous ceux qui « s'écartent de la charité et de l'unité de l'Église catholique », doivent être considérés comme des ennemis.

L'unité catholique s'affirme et se maintient par la communion entre les diverses Églises particulières. Elle a pour garant et pour signe visible l'entente entre les évêques : « L'Église catholique est

une; elle n'est pas morcelée ni divisée; mais toutes les parties en sont reliées et rattachées l'une à l'autre par l'accord mutuel des évêques ». Aussi l'un des devoirs essentiels des chefs de communauté est-il d'assurer cet accord. Cyprien n'y a jamais manqué. Il écrit au pape Cornelius : « Nous travaillons surtout, mon frère, et nous devons travailler à maintenir, autant que nous le pouvons, l'unité que le Seigneur nous a transmise, par l'intermédiaire des apôtres, à nous leurs successeurs ». D'où l'utilité des conciles, qui ont tenu tant de place dans sa vie et dans sa pensée. Les réunions périodiques étaient le moyen le plus sûr et le plus simple d'établir ou de préciser l'entente nécessaire. — Défendre cette unité catholique, la sauver ou la restaurer à tout prix, ce fut une des idées fixes de l'évêque de Carthage. Il s'est expliqué là-dessus dans sa lettre à Jubaïanus : « Nous combattons, dit-il, pour l'honneur de l'Église et pour son unité; avec un dévouement inébranlable, nous défendons à la fois sa grâce et sa gloire... Si nous faisons respecter nos droits, si nous reconnaissons le pacte de l'unité, en quoi sommes-nous des prévaricateurs de la vérité, des traîtres de l'unité? »

C'est d'après ces principes qu'il a toujours réglé sa conduite. Ses idées sur la hiérarchie et la discipline, sur les droits et les devoirs de chacun, expliquent en grande partie le rôle qu'il a joué, soit dans l'administration de sa communauté, soit dans l'Afrique chrétienne et hors d'Afrique. Sa correspondance permet de le suivre pas à pas dans son activité épiscopale et dans sa politique. Pour bien comprendre l'unité de cette existence si pleine, il faut en fixer les traits essentiels dans un tableau d'ensemble.

A Carthage, du premier jour au dernier, il s'est entièrement dévoué à ses devoirs d'évêque. Pour rompre les derniers liens qui auraient pu le rattacher au monde, il avait sacrifié et donné aux pauvres presque toute sa fortune personnelle. Il ne vécut plus désormais que pour Dieu et pour l'Église. Ne voulant rien laisser au hasard, il ne négligeait aucun détail d'administration. Au plus fort des persécutions, il se préoccupait du sort des indigents, des veuves, des orphelins, des confesseurs, de tous ceux qui souffraient. Avec une attention jalouse, il veillait sur la discipline. Il défendait contre tous son autorité épiscopale. En même temps, il respectait les droits du peuple et des clercs, à qui il écrivait : « Dès le début de mon épiscopat, j'ai résolu de ne rien faire d'après mon avis personnel, sans prendre vos conseils et sans l'assentiment du peuple ». Avec une infatigable énergie, il maintenait contre les schismatiques l'unité de l'Église. Ce qu'il était dans ses actes, il l'était aussi dans ses livres, dans tout ce qu'il écrivait. Il n'y avait, dans ses lettres, rien d'intime, ni aucune concession à la curiosité intellectuelle; tout y était inspiré par le bien de l'Église et des fidèles. Toujours préoccupé de l'utilité immédiate, il fixait le texte de la Bible latine, ou du moins réglait l'usage d'un texte latin adopté une fois pour toutes; il composait des recueils de textes sacrés, sur le devoir en temps de persécution, sur la vérité du christianisme, sur l'idéal chrétien. Traités ou sermons, tous ses ouvrages avaient pour objet d'éclairer et de guider les fidèles, de les soutenir contre les épreuves de toute sorte, de les préserver contre les surprises des hérétiques ou des schismatiques, de formuler des règles de vie. Non content

de mettre toujours sa conduite d'accord avec ses principes, il a réussi à discipliner jusqu'à sa pensée. Évêque, orateur, écrivain, dans tous les domaines où s'étendait son action, il a tout subordonné à l'intérêt de l'Église dont il avait la charge. Il a donné l'exemple de la charité, de toutes les vertus privées, même de celles où ne le portait pas sa nature; et, dans le gouvernement de sa communauté ou des âmes, il a toujours montré de la résolution, du sang-froid et de la prudence, un sens juste de la réalité, des droits et des limites de l'autorité légitime, une invincible fermeté dans la modération, un remarquable esprit de suite. Il a terminé une vie de dévouement et d'action bienfaisante par une mort héroïque et simple.

En même temps, il s'intéressait à tout ce qui se passait dans les autres communautés d'Afrique. Là encore, autant qu'il le pouvait, il travaillait au maintien ou à la restauration de la discipline. Il répondait aussitôt, avec une précision scrupuleuse, aux questions qu'on lui posait. Quelquefois même, il prenait l'initiative, quand il croyait constater un manquement aux prescriptions divines. Il étendait l'action de sa charité dans l'intérieur du pays; il ouvrait une souscription en faveur de lointaines communautés numides, et trouvait moyen d'associer à sa bonne œuvre non seulement les fidèles de Carthage, mais d'autres évêques. Partout, il s'efforçait d'assurer l'unité de l'Église ; il poursuivait en tout sens sa campagne contre les Novatianistes. Sur les questions importantes, il établissait l'entente des Églises africaines, réunissait leurs chefs dans des conciles où l'on arrêtait une politique commune. En ces occasions, il savait mener une active propagande et ral-

lier à son opinion les bonnes volontés, sans éveiller des jalousies ou des susceptibilités légitimes. S'il intervenait librement dans toute l'étendue de l'Afrique romaine, c'était d'abord en vertu de la solidarité chrétienne, solidarité d'autant plus étroite dans ces provinces isolées au delà des mers. C'était aussi en vertu d'une tradition déjà ancienne, qui, dans toute la région, faisait de l'évêque de Carthage le premier d'entre ses pairs. D'ailleurs, Cyprien n'usait qu'avec discrétion de cet avantage. Très souvent, c'étaient ses collègues qui sollicitaient son intervention. Quand il prenait les devants, il manœuvrait avec beaucoup de prudence et de tact : il n'imposait point son opinion, il s'efforçait seulement de la justifier par des arguments décisifs ou des textes, et, par là, il arrivait d'autant mieux à ses fins. Ses collègues, tout en se considérant comme ses égaux, lui reconnaissaient une préséance honorifique; même les clercs et les confesseurs romains lui donnaient le titre de *pape* ou *papa*, que portait aussi à la même époque l'évêque d'Alexandrie. Cyprien, dont l'action réelle s'est étendue à la fin jusqu'en Tripolitaine et en Maurétanie, jouait dans l'Afrique latine, sinon en droit, du moins en fait, le rôle d'un primat.

Son influence s'est même exercée, en plusieurs circonstances, au delà des mers. Il y intervenait encore en vertu des mêmes principes d'entente nécessaire et de solidarité entre les Églises particulières. D'Espagne et de Gaule on s'adressait à lui, comme à l'évêque jouissant de la plus haute autorité morale dans l'Occident chrétien, et l'on réclamait son appui; on lui écrivait d'Asie Mineure pour approuver sa politique. Mais il s'inquiétait surtout de ce qui se passait à Rome, en raison des relations qui existaient

depuis longtemps entre les deux Églises : relations si étroites, que le moindre trouble survenu dans l'une d'elles avait son contre-coup dans l'autre. A Rome, comme partout ailleurs, il se préoccupait de maintenir ou de rétablir l'accord des chefs, et l'unité. De là, son active correspondance soit avec les papes, soit avec les clercs ou les confesseurs de la communauté romaine. On s'entendit d'abord sur la question des *lapsi*, pour adopter une règle commune dans la réconciliation des apostats. Puis éclata le schisme de Novatianus. On sait quelle fut alors la circonspection de Cyprien. Il évita de se prononcer trop vite, et à la légère, entre les deux évêques rivaux. Mais, dès qu'il fut certain que le droit était du côté de Cornelius, il le soutint énergiquement, le fit reconnaître par toute l'Afrique, agit même auprès des confesseurs romains, qu'il contribua à réconcilier avec le nouveau pape. Quand se posa la question du baptême des hérétiques, il procéda avec la même prudence, s'efforçant d'amener une entente avec Rome, ou plutôt de maintenir cette entente malgré le désaccord sur un point particulier. Ses relations avec les papes, comme ses rapports avec ses collègues africains ou sa conduite dans le gouvernement de sa communauté, attestent chez lui la solidité des convictions, fondées sur la tradition et l'Écriture, la persistance des mêmes conceptions sur la discipline, sur la hiérarchie, et sur l'unité catholique.

Ainsi, sa correspondance, qui nous fait connaître ses idées, démontre en même temps qu'il y a toujours conformé sa conduite. C'est par cet accord des théories et des actes, qu'il a marqué de son empreinte le christianisme de son temps, et qu'il tient une si grande place dans l'histoire de l'organi-

sation ecclésiastique. Il a vécu, agi, lutté par la parole et le livre, au milieu de circonstances très critiques ; et rien, dans ses professions de foi, ses conseils ou ses actes, n'était laissé au hasard, à l'inspiration du moment. Tout était réglé par ses principes ; et sa vie entière, toute sa politique, démontraient que ces principes n'avaient rien de chimérique. Aussi, pendant des siècles, cette existence et cette doctrine du grand évêque de Carthage ont-elles servi de modèles.

Cyprien n'innove pas. Il se contente de préciser et de codifier les idées courantes ; mais, par là, il leur donne une force nouvelle. Il fixe les attributions, les devoirs et les droits de chacun : clergé, assemblée des fidèles, évêques, conciles. Il a fait vraiment de son Église, et de l'Afrique chrétienne, un corps organisé, dont il a déterminé le rapport avec l'Église universelle.

Par sa correspondance, qui a été très lue et souvent transcrite au Moyen Age, il a joué un rôle décisif dans l'évolution de l'Église catholique latine. En divers pays d'Occident, ses lettres ont servi de base pour la constitution de la discipline ecclésiastique. En Afrique, en Espagne, en Gaule, en Italie, jusqu'en Angleterre, ont été usitées des collections canoniques qui avaient plus ou moins emprunté leurs éléments à la correspondance de Cyprien. Et l'on retrouve encore des traces de cette influence dans les particularités des recensions locales, auxquelles la correspondance a été soumise en ces différentes contrées. Il n'est pas impossible que les idées de l'évêque de Carthage, sur l'indépendance des communautés dans l'unité catholique, aient parfois contribué à accréditer et à répandre en Occident la conception des Églises

nationales, de leurs libertés et de leurs privilèges.

Mais, chose curieuse, cette influence s'est exercée aussi en sens inverse. Homme de gouvernement, Cyprien avait fortifié l'épiscopat, et préparé, presque constitué en fait, l'unité de l'Afrique chrétienne. Il prétendait s'en tenir là. Mais la logique des choses est plus forte que la volonté des hommes. On voit, par l'exemple de Cyprien lui-même, que les évêques des capitales de province tendaient à diriger leurs collègues, à agir en métropolitains. Bientôt se dessinera nettement la province ecclésiastique. Il ne restait plus qu'un pas à franchir : subordonner ces évêques des capitales provinciales à l'évêque de Rome, au successeur de Pierre, sans qui la clef de voûte manquait à l'édifice. Déjà des papes, Victor, puis Stephanus, avaient tenté de hâter cette révolution; ils s'étaient heurtés à la résistance des chrétientés locales. Mais, en dépit des obstacles qui durant plusieurs siècles allaient ralentir ce mouvement, rien ne devait arrêter la marche vers l'unité. En précisant les pouvoirs de l'épiscopat, et en groupant autour de lui tous ses collègues de l'Afrique chrétienne, Cyprien orientait les esprits vers cette unité à venir : indirectement, il préparait les voies à l'établissement de la suprématie romaine.

# CHAPITRE V

## L'ÉCRIVAIN. — LA LÉGENDE DE SAINT CYPRIEN ET SON INFLUENCE LITTÉRAIRE.

### I

L'écrivain. — Caractères communs à toutes ses œuvres. — Importance des citations bibliques. — Ce que Cyprien doit à Tertullien. — Méthode de composition. — Langue et style.

Les œuvres de Cyprien appartiennent à des genres assez divers, et sont de valeur très inégale ; cependant, elles sont toutes conçues de même, et construites suivant une méthode identique. Non seulement le fonds d'idées, comme nous l'avons vu, n'a pas varié ; mais encore — exception faite pour quelques pages de la lettre à Donatus, — on ne constate de changements notables ni dans le dessein des ouvrages, ni dans l'importance relative des éléments qui les composent, ni dans l'allure du style. Comme écrivain, Cyprien est resté semblable à lui-même pendant toute la durée de son épiscopat. L'inégalité apparente de ses œuvres s'explique, non par une évolution quelconque de son talent, mais par la diversité des circonstances extérieures, par les occasions plus ou moins favorables offertes à son éloquence, par

l'intérêt plus ou moins grand du sujet à traiter ou de la polémique.

Premier trait à noter : l'auteur n'a jamais voulu faire œuvre littéraire. Ancien rhéteur, l'évêque de Carthage a résolument renié ce qu'il avait adoré au temps de sa vie mondaine ; il a été d'autant plus en garde contre ses souvenirs d'école et contre les vanités profanes. Il s'est élevé, non sans effort peut-être, au mépris de la gloire littéraire. Bien des faits attestent chez lui la sincérité de ce sentiment : par exemple, l'existence seule de ses recueils de textes bibliques. Il avait là tous les matériaux d'une Apologie contre les Juifs, d'une Démonstration de la vérité du christianisme, d'un brillant traité sur le martyre, d'un manuel de discipline : il s'est contenté de publier ses notes, simplement, comme il le remarque lui-même, pour rendre service aux clercs et aux fidèles. Il avait tué en lui toute ambition et toute vanité d'auteur, toute curiosité, toute fantaisie. Chaque livre, chaque lettre était un acte, imposé par les circonstances; et tout y était subordonné aux nécessités présentes, à l'intérêt de l'Église.

A première vue, Cyprien ne paraît guère différer en cela de la plupart des vieux écrivains chrétiens, qui n'ont guère écrit pour le plaisir d'écrire. Il y a pourtant, entre eux et lui, une différence très caractéristique. Tertullien et Augustin, par exemple, ont composé presque tous leurs livres sous la pression des circonstances, pour contribuer au bien de l'Église ; mais, une fois le sujet donné, imposé par l'intérêt de la religion, ils le traitent en auteurs, ne s'interdisant aucune des ressources qu'ils peuvent tirer soit de leur imagination, soit de leur dialectique, soit de l'histoire ou de la philosophie profanes.

Par là, ils étendent la question, en augmentent la portée, agrandissent le cercle de leur public, et, par surcroît, trouvent plus d'occasions de montrer leur talent d'écrivain. Au contraire, Cyprien s'enferme de parti pris dans le cadre étroit de la question posée. Logique avec lui-même, et jusqu'au bout, il s'interdit tout appel à l'idée générale, au lieu commun ; il s'interdit tout hors-d'œuvre, toute digression, tout exemple historique, toute citation profane. Il écarte systématiquement tout ce qui ne conduit pas droit à la conclusion visée. La parure ne se montre que dans le détail du style, et comme à l'insu de l'évêque, dont la pensée, jadis façonnée à l'école des rhéteurs, prend d'elle-même un tour élégant. A ne considérer que le fond et l'allure du développement, on a rarement vu un écrivain qui, d'intention, fût si peu *auteur*. On ne peut s'empêcher d'admirer cette abnégation du chrétien, qui s'efforce de dompter en lui le lettré. D'autant mieux que la littérature n'y a rien perdu : traqué de ce côté, le lettré a pris d'autre part sa revanche, en s'embusquant au tournant des phrases. Et la sévérité même de son dessein a préservé Cyprien de certains défauts, familiers aux rhéteurs païens ou chrétiens du temps ; en le détournant de toute incursion dans les domaines voisins, elle a donné à ses livres une harmonieuse unité.

S'il est si peu soucieux de sa gloire littéraire, c'est qu'en tout, et toujours, il se propose uniquement d'être utile. Il ne goûte ni les hautes spéculations, ni les savantes déductions, ni les ingénieuses hypothèses. Une seule chose l'intéresse : les applications, le profit immédiat que ses auditeurs ou ses lecteurs pourront tirer de sa parole ou de son livre. Il trace à chacun son devoir, non point en termes généraux,

mais avec une minutieuse précision. Il subordonne tout à la question du moment, désireux seulement de justifier un conseil pratique. Sans s'attarder aux récriminations, sans disserter sur les principes, il prend la situation telle qu'elle est, et tâche d'en tirer le meilleur parti. En même temps qu'il fixe une règle de conduite aux chrétiens de bonne volonté, il démasque les autres, les rebelles ou les ennemis de l'Église ; il leur porte des coups droits et les frappe sans merci, énumérant leurs méfaits, flétrissant leurs vices, ridiculisant leurs prétentions. Non pour le plaisir de les châtier, ou de montrer son esprit, mais pour les réduire à l'impuissance, en ramenant dans le bon chemin les naïfs égarés à leur suite. Ainsi, par sa ferme volonté de tout subordonner à l'instruction des fidèles et à l'intérêt immédiat de l'Église, Cyprien tournait peu à peu toute question vers les fines analyses et les personnalités. Son abnégation même, son dévouement passionné à ses devoirs d'évêque, faisait de lui, dès que les circonstances s'y prêtaient, un moraliste et un satirique. C'est là, pour nous, le meilleur de son œuvre. Son éloquence était d'autant plus vigoureuse et plus pleine, ses lettres ou ses livres d'autant plus vivants, que le danger était plus pressant; car l'évêque avait alors plus de conseils à donner, plus d'ennemis à frapper.

Qu'il s'agisse de guider les fidèles ou de traquer les adversaires, c'est toujours dans la Bible, et là seulement, que Cyprien va chercher le mot d'ordre et des armes. Pour lui, tout l'effort de la raison humaine, pendant des siècles de haute culture, est non avenu. Il ne prend même pas la peine de discuter les conclusions des philosophies profanes, de les réfuter, d'en marquer les points faibles ou les contradictions;

il les ignore, ou plutôt, il affecte de les ignorer. S'il invoque parfois la raison pour l'opposer à la coutume, il entend par là simplement la raison inculte, le bon sens, et encore, en tant que le bon sens est d'accord avec la parole divine. Il pousse jusqu'aux extrêmes limites cette défiance de la raison philosophique. Non seulement il rejette toute la littérature profane, comme entachée de compromissions avec le diable; mais encore il ignore ou néglige toute la littérature chrétienne du second siècle, coupable probablement d'avoir accepté la raison pour la mettre au service de la foi. Sans doute, il fait exception pour Tertullien, que même il pille sans scrupule; mais il lui emprunte seulement ce qui s'accorde avec son propre dessein. Il lui laisse sa logique impérieuse, ses appels ou ses défis à la raison; il ne voit en lui qu'un guide dans l'interprétation des livres saints. Par suite, ce qu'il cherche dans les œuvres de son maître, c'est encore la parole de Dieu. Plus que personne, il a été l'homme d'un seul livre. Comme elle a été durant tout son épiscopat l'aliment unique de sa pensée, la Bible lui a fourni toute la matière de ses ouvrages.

Quant à la forme, elle lui était imposée par la logique même des choses. Uniquement occupé d'instruire ou de convaincre, et toujours en invoquant des textes de l'Écriture, il ne pouvait être qu'orateur. Tous ses traités sont des discours; ses lettres sont des mandements, des sermons, des plaidoyers ou des réquisitoires; même ses recueils de témoignages bibliques, par la disposition des thèses, sont encore des squelettes de sermons. L'emploi de la forme oratoire n'était pas seulement chez lui, comme chez d'autres, chez Tertullien, par exemple, un effet de

l'éducation ou du tempérament, ni même un procédé d'exposition et de démonstration ; c'était une conséquence nécessaire de son dessein. Quand toute l'énergie intellectuelle d'un homme est tournée vers l'action, il ne pense et n'écrit qu'en orateur.

Mépris de l'œuvre littéraire, souci de l'application immédiate, forme oratoire, dessein arrêté de tout tirer de la Bible, comme d'y tout ramener, tels sont les traits communs à tous les ouvrages de Cyprien. Il n'y a place, comme on le voit, ni pour les aventures de la pensée, ni pour l'imagination, ni pour le caprice, ni pour les surprises. Dans tout livre ou dans toute lettre de l'évêque de Carthage, se combinent trois éléments, toujours les mêmes : citations bibliques ; commentaires de ces textes, et application aux circonstances présentes ; exhortations, mêlées ordinairement de réprimandes, et souvent d'invectives contre les ennemis de l'Église. Matériellement, ces trois éléments ont toujours à peu près la même importance. Logiquement, dans la pensée et l'intention de l'orateur ou de l'écrivain, ce qu'il y a d'essentiel, ce sont les textes de l'Écriture. Ces textes fournissent toujours le fond de la doctrine, puisqu'ils sont la parole de Dieu, et que tout le reste n'existe pas pour Cyprien. Ils marquent également les étapes de la démonstration, puisqu'ils sont toujours disposés de façon à préparer la conclusion. Ils sont le point de départ et la base de toutes les observations, de tous les conseils et de toutes les critiques. Ils jouent un rôle si prépondérant, qu'à l'occasion ils peuvent se suffire à eux seuls, et que l'auteur a pu composer des traités exclusivement formés de citations bibliques. S'il n'a pas cru devoir toujours s'en tenir là, c'est que les textes de l'Écriture, même groupés sys-

tématiquement, restaient lettre close pour la majorité des fidèles, et que, de plus, le sens de ces textes avait été souvent faussé par les interprétations des hérétiques ou des schismatiques. D'où la nécessité de les commenter, d'en rétablir la véritable signification, et d'en tirer les conséquences pratiques.

De là, aussi, le sans-gêne avec lequel Cyprien a si souvent copié Tertullien. Sa volonté d'être utile, et son mépris souverain de la gloire littéraire, le rendaient indifférent sur la provenance des idées ou des méthodes de démonstration, pourvu qu'elles fussent utiles et d'accord avec l'Ecriture. Or Tertullien, qui s'était adressé au même public, avait exploré en tous sens l'Ancien et le Nouveau Testament, y cherchant partout des règles de conduite et des arguments contre les païens ou les hérétiques. L'évêque de Carthage eut de bonne heure, et conserva toujours, une admiration passionnée pour le prêtre de génie qui avait illustré avant lui l'Eglise d'Afrique. Il l'appelait son maître ; il l'avait si souvent lu et relu, qu'il avait fini par se considérer comme son héritier, dans tous les sens du mot : « J'ai connu, dit saint Jérôme, j'ai connu à Concordia, ville d'Italie, un certain Paulus. Il était vieux alors; il racontait que, dans sa première jeunesse, il avait vu à Rome un homme fort âgé qui avait été le secrétaire de saint Cyprien. Ce secrétaire aimait à répéter que Cyprien n'avait jamais laissé passer un seul jour sans lire Tertullien, et qu'il disait souvent : *Donne-moi le Maître*, — désignant ainsi Tertullien ». Tout porte à croire que les souvenirs du vieux secrétaire étaient exacts. En tout cas, nous pouvons constater que l'œuvre de Cyprien se rattache par mille liens à celle de Tertullien.

D'abord, comme nous l'avons montré, plusieurs

traités de l'évêque de Carthage, le *De bono patientiae*, le *De oratione dominica*, le *De habitu virginum*, sont presque de simples adaptations des ouvrages du maître sur les mêmes sujets ; et le *Quod idola dii non sint* est en partie une mosaïque de morceaux pris dans l'*Apologétique*. De plus, c'est au même Tertullien que Cyprien a emprunté presque toute sa doctrine et ses méthodes de démonstration : son système apologétique, tel qu'il apparaît dans le *Ad Demetrianum* et dans les recueils de textes sacrés ; sa tactique contre les schismatiques, telle qu'on l'observe dans le *De unitate Ecclesiae*, dans le *De lapsis*, dans beaucoup de lettres ; et même, ses idées sur la discipline chrétienne. Fréquemment, enfin, il suit pas à pas Tertullien dans ses commentaires de l'Écriture, imitant parfois des développements entiers, reproduisant même des expressions, des tours de phrase, des comparaisons, jusqu'à des plaisanteries.

Bien que l'imitation ou l'adaptation soit ordinairement habile, on ne pourrait s'empêcher d'accuser Cyprien de plagiat, si l'on ne se plaçait résolument à son point de vue. Nos scrupules modernes et très honorables, mais profanes, sur la propriété littéraire, n'auraient eu pour lui aucun sens. Il se trouvait que, sur bien des points, le travail d'interprétation et d'application des textes de l'Ecriture avait été fait récemment par Tertullien, et excellemment, avec toutes les ressources d'un génie fécond, et pour le même public africain. Cyprien, qui se préoccupait uniquement du résultat, crut inutile de recommencer ce travail, pour arriver aux mêmes conclusions. Il prit donc à Tertullien tout ce qu'il trouvait chez lui d'utile pour ses vues particulières,

lui laissant ses hardies spéculations, ses hypothèses et ses sophismes, mais lui empruntant sans façon ses méthodes de réfutation, une bonne partie de ses commentaires de l'Écriture, quelques-unes de ses règles de discipline, sans parler de tous les détails. Il pillait son maître avec une si héroïque candeur, une telle sécurité de conscience, que, de ces emprunts, il n'a jamais songé à s'excuser. Il n'en a jamais averti ses auditeurs ni ses lecteurs. Bien mieux, il n'a jamais cité son modèle. Dans cet oubli, qui d'abord étonne, et qui choque un peu nos idées, il n'y a peut-être, après tout, qu'un raffinement de délicatesse. Tertullien était mort schismatique. L'évêque de Carthage, défenseur intrépide de l'orthodoxie et de l'unité, n'aurait pu citer le nom de son maître, sans condamner sa mémoire; il préféra se taire. Il ne s'interdit pas pour cela de mettre à contribution les ouvrages orthodoxes du grand docteur et du grand pamphlétaire, qui avait si vaillamment défendu l'Église avant de la combattre. Et il y prit son bien, toutes les fois qu'il l'y trouva : car ce bien, au fond, c'était celui de l'Église.

On peut se demander si ces emprunts de tout genre et ces accumulations de textes n'ont pas nui, chez Cyprien, à l'harmonie de la composition. Il n'en est rien, cependant; et l'explication est fort simple. Grâce à son tour d'esprit pratique, l'évêque de Carthage surbordonne tout à la nécessité présente, donc à l'idée générale du livre ou de la lettre. Tandis que Tertullien, emporté par la fécondité de son invention, entasse les arguments ou les sophismes et se plaît aux jeux d'imagination comme aux tours de force d'une logique exubérante, Cyprien s'avance pas à pas, toujours s'appuyant sur des textes des livres

saints, toujours maître de lui et de son sujet. En réalité, chez lui, l'art de la composition est presque uniquement dans la façon fort habile dont il groupe et met en valeur les citations bibliques. Il débute généralement par une petite allocution, où il pose clairement la question. Puis vient la série des citations, encadrées du commentaire. On s'achemine ainsi vers la conclusion, accompagnée ou suivie d'une exhortation aux fidèles ou aux correspondants. Les autres éléments, réfutations, invectives, conseils ou réprimandes, se mêlent très naturellement, et sans détonner, au commentaire des textes. L'ensemble est harmonieux, d'une harmonie simple et grave, d'une élégance sobre, qui naît de la justesse des proportions. Et la solidité de la construction se montre au premier coup d'œil ; car aucun ornement étranger n'en masque les grandes lignes ou n'en compromet l'équilibre. Sans effort, et sans y songer, par l'austérité seule de son dessein, par son dédain des conventions et des vanités littéraires, Cyprien a retrouvé cette simplicité et ce sens des proportions, dont le secret s'était presque perdu depuis l'époque des chefs-d'œuvre grecs.

Par sa langue et par son style, il est beaucoup plus de son temps et de son pays, bien que là encore, sur certains points, il se rapproche des classiques. Son vocabulaire est celui de Tertullien, mais beaucoup moins riche ; moins expressif et moins savoureux, mais aussi moins mêlé. D'ailleurs, ce vocabulaire n'est pas aussi pur qu'on l'a dit parfois. On y rencontre assez fréquemment des expressions inattendues : des hellénismes, des mots populaires, des mots composés ou dérivés qui semblent des néologismes. La syntaxe de Cyprien est, assurément, beau-

coup plus correcte et plus régulière que celle de Tertullien. On y relève, cependant, bien des anomalies : des hellénismes, comme l'usage du datif pour le complément du verbe passif, ou comme un emploi très particulier de l'accusatif; des formes analytiques et populaires, comme l'emploi de *habere* avec l'infinitif pour rendre l'idée du futur, et une tendance très marquée à substituer aux cas obliques les prépositions *de*, *ad*, etc. On peut noter, enfin, comme chez tous les Africains, une certaine emphase de l'expression, un redoublement de mots synonymes au même cas ou à des cas différents. — Malgré tout, dans la syntaxe comme dans le vocabulaire, le latin de Cyprien, sans être très pur, est plus voisin du latin classique que celui de la plupart des chrétiens d'Afrique.

Dans son style, l'évêque de Carthage relève, en même temps, de la tradition cicéronienne et de la tradition africaine du IIe siècle. Il se rattache à l'école des orateurs classiques par l'allure générale de la phrase. Rien de heurté, de capricieux, de bizarre; au contraire, un goût très vif des proportions, comme dans l'ensemble de l'ouvrage. Un mélange de petites phrases nerveuses et de périodes harmonieuses, généralement assez courtes, mais pleines et bien équilibrées, claires et d'un tour élégant. Cyprien aime la symétrie dans le dessein de la phrase, du morceau, d'un développement entier. Par exemple, au cours d'une série d'explications ou de réfutations, il reproduit volontiers une même formule. Dans ses attaques contre le luxe, s'il veut répondre à l'objection de certaines dames chrétiennes qui alléguaient leur fortune pour justifier leur coquetterie, il répète quatre fois, au début de

quatre paragraphes consécutifs, ces mots : « Tu te dis opulente et riche. Mais... » ; et, chaque fois, suit une réfutation. Ce procédé, et d'autres analogues, n'ont rien de particulier à Cyprien, qui en trouvait des exemples chez Cicéron ou Sénèque. Ils attestent seulement chez lui l'influence de son éducation première et l'involontaire souci de la forme.

Ce qui est plus caractéristique, c'est que l'on observe aussi, chez lui, la plupart des procédés de style familiers aux rhéteurs païens ou chrétiens des générations précédentes. A cet égard, il est fort intéressant d'étudier de près sa lettre à Donatus, où les tendances de son talent sont nettement accusées. Cyprien s'y montre franchement comme un écrivain de la famille d'Apulée et de Tertullien. Tel était l'avis de saint Augustin, qui critiquait le style de cet ouvrage comme trop apprêté. Plus tard, l'évêque de Carthage s'efforça vainement de renier son passé, et d'atteindre en tout à la simplicité du vrai chrétien. Il y réussit pleinement pour le fond, mais beaucoup moins pour la forme. En réalité, il est resté jusqu'au bout le rhéteur brillant qu'il avait été avant sa conversion. Le contraste est piquant, entre la sévérité de la pensée et l'élégance instinctive de l'expression. La lecture continuelle de Tertullien n'était pas pour orienter son admirateur vers l'ascétisme du langage. Mais, du jour où il devint évêque, Cyprien s'interdit toute complaisance pour son talent, dont les raffinements se trahissent seulement dans le détail, ou, çà et là, dans quelques pages isolées.

L'idée prenait tout naturellement, chez lui, la forme de l'antithèse. Et, comme il arrive d'ordinaire à ceux qui usent volontiers de cette figure, il en abu-

sait. A force de rechercher les contrastes des choses, il se dupait lui-même par l'opposition et le cliquetis des mots. Ce défaut est visible dans tous ses ouvrages, notamment dans les lettres aux confesseurs. Cyprien aimait aussi les alliances de mots, souvent renouvelées de Tertullien. Et, parfois, l'imitation n'était pas heureuse. Par exemple, le maître avait dit des justes et des réprouvés qu'ils étaient les *candidats* de Dieu, de l'éternité, ou du diable; et la hardiesse de l'expression se justifiait par le sens précis de *candidatus* en droit politique. Cyprien dit qu'une vierge est « candidate de la chasteté et de la pudeur »; ce qui, franchement, ne signifie pas grand'chose. Enfin, l'évèque de Carthage n'était pas exempt de mauvais goût. Ainsi, dans sa lettre aux confesseurs numides, qui étaient relégués dans des mines d'or et d'argent, il évoquait le souvenir des « vases d'argent et d'or » de l'*Exode*, et il jouait sur les mots avec une insistance déplaisante : « Est-il étonnant que vous, les vases d'or et d'argent, vous ayez été envoyés dans des mines, c'est-à-dire dans le domicile de l'or et de l'argent? Maintenant, la nature des mines est changée; les lieux qui jusqu'ici donnaient de l'or et de l'argent, ont commencé à en recevoir ». On voit qu'ici le souvenir biblique n'a pas porté bonheur à l'écrivain.

Ce maniérisme et ce mauvais goût sont les défauts habituels du stylisme. Cyprien ne les évite pas toujours; cependant, il s'en est mieux préservé que d'autres, à cause de la simplicité loyale et ferme de sa pensée. D'ailleurs, les inconvénients sont largement compensés chez lui par les avantages. Grâce à cette involontaire préoccupation du bien dire, il donne à l'idée toute sa force et son relief. S'il n'a

pas l'imagination qui crée ou qui évoque, il a l'imagination du détail. Il abonde en métaphores, en comparaisons, presque toujours précises et souvent neuves. Il dira, par exemple, qu'on doit remonter à l'origine de la tradition chrétienne pour la bien comprendre, comme on remonte vers la source d'un aqueduc pour voir où s'est produit l'accident. Ou encore, pour encourager les fidèles pendant la peste, il les engagera à souhaiter la mort, à se dérober par là aux malheurs suspendus sur le monde, comme on se précipite hors des maisons lézardées, à la première menace d'un tremblement de terre. Souvent, il multiplie les comparaisons, les accumule dans une même phrase. Voulant prouver que les maux d'ici-bas sont une épreuve pour les chrétiens, il les compare successivement à l'arbre bien enraciné qui défie les colères du vent, au navire solidement construit qui résiste aux coups des flots, aux grains de blé qui restent sur l'aire tandis que s'envole la paille. Pour calmer l'impatience des *lapsi* et leur montrer la nécessité d'une pénitence, il leur fait remarquer, tour à tour, qu'on ne mange pas des fruits verts, qu'on ne s'embarque pas sur un vieux bateau hors de service sans le faire réparer, qu'on ne revêt pas une tunique déchirée avant de l'avoir fait recoudre par l'artiste compétent et nettoyer par le foulon. Ce procédé, qui accumule des comparaisons sommairement indiquées, était déjà d'un usage fréquent chez Sénèque ; il est familier à tous les stylistes africains. Par là encore, Cyprien est de leur école.

Quelquefois aussi, comme Tertullien, il pousse la comparaison jusqu'à l'allégorie. Par exemple, il nous montre l'âme assiégée par le diable et par les passions : « Qu'est le monde pour nous ? Un champ

clos où chaque jour le diable nous livre bataille, nous poursuit de ses javelots et de ses traits, nous provoque sans cesse à la lutte. C'est la Cupidité, c'est l'Impudicité, c'est la Colère, c'est l'Ambition, que nous devons combattre. Nous devons nous défendre sans trêve et péniblement contre les Vices charnels, contre les Séductions du monde. L'âme humaine est assiégée, et de toutes parts enveloppée, par l'armée du diable ; elle peut difficilement tenir tête à tous et résister. Si l'Avarice est terrassée, alors se lève le Plaisir. Si le Plaisir est dompté, l'Ambition prend sa place. Si l'Ambition est méprisée, la Colère nous harcèle, l'Orgueil se gonfle, l'Ivresse nous invite, l'Envie détruit la Concorde, la Jalousie tue l'Amitié. On te force de maudire, ce qu'interdit la loi divine ; on te contraint de jurer, ce qui est défendu ». Voilà déjà l'esquisse d'un de ces drames allégoriques si chers au Moyen Age.

Cyprien n'a pas seulement l'imagination du détail ; il a souvent le trait, le mordant, l'ironie. Le style devient alors incisif. La phrase se hérisse d'épigrammes, qui touchent au bon endroit les schismatiques ou les apostats, Felicissimus ou Novatianus, Puppianus ou autres. Mais l'évêque n'aiguise son esprit que contre les ennemis de l'Église. Dans les instructions aux fidèles, il se contente de laisser parler son cœur. Alors le style s'attendrit, et à une gravité douce se mêle une grâce pénétrante. Certaines de ces allocutions sont d'une rare délicatesse : « Écoutez-moi, dit-il, ô vierges, écoutez-moi comme un père. Écoutez-moi, je vous en prie, moi, qui tout ensemble vous redoute et vous avertis. Écoutez-moi, quand je veille fidèlement sur vous et sur vos intérêts. Soyez telles que Dieu vous a faites lui-

même. Soyez telles que vous a formées la main du Père. Respectez en vous la pureté de votre figure, de votre cou, de votre beauté ». Ici, la simplicité dans la grâce; ailleurs, la force, le mordant, ou la couleur poétique. Ce style a bien des aspects variés; car, le plus souvent, il suit avec une souplesse complaisante les variations du sentiment ou les contours de la pensée.

Sans doute, on peut noter, même dans les plus belles pages de Cyprien, un peu de recherche. Il apporte dans l'expression de l'idée la plus simple, la plus évangélique, un raffinement involontaire, qui vient d'une vieille habitude d'esprit. C'était évidemment, chez le pieux évêque, un reste de faiblesse humaine. Ne nous en plaignons pas; car, au fond, malgré les défauts que nous avons signalés, l'écrivain n'y a rien perdu; il y a gagné, au contraire. Cette innocente coquetterie du style égaie l'austérité de l'œuvre, et souvent contribue à mettre en valeur la pensée. S'il avait réussi à mortifier son éloquence comme sa vie, l'évêque de Carthage n'aurait peut-être pas exercé une action aussi puissante sur l'Afrique chrétienne de son temps et sur l'Église latine. En tout cas, il n'eût point tracé tant de brillants tableaux, satiriques, réalistes ou lyriques, qui aujourd'hui encore, pour bien des lecteurs, sont le principal attrait de ses traités comme de sa correspondance.

En somme, par les proportions et le moule de la phrase, il se rattache surtout à la tradition cicéronienne. Par le détail, il se rapproche des Africains des générations précédentes. Son style est moins heurté, moins riche et moins puissant, que celui de Tertullien. Mais, en réalité, on y retrouve à peu

près les mêmes éléments : il y a une différence de degré et de proportions, plus que de nature. D'ailleurs, ces influences complexes, qu'a subies Cyprien, n'empêchent pas que son style porte nettement la marque de sa personnalité : une personnalité moins originale, assurément, que celle de Tertullien, mais encore très intéressante, et en elle-même, non pas seulement pour l'historien.

## II

La gloire littéraire de saint Cyprien. — Ses admirateurs dans l'Occident latin. — La légende de Cyprien. — Sa popularité en Afrique. — Basiliques et fêtes en son honneur. — Admiration des lettrés et des clercs africains. — Cyprien et les Donatistes. — Influence littéraire sur les contemporains. — L'école de Cyprien.

Bien que Cyprien fît profession de mépriser la gloire littéraire, cette gloire ne lui a pas manqué. Ses ouvrages ont été très lus et très admirés jusqu'au VII[e] siècle. D'abord, en raison des grands souvenirs laissés par l'évêque de Carthage, et en raison de son autorité particulière en matière de discipline ; mais, aussi, à cause de ses mérites d'écrivain. Il est resté longtemps une sorte de classique pour les lettrés chrétiens de langue latine, et cela, dans tout l'Occident.

De son vivant, il avait exercé, par ses lettres et ses traités, une action considérable sur l'Église de Rome, et même une influence littéraire sur les schismatiques romains, au moins sur Novatianus, qui semble l'avoir pris pour modèle. Au siècle suivant, on attribuait souvent à Cyprien le *De Trinitate* de Novatianus ; de nos jours, divers savants font honneur à celui-ci de plusieurs traités qui se sont conservés au milieu des œuvres de Cyprien, et qui appartiennent à son école. Trait curieux à noter, que cette admiration inspirée par l'évêque de Carthage aux schismatiques qu'il combattait avec tant d'énergie. D'ailleurs, malgré son hor-

reur pour l'hérésie et le schisme, il était dans sa destinée littéraire d'être fort goûté des hérétiques et des dissidents. Il a été très populaire dans les communautés donatistes, qui prétendaient avoir hérité de ses traditions. Et, au début du v^e siècle, le célèbre Pélage lui emprunta l'idée et le plan d'un de ses livres.

Cette admiration suspecte des hérétiques ne lui aliéna jamais l'Église, ni les écrivains orthodoxes. Dès le milieu du IV^e siècle, il avait sa place dans le calendrier romain, et l'on célébrait alors son anniversaire au cimetière de Calliste. Dans le Martyrologe Hiéronymien, il est associé au pape Cornelius ; et l'on a trouvé aux Catacombes, à côté du tombeau de ce pape, deux grandes figures d'évêques avec les noms de Cornelius et de Cyprien. Ces honneurs officiels, que l'Église de Rome rendait à la mémoire du martyr, contribuèrent sans doute à maintenir la réputation de l'écrivain. Toujours est-il que les clercs et les lettrés des pays latins appréciaient fort les œuvres de Cyprien. Dans la seconde moitié du IV^e siècle, Lucifer de Cagliari l'a souvent copié. Saint Pacien, évêque de Barcelone, parlait de lui avec enthousiasme. Vers le même temps, Prudence l'admettait dans sa galerie poétique des martyrs. Il lui consacrait un des plus beaux hymnes de son *Peristephanon*, où il exaltait la gloire de sa vie et de sa mort, son talent, ses livres, ses vertus, son courage, son héroïsme des derniers jours. Il saluait en lui une des gloires de l'Église universelle : « La terre punique l'a enfanté, cet homme capable d'illustrer l'univers entier. C'est là qu'habitait Cyprien ; mais il est la gloire du monde, le maître de tous. Le martyr appartient à sa patrie ; mais il est devenu nôtre par notre affection

et son éloquence. Son sang est en Afrique, mais ses discours retentissent partout ». En Espagne, comme à Rome, on fêtait alors l'anniversaire de Cyprien. Prudence proclamait sa gloire immortelle. Il s'écriait dans son enthousiasme : « Tant que le Christ permettra au genre humain de se renouveler et au monde de durer, tant qu'il y aura un livre et qu'on connaîtra les Saintes Écritures, tout disciple du Christ te lira et s'instruira à ton école, ô Cyprien ». Saint Jérôme, lui aussi, professait une vive admiration pour l'évêque de Carthage. Il le mentionnait dans presque tous ses livres, et lui réservait une place d'honneur parmi les écrivains chrétiens. Il disait de lui, dans son histoire littéraire : « Il est superflu de dresser le catalogue des productions de son génie ; car ses ouvrages brillent d'une lumière plus éclatante que le soleil ». Dans une lettre, il vantait son style « doux et calme, comme la fontaine la plus transparente ». Une autre fois, à une dame romaine qui demandait des instructions pour l'éducation de sa fille, il écrivait : « Qu'elle ait toujours en main les opuscules de Cyprien ». Les générations suivantes de lettrés chrétiens furent de l'avis de saint Jérôme. La plupart des auteurs qui ont vécu entre le v^e^ et le vii^e^ siècle, connaissaient et goûtaient les œuvres de l'évêque de Carthage. Par exemple, le Gaulois Ennodius, évêque de Pavie, l'a célébré dans un de ses hymnes. Cyprien a été lu encore au Moyen Age, comme le prouvent les nombreux manuscrits de ses ouvrages et l'influence de ses idées sur la discipline ecclésiastique.

Sa renommée et ses livres avaient pénétré jusque dans l'Orient grec, ordinairement si dédaigneux des œuvres écrites en langue latine. Au témoignage d'Eusèbe, on trouvait ses lettres dans la bibliothèque

de Césarée en Palestine. Vers 379, Grégoire de Nazianze prononça le panégyrique, qui nous est parvenu, de l'évêque de Carthage. Et, d'après Photios, l'impératrice Eudocie, femme de Théodose II, le prit pour héros d'un poème épique en trois livres.

Cependant, s'il eut en Orient des admirateurs, Cyprien n'y eut pas sans doute beaucoup de lecteurs. Autrement, l'on ne s'expliquerait guère la légende singulière qui s'y forma autour de son nom. Quoique sa vie et son œuvre n'eussent rien de mystérieux, on lui prêta une puissance surnaturelle; comme de son compatriote Apulée, on fit de lui un magicien. La légende s'est répandue, d'ailleurs, jusqu'en Occident. On lit, en effet, dans une poésie latine attribuée à Isidore de Séville : « C'est ainsi que Cyprien, après avoir été magicien, est devenu évêque et martyr ». Sous le nom de l'évêque de Carthage, ont circulé des livres de magie, entre autres, le recueil de formules intitulé *Prières de Cyprien*. C'est que, de bonne heure en Orient, l'imagination populaire a confondu Cyprien de Carthage avec son homonyme, le mage Cyprien d'Antioche. On fit d'eux un seul personnage, à qui l'on prêta une vie errante et une foule d'aventures. On a signalé, d'autre part, des rapports curieux entre la légende de Cyprien d'Antioche et la légende de Faust : si bien que l'évêque de Carthage se trouverait être l'un des lointains ancêtres du Docteur Faust.

Cette légende bizarre, qui était née d'une rencontre de noms, et qui altérait si complètement la physionomie du grand évêque, semble avoir été inconnue en Afrique, où, d'ailleurs, elle eût été difficilement acceptée. Dans ce pays, où s'était déroulée toute la carrière de Cyprien, et où tous les lettrés lisaient ses

œuvres, on conserva de lui un souvenir très exact, et d'autant plus fidèle. Des légendes y fleurirent parfois autour de sa tombe; mais elles ne firent que consacrer, en l'embellissant, la vérité historique.

Déjà très populaire de son vivant, Cyprien entra dans la gloire le jour de son martyre. Presque toute la population de Carthage l'avait accompagné au lieu du supplice. Les documents martyrologiques attestent la vive impression produite par ce spectacle, et le retentissement qu'eut cette nouvelle jusqu'en Numidie. Dans les mois qui suivirent sa mort, Cyprien apparut à plusieurs confesseurs : à Flavianus, puis à Montanus, dans la prison de Carthage; au lecteur Marianus, dans la prison de Cirta. Il fut inscrit naturellement au calendrier de l'Église locale, et l'on fêta religieusement son anniversaire. Dès le milieu du ɪvᵉ siècle, on lui rendait un culte dans des régions lointaines de l'Afrique romaine; une inscription de l'année 359, trouvée près de Sétif, mentionne des reliques de Cyprien. Trois basiliques de Carthage lui furent consacrées; l'une était située à l'endroit de son martyre; une autre, aux Mappales, sur son tombeau; la troisième, près de la mer, dans le voisinage du port. Dans l'enceinte de la première était la fameuse *mensa Cypriani*, qui servait d'autel. Autour de la *mensa*, comme autour du tombeau, se célébrait l'anniversaire de Cyprien. C'était l'occasion d'une fête solennelle, qu'on appelait les *Cypriana*. Ce jour-là, on prononçait un panégyrique du grand évêque; plusieurs sermons de saint Augustin se rapportent précisément à cette cérémonie.

La populace de Carthage avait, d'ailleurs, une façon singulière d'honorer la mémoire de Cyprien. On se réunissait, la nuit, autour de son tombeau, pour

de joyeuses danses accompagnées de chants. Augustin parle avec indignation de ces pieuses bacchanales. C'était évidemment une coutume païenne. Elle attestait à sa façon la popularité de Cyprien ; mais, aux yeux des chrétiens de bon sens, c'était une véritable profanation. L'évêque de Carthage, probablement Aurelius, l'ami d'Augustin, résolut de mettre fin au scandale. Il imagina d'organiser, autour du tombeau, de pieuses veillées. Les danses continuèrent quelque temps, en dépit des trouble-fête. Puis, la mode en passa, et Cyprien put dormir en paix dans sa tombe.

L'invasion vandale, en avivant les regrets du passé, rendit plus fervent encore le culte des Carthaginois pour leur grand évêque martyr. « Cyprien, dit Procope, est de tous les saints celui que les Carthaginois honorent le plus ». On continuait de célébrer régulièrement la fête des *Cypriana*. Et elle était alors si populaire, que les marins du pays donnaient le même nom aux tempêtes qui, chaque année, se déchaînent en cette saison, aux environs de l'équinoxe d'automne. Ce qui explique probablement la vénération des matelots pour Cyprien, c'est l'existence de ce sanctuaire du saint qui était situé au bord de la mer : ce sanctuaire où Monique, la mère d'Augustin, passa toute une nuit à prier et pleurer pour son fils, pendant que celui-ci s'embarquait en cachette.

Ce même sanctuaire, qui paraît avoir été une simple chapelle au temps d'Augustin, mais qui devint plus tard une grande et luxueuse basilique, fut témoin de curieuses scènes, et aussi d'un miracle, au commencement du VIe siècle. Avec la complicité des rois Vandales, le clergé arien s'était emparé du sanctuaire. Les Catholiques ne pouvaient se consoler de le voir aux mains des hérétiques; ils gémissaient

de cette injure faite en pleine Carthage au grand saint national. Ils espéraient pourtant une réparation. Fréquemment, Cyprien lui-même leur apparaissait, leur ordonnait de ne point perdre courage, et promettait de les secourir. Nous possédons un court sermon qui date de ce temps, et qui a été composé pour l'anniversaire du saint. Ce sermon est plein d'allusions à la persécution arienne, et aux apparitions de Cyprien. — Le saint ne manqua pas à sa promesse. Au témoignage de Procope, Bélisaire s'empara de Carthage le jour même de la fête de Cyprien ; et l'église fut aussitôt rendue aux Catholiques.

Nous venons de voir combien le souvenir de Cyprien était encore vivant en Afrique au bout de quatre siècles, et combien son nom restait populaire à Carthage, combien cher à la foule des pauvres gens, qui évidemment ignoraient ses œuvres, mais qui continuaient à aller prier sur sa tombe, en y attendant des miracles. On peut juger, par là, de ce que devait être l'admiration raisonnée des clercs et des lettrés africains. D'ailleurs, nous n'en sommes pas là-dessus réduits aux conjectures ; les témoignages abondent, pour chaque génération. Au lendemain de la mort de Cyprien, paraît avoir été publiée une édition d'ensemble de ses traités. Sur la liste de 359, ses ouvrages sont joints au Canon de l'Ancien et du Nouveau Testament. Lactance lui réservait la place d'honneur dans la littérature chrétienne : « Le principal écrivain, dit-il, et le plus brillant, a été Cyprien. Il avait acquis une grande gloire en professant l'art oratoire ; et il a écrit de nombreux ouvrages, admirables en leur genre. Il avait un génie facile, abondant, agréable, avec la qualité souveraine du langage, la clarté. On ne saurait dire s'il a été plus élégant dans son

style, ou plus heureux pour expliquer, ou plus puissant pour persuader ». Lactance constate pourtant que Cyprien ne peut être pleinement goûté que des initiés, c'est-à-dire des chrétiens. Mais il le défend contre les critiques des lettrés païens, notamment contre un mauvais plaisant, qui, jouant sur les mots, avait appelé Cyprien *Copreanus*, un « propre à rien ».

Pendant tout le IVe siècle, la gloire de l'évêque de Carthage ne fit que grandir, au milieu de toutes les polémiques auxquelles on le mêla. Les deux Eglises rivales, entre lesquelles se partageait l'Afrique chrétienne, s'efforcèrent également de confisquer son autorité à leur profit. Les Donatistes honoraient en Cyprien un représentant de la vraie tradition, et comme le précurseur de Donatus le Grand, fondateur de leur secte. Ils savaient gré à l'évêque de Carthage d'avoir défendu en son temps quelques-unes de leurs idées. Et ils l'appelaient à l'aide dans leurs controverses contre les Catholiques, notamment pour justifier leur théorie sur le baptême des hérétiques. Augustin fait souvent allusion à cette tactique de ses adversaires. Il reprochait à certains d'entre eux d'altérer de parti pris la signification des lettres de Cyprien. Parfois, il s'impatientait un peu de voir qu'on lui jetait toujours à la tête ce grand nom : « Vous, disait-il aux Donatistes, vous nous opposez sans cesse les lettres de Cyprien, l'opinion de Cyprien, le concile de Cyprien... ». Et il faisait remarquer qu'après tout, l'évêque de Carthage n'était pas impeccable : « Nous, écrivait-il un jour, nous ne faisons aucun tort à Cyprien, quand nous établissons une distinction entre toutes ses lettres et l'autorité canonique des divines Écritures ». On s'explique ce petit mouvement de mauvaise humeur; assurément, sur

les questions en litige, les Donatistes étaient plus fidèles que les Catholiques du temps à la tradition de Cyprien.

Quoiqu'il ait dû souvent le réfuter, Augustin n'en avait pas moins la plus haute estime pour l'évêque de Carthage. Il l'a cité dans presque tous ses ouvrages. Il a prononcé à plusieurs reprises son panégyrique à Carthage, près du tombeau, et sans doute aussi à Hippone. Dans un de ses sermons « pour l'anniversaire du martyr Cyprien », il s'écriait : « Qui donc aujourd'hui, — je ne dirai pas dans notre ville, mais dans l'Afrique entière et dans les pays situés au delà des mers, et pas seulement parmi les chrétiens, mais parmi les païens ou les Juifs, ou même les hérétiques, — qui donc trouverait-on indifférent? Qui ne célèbre pas avec nous l'anniversaire du martyr Cyprien?... Il n'a pas seulement parlé pour ceux qui l'écoutaient; il a encore écrit des ouvrages qu'on peut lire. Certains pays l'ont connu par l'intermédiaire de langues étrangères; d'autres, par ses propres lettres. Sa gloire s'est répandue en une foule de contrées, et par la réputation de son martyre héroïque, et par ses livres d'une lecture si agréable et si douce ». Dans un autre sermon, Augustin résumait d'un mot son admiration : « Ce vénérable évêque, ce vénérable martyr, aucune éloquence ne suffirait à le louer, pas même s'il se fût loué lui-même ».

Cyprien conserva son autorité en Afrique pendant les deux siècles qui suivirent la mort d'Augustin. On continua de prononcer son panégyrique à l'occasion de son anniversaire. Témoin, le sermon d'époque vandale dont nous avons parlé déjà, et qu'on a attribué sans raison à Victor de Vita; témoin, encore, un

sermon de Fulgence, évêque de Ruspae, sur le même sujet. Pendant la domination des Vandales, puis au temps de l'occupation byzantine, Cyprien est connu et cité par la plupart des écrivains du pays. Son recueil des *Testimonia* reste en usage dans le nord de l'Afrique, et contribue à y maintenir, au moins dans une certaine mesure, la tradition des vieux textes bibliques africains.

Tous ces faits attestent que, dans la contrée, on continuait à lire beaucoup les œuvres de Cyprien, bien des siècles après sa mort. Il a été, avec Tertullien et Augustin, l'un des maîtres de la pensée et du style dans l'Afrique chrétienne, et cela jusqu'à l'invasion arabe. Mais, littérairement, son influence a été surtout importante au IIIe siècle ; elle s'est exercée principalement sur ses contemporains et sur les clercs de la génération suivante. Il y a eu, en Afrique, une véritable *école* littéraire de Cyprien.

On surprend l'origine de cette école dans quelques pièces de la correspondance. Par exemple, Nemesianus et d'autres évêques numides, relégués aux mines de Sigus, font un éloge enthousiaste de Cyprien et de ses écrits, dont ils attestent le rayonnement : « Toujours, disent-ils, tu as exprimé dans tes lettres, ô très cher Cyprien, de grands sentiments en rapport avec les circonstances. La lecture assidue de ces lettres corrige les méchants et fortifie les hommes de foi. Tu ne cesses pas d'expliquer, par tes traités, les mystères des sacrements ; par là, tu fais grandir notre foi ; tu fais aussi que des hommes quittent le monde et commencent à croire. Tu as apporté tous les biens dans tes nombreux livres ; et c'est toi-même, à ton insu, que tu nous as proposé comme modèle. En effet, tu surpasses tous les hommes : tu

es plus grand que tous pour traiter une question, plus éloquent pour parler, plus sage pour conseiller, plus simple dans ta sagesse, plus généreux dans tes bonnes œuvres, plus saint dans ton désintéressement, plus humble dans ta condescendance, plus vertueux dans tes actes. Tu sais toi-même, ô très cher ami, quel est notre souhait, notre vœu : c'est de te voir parvenu, toi, notre maître et notre ami, à la couronne du grand martyre ». Ainsi, ces évêques numides saluent, dans leur collègue de Carthage, un maître ; et, par le style même de leur lettre, ils se montrent ses disciples.

A l'école de Cyprien se rattachent presque toutes les œuvres africaines de ce temps. L'imitation est visible dans le sermon *De aleatoribus*, et dans la plupart des traités anonymes composés alors par des clercs ou des évêques du pays ; même dans les poésies de Commodien, qui a souvent mis en vers des passages des *Testimonia*. De plus, Cyprien a exercé une action très directe sur les rédacteurs des documents relatifs aux conciles, et une influence indirecte, encore très marquée, sur les rédacteurs des relations de martyres. Non seulement il joue un rôle dans plusieurs visions des confesseurs qui succombèrent après lui ; mais encore, la *Passio Montani* mentionne un groupe de ses « disciples ». De plus, les deux principaux héros de ce récit, Montanus et Flavianus, prouvent par leurs discours qu'ils avaient entendu ses leçons. D'ailleurs, l'influence du maître sur les rédacteurs des deux parties du document, se reconnaît jusque dans les détails du style.

Parmi ces fidèles disciples de l'évêque de Carthage, on doit citer le diacre Pontius, qui fut son compagnon d'exil avant de devenir son biographe, et qui ne

s'est pas fait faute d'imiter son style. Mentionnons encore le diacre Macrobius, dont on nous dit qu'il « s'attacha à l'étude et au génie de saint Cyprien ». Ce Macrobius, qu'on ne doit pas confondre avec les évêques donatistes du même nom, paraît avoir composé à l'imitation de Cyprien un recueil de citations bibliques, en cent chapitres, qui comprenait deux parties : la première, dirigée contre les hérétiques, sur la divinité du Christ ; la seconde, sur des questions de discipline. Le diacre Macrobius, on le voit, avait pris pour modèle les *Testimonia*.

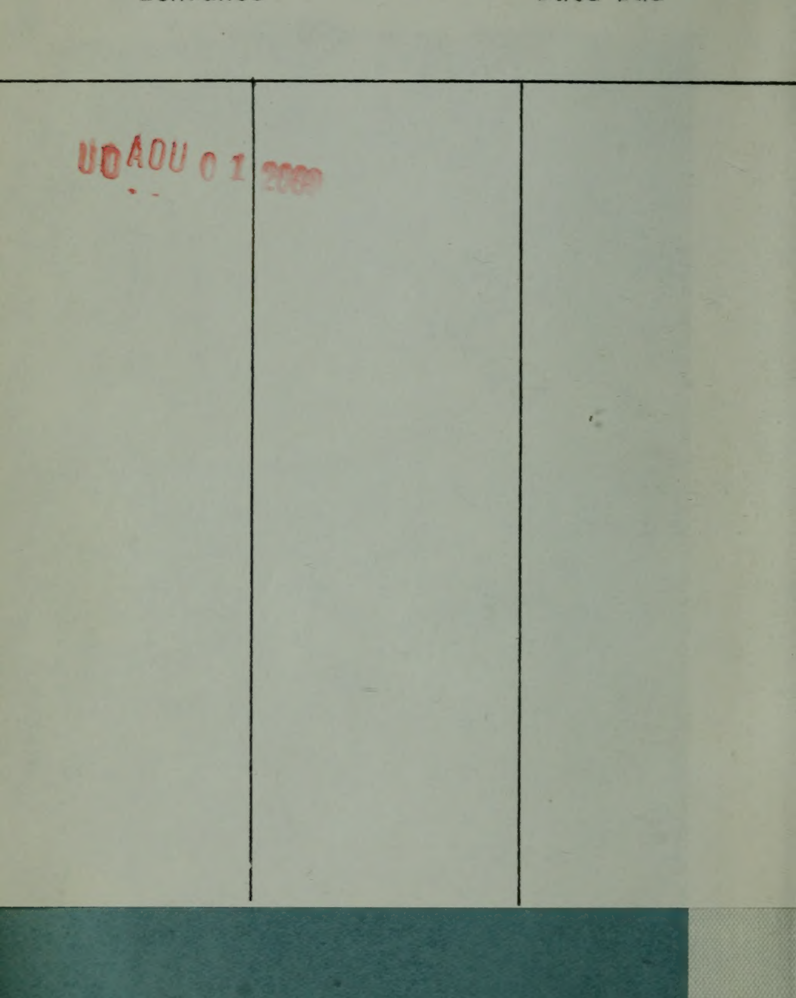
Ainsi, presque tous les ouvrages ou documents africains de cette époque, traités, lettres, poésies, Actes des conciles, relations de martyres, presque tout trahit l'influence directe ou indirecte de l'évêque de Carthage. Une école s'est formée autour de lui de son vivant, et lui a quelque temps survécu. Histoire littéraire ou histoire religieuse, tout gravite autour de Cyprien, dans cette Afrique chrétienne du IIIe siècle, dont il a été non seulement le chef, mais l'âme, presque la conscience, par son autorité morale, son infatigable énergie, ses dons variés de politique, d'orateur, et d'écrivain.

---

# TABLE DES MATIÈRES

---

Typographie Firmin-Didot et C^{ie}. — Paris.


UD AOU 0 1

